



HAL
open science

La techno aujourd'hui : institution de l'alternatif

Colombe Courau

► **To cite this version:**

Colombe Courau. La techno aujourd'hui : institution de l'alternatif. Sciences de l'information et de la communication. 2018. dumas-02965361

HAL Id: dumas-02965361

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-02965361>

Submitted on 13 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Master professionnel

Mention : Information et communication

Spécialité : Communication Management et culture

Option : Magistère, management et culture

La techno aujourd'hui

Institution de l'alternatif

Responsable de la mention information et communication
Professeure Karine Berthelot-Guiet

Tuteur universitaire : Judith Dehail

Nom, prénom : COURAU Colombe

Promotion : 2018

Soutenu le : 09/11/2018

Mention du mémoire : Très bien

Table des matières

Remerciements	4
Avant-Propos	5
Introduction	6
I. Naissance et évolution de la scène : la techno crée son imaginaire	19
A. La techno : enfant de la musique électronique	19
B. Le DJ devient légende	23
C. De Détroit à Berlin : la techno prend son envol	27
II. Les soirées techno aujourd'hui : analyse du dispositif	34
A. La musique techno aujourd'hui	34
B. Le dispositif de la soirée techno	39
C. Le renouveau d'une certaine forme de spiritualité	44
III. La soirée techno aujourd'hui : la reine de la fête	50
A. Pourquoi va-t-on en soirée techno ?	50
B. De "l'underground" à la culture pop : le conformisme de l'anti-conformisme	56
C. La techno s'est fondue dans le système économique d'aujourd'hui	61
Conclusion	68
Bibliographie	71
Ouvrages	71
Documentaires	71
Articles	71
Sites	71
Annexes	72
Entretien avec Théo Taddei	72
Entretien avec Alexis Dutrieux	112
Entretien avec Nicolas Deniel	120
Entretiens informels	131
Harry Clunet Farlow	131
Zoé Pasquier et Cannelle Favier	132
Résumé	134

Remerciements

Ce mémoire de recherche a été réalisé sous la direction de Madame Judith Dehail à qui j'adresse mes plus sincères remerciements pour m'avoir laissé le temps de mûrir ma réflexion.

Je tiens également à remercier Joëlle Le Marec et Sylvie Gesson pour leur attention tout au long des deux années de Master qui sont parmi les plus instructives de ma vie. Il est extraordinaire d'être guidé pendant sa fin d'études par une équipe pédagogique aussi dévouée et à l'écoute.

Merci aussi à Guillaume Heuguet qui malgré son emploi du temps chargé est parvenu à se libérer pour ma soutenance.

Je suis reconnaissante envers mes camarades de cette année qui n'ont cessé d'être un soutien et un exutoire tout au long de la conception de ce mémoire, notamment Mélanie Laffiac, Jeanne Canus-Lacoste et Julie Bréban-Demortier. Je pense également à mes camarades des autres filières ou en césure qui ont fourni des encouragements et des idées tout au long de ce cheminement intellectuel : Raphaëlle Rouillet de La Bouillerie, Léa Van Mol, Solène Trinquet, Zoé Pasquier et Cannelle Favier.

Merci à Théo Taddei qui a consacré presque trois heures de son temps à partager avec moi sa passion pour la musique techno. Il me faut également souligner l'influence positive qu'ont eu sur moi Camille Miraillet et Joséphine Page pendant mon expérience berlinoise. Sans elles, ce mémoire n'existerait pas.

Je remercie aussi Harry Clunet-Farlow, Alexis Dutrieux, Nicolas Deniel qui m'ont accordé du temps pour me faire part de leur savoir quant à la musique et aux soirées techno et qui m'ont fourni des pistes cruciales.

Enfin, je tiens à remercier mes parents qui m'ont soutenue et qui ont participé à faire avancer ce travail à des moments de découragement.

Avant-Propos

Ce mémoire est un mémoire au sujet de la musique. Il nous a semblé complètement impossible et insensé de l'écrire sans faire apparaître la techno.

Nous avons donc introduit dans ce mémoire des recommandations de musique à écouter qui, nous l'espérons, illustreront les parties.

Nous savons que pour un novice, la techno peut-être difficile d'accès et peut sembler désagréable. Nous espérons néanmoins que certains des morceaux choisis plairont aux lectrices et lecteurs. Nous avons cité des artistes plus ou moins connus afin de donner la part belle aux morceaux d'anthologies ainsi qu'à de plus petits artistes.

Il sera donc plus pratique de lire ce travail sous une forme PDF afin de faciliter l'accès à notre playlist, par le biais des liens URL.

Nous vous souhaitons une bonne écoute et une bonne lecture !

Introduction

[Pour accompagner la lecture de l'accroche, je recommande l'écoute du Boléro de Maurice Ravel interprété à trois pianos par Pedro Brumester, Mário Laginha et Bernardo Sasseti.]

Lorsque j'avais 9 ans, en cours de musique de CM1, notre professeure a mis un disque dans son vieux lecteur CD. Est sorti des enceintes une étrange mélodie qui ne cessait de se répéter et qui prenait de l'ampleur à chaque reprise. La classe était plongée dans un silence perplexe et j'ai ressenti une profonde intrigue. Pour la première fois, j'entendais quelque chose qui était de la musique classique mais qui n'était pas transmise par mes parents et, chose inédite, qui me plu instantanément. Non seulement cela me plu mais cela me ramena à l'esprit ce que la professeure avait un jour dit : *“Avant même que l'humanité ne naisse, les planètes faisaient déjà de la musique entre elles.”* J'avais trouvé ça tellement insensé sur le coup que je ne l'avais pas oublié. Mais ce jour-là, quand j'entendis le *Boléro* de Maurice Ravel pour la première fois, je compris qu'elle avait certainement raison. Il y avait dans l'inlassable répétition de cette mélodie quelque chose qui rendait en même temps cette musique extrêmement simple et en même temps qui me traversait complètement, qui n'était plus réellement de ce monde. Je n'oubliais jamais le *Boléro* mais il me sortit de la tête. Ce n'est que plus tard, lorsque j'étais en hypokhâgne que je le réécoutais en travaillant. Même si je passais plus de temps à chercher ce qui était pour moi la meilleure version possible qu'à véritablement travailler. Rétrospectivement, je pense avoir été passablement obsédée par ce morceau, si bien que j'en parlais un jour à mon grand-père, Hubert Courau qui me raconta une anecdote qui je tiendrais ici pour vraie. Selon lui, la première fois que le *Boléro* fut joué en 1928, la même année que sa conception, une femme aurait crié “Au fou!” ce à quoi Ravel lui-même aurait répondu “Celle-là au moins, elle a compris!” Son histoire est également relatée par un article² de la radio Fip. J'y crus immédiatement, le *Boléro* était évidemment une folie. Mais c'était, pour moi, une folie parce que c'était du génie. La folle répétition ainsi que la montée en crescendo faisaient la beauté de cette oeuvre. Paradoxalement, il devenait impossible de se lasser du morceau justement à cause de cette répétition. L'auditeur ou auditrice sait exactement à quoi s'attendre à chaque mesure et prend en quelque sorte la possession du morceau puisqu'il ou elle sait d'avance ce qui vient ensuite. C'est, selon moi, juste-

² 10 (petites) choses que vous ne savez (peut-être) pas sur le *Boléro* de Ravel, Guillaume Decaif, 3 mai 2016, www.francemusique.fr

ment cette possession du morceau et de sa structure qui le rend génial et qui me fait y revenir toujours. De même qu'il y a un confort à connaître une chanson par cœur, la répétition et donc prévisibilité du *Boléro* de Ravel le rendent non seulement envoûtant mais aussi agréable voire même rassurant. Pendant cette période de petite obsession, je découvrais également les soirées parisiennes et me rendait parfois en boîte de nuit suffisamment régulièrement pour être taxée de "*fêtarde qui mène une vie de patachon*" par mes parents et de "*quelqu'un qui écoute de la bonne musique*" par mes amis. Mais même si je m'amusais beaucoup, je n'étais jamais complètement satisfaite par les fêtes de Paris, cela me revenait très cher et ne semblait pas assouvir complètement ma soif de musique. En effet, dans les boîtes de nuit, la musique était ce que j'appelais de "l'électro" mais ce n'était pas vraiment quelque chose que je pouvais m'approprier : je ne connaissais pas les DJs et leur musique ne me marquait jamais assez pour que j'aie par la suite les chercher sur internet pour réécouter leurs sets ou des morceaux. Je tenais néanmoins à me faire une culture de la musique électronique et me suis donc rendue à des soirées plus pointues, avec des grands DJs. C'est le 17 avril 2015 que j'eus une première révélation à sujet de ce style de musique qui m'échappait. Je me suis rendue à une soirée Nova [Mix] Club organisée par la radio Nova en partenariat avec Absolut Vodka au point Perché avenue du Président Wilson avec des amis et un ami d'ami qui a dit : "*Tout le monde parle tout le temps d'électro mais ça veut rien dire, c'est de la techno !*" Ce jeune homme était à mes yeux un véritable fêtard, il s'y connaissait très bien en musique électronique. Sa remarque me fit donc me sentir un peu honteuse car j'étais une de ces personnes qui parlait d'"électro". Ce soir-là, j'étais donc pour la première fois consciente d'écouter de la techno. De plus, Agoria, le DJ de cette soirée-là était très célèbre, ce qui rendit mon expérience encore plus marquante. J'étais, pour la première fois, affiliée à une véritable soirée techno. Mon intrigue pour ce style de musique mijotera au fond de ma tête pendant encore deux ans avant de se réaliser complètement.

[Au sujet de ma découverte de la techno, je recommande d'écouter The Bells de Jeff Mills. Ce morceau datant de 1997 est probablement le morceau qui résume le mieux ce qu'est la musique techno. C'est donc le morceau parfait pour accompagner ma découverte de ce genre.]

C'est en 2017 que j'allais revivre un "moment *Boléro*". En effet, à la fin de ma première année de Master, je suis partie en Erasmus à Berlin, grâce au CELSA. J'ai non seulement été immédiatement prise d'une certaine passion pour l'histoire et l'architecture de cette ville extra-ordinaire mais j'ai été amenée à vivre l'expérience de la fête berlinoise dès mon

arrivée. En effet, tous les premiers week-ends du mois a lieu une soirée techno gay appelée “CockTail d’Amore”. Or, comme je suis arrivée le mercredi 29 mars, le week-end suivant était le premier week-end d’avril. Mes amis m’ont donc entièrement vêtue et coiffée pour que l’on puisse s’assurer de pouvoir entrer. Je n’avais aucune idée de ce à quoi m’attendre et j’ai simplement suivi le mouvement. C’était donc le dimanche 2 avril à huit heures du matin que je mis les pieds pour la première fois dans la “main room” du Griessmühle et que je vécus pour la deuxième fois un “moment *Boléro*”. La musique était très clairement ce qu’on appelle de la techno. Mais ce n’était pas comme la techno que je connaissais de Paris, c’était plus froid, plus dur et étrangement beaucoup plus dansant. Il y avait dans cette répétition quelque chose de très entraînant et la prévisibilité du rythme ne faisait qu’accentuer les variations dans les mélodies. Il n’y avait aucune coupure dans le son, simplement un mouvement incessant de montée et de descente. Cette première journée en boîte de nuit dura 17 heures avant que j’en sorte, sonnée par l’expérience, certes, mais surtout émerveillée par ce qu’il s’était passé que je ne savais pas définir. Je suis évidemment retournée dans un autre club le week-end d’après et tous les week-ends qui ont suivi pour essayer de saisir ce phénomène que je n’avais jamais vu avant, à savoir un rassemblement de personnes qui dansent pendant une éternité sur un Boléro éternel. Je me plaçais successivement en danseuse, puis en observatrice. Je n’étais pas réellement dans une posture de chercheuse mais j’étais véritablement fascinée par ce que je voyais. Je me suis peu à peu intéressée à la naissance et à l’histoire de ce style de musique en regardant des documentaires à ce sujet. Tout me semblait aussi fascinant qu’étrange à mesure que je me rendais en soirée. Je demandais toujours comment il était possible que les gens dansent pendant aussi longtemps, on me répondait toujours que c’était la drogue qui est, certes, un facteur mais qui ne peut pas être le seul. En effet, tout un système s’est construit autour de ces soirées qui va bien au-delà de la prise de stupéfiants : un système social, un style de danse, une scénographie, un système de son, des stars, etc. Je me questionnais aussi beaucoup sur les rapports aux DJs, au rapport des danseurs entre eux, à ce que représente aujourd’hui la techno.

C’est lorsque j’ai relu une note que j’avais écrit dans mon téléphone le 7 mai que j’ai eu l’idée de ce mémoire : *“Mais cmt (sic) c possible que les gens dansent si longtemps FACE au dj qui passe mm (sic) pas ses propres sons??”*

Effectivement, ce paradoxe a propulsé toute ma réflexion. La musique techno est une musique déshumanisée, faite dans le plus grand anonymat, qui a fait naître des soirées dites “libres” où le DJ était inconnu et, finalement, peu intéressant pour les danseurs qui pouvaient s’habiller comme ils voulaient et danser comme ils voulaient. Cette musique

est devenue aujourd'hui une institution avec ses propres codes sociaux, vestimentaires, musicaux.

Néanmoins, même si j'arrivais à percevoir ces codes et à les décrire, d'une part je m'en suis défaite en adoptant une posture de chercheuse et d'autre part je suis tout de même restée fascinée par un certain je ne sais quoi propre à ces soirées. Certes quand j'étais dans ces soirées, j'adoptais une position d'observation mais en même temps, j'étais en permanence rattrapée par quelque chose. J'ai donc senti qu'il y avait quelque chose à l'oeuvre de plus qu'une sociabilité, il y avait quelque chose d'envoutant, de captivant, que je ne pouvais évidemment pas définir comme étant "l'effet *Boléro*". J'ai donc commencé mes recherches au sujet de la musique et des soirées techno. C'est ici que j'abandonne la première personne au bénéfice du "nous" caractéristique à la posture de chercheur.

[Pour cette partie, je recommande l'écoute de Trans Europa Express du groupe allemand Kraftwerk, datant de 1977.]

Il s'agit donc d'abord, comme selon l'usage de l'art de la dissertation, de définir les termes de mon sujet.

Ainsi, qu'est-ce donc qu'une soirée techno ? D'un point de vue externe, c'est une soirée où les gens dansent sur de la musique techno. Cette dernière est un style de musique électronique créée à Détroit dès la fin des années 1970 qui se distingue par le fait qu'elle peut être composée presque entièrement avec des machines et non pas des instruments de musique. Elle se caractérise par un rythme rapide et des mélodies répétitives. Il existe aujourd'hui, bien évidemment, des sous catégories de musique techno que nous étudierons au sein du développement. Ces sous-catégories font l'objet à leur tour de soirées dédiées. Nous choisissons donc de ne pas se concentrer sur un genre de techno en particulier mais sur l'ensemble de ces genres dont les frontières sont souvent floues et en permanente évolution. Par un phénomène que nous étudierons plus tard, les soirées techno se sont démocratisées non pas à Détroit mais à Berlin-Ouest puis Berlin-Est dans le chaos politique de la fin des années 1980. Elles se sont popularisées à travers l'Europe tout au long des années 1990 et 2000 pour devenir aujourd'hui la soirée générique de la majorité des boîtes de nuit notamment de Paris et surtout de Berlin. Ces soirées se distinguent des autres non seulement par leur musique mais aussi par plusieurs facteurs qui appartiennent à ce mouvement aujourd'hui. En effet, le plus souvent, les danseurs sont tournés face au DJ et dansent seuls, sans être en contact physique volontaire avec quelqu'un d'autre, contrairement à certaines soirées hip-hop où les personnes dansent ensemble ou se mettent en rond pour laisser un espace où un danseur peut s'exprimer. A

d'autres soirées, comme les soirées dites EDM (Electronic Dance Music) ou les soirées de "boîtes à bouteilles", les gens sont plus amenés à danser ensemble, à deux ou en groupe, l'expérience de proximité avec ses pairs prime sur la musique qui peut parfois être plutôt reléguée au second plan. Ainsi, non seulement les genres de musiques varient de fête en fête mais les codes ne sont pas les mêmes. En effet, qu'ils soient sociaux, vestimentaires, les codes, les lieux et les styles de danse techno sont très différents du reste des soirées.

Néanmoins, les soirées techno sont aussi célèbres en ce qu'elles se veulent être caractérisées par une liberté. Il est vrai qu'historiquement, les soirées techno sont souvent un lieu où l'on peut venir habillé de manière plus décontractée, il n'est pas question de porter des chemises ou des robes et des talons. Ces vêtements ne seraient de toute manière pas pratique pour danser longtemps. Or, danser longtemps est un des buts ultimes des soirées techno. Danser longtemps pour s'oublier, danser longtemps pour se défouler, danser longtemps pour se sentir libéré. Comme nous l'avions évoqué plus tôt, il y a quelque chose de très libérateur dans ces soirées, il semblerait possible d'entrer dans une sorte de transe solitaire au milieu de la foule. Ce phénomène appartient précisément aux soirées techno qui visent à offrir un espace de liberté de penser, de danser, de s'exprimer, d'agir propice à ce type d'expériences.

Les soirées se définissent, certes, par leur musique mais derrière cette musique ce cache une figure cruciale de la techno d'hier mais surtout d'aujourd'hui : le Disc Jockey.

Le ou la Disc Jockey est la personne qui choisit la musique, qui la mixe et qui donc crée l'atmosphère de la soirée. Il ou elle va moduler les mélodies sur ses platines et sa table de mixage, le son et le rythme afin d'exploiter les morceaux qu'il ou elle a choisi pour faire danser le public. Ce sont parfois des morceaux qu'il ou elle a produit mais la plupart du temps, il ou elle emprunte les morceaux produits par d'autres afin de les insérer dans ce qu'on appelle un set. Le mot "set" définit la représentation du ou de la DJ, c'est-à-dire l'ensemble des morceaux qu'il ou elle va jouer pour faire danser le public. Le set est caractéristique à la musique électronique en ce qu'il est constant, il n'y a pas de coupures entre ou dans les morceaux, seulement des variations dans le son, des transitions entre les divers morceaux. Cela crée une atmosphère propre aux soirées techno et de musique électronique en ce qu'il n'y a pas (ou alors très rarement) de relation directe, langagière, entre le public et son ou sa DJ. Le public et le ou la DJ sont unis par la musique et par la danse, c'est ainsi qu'ils construisent leur communication. C'est en quelque sorte une communication indirecte, le public ne va pas applaudir, le ou la DJ ne va pas leur parler mais ils communiquent par la danse ou même parfois par des cris du public lorsque le ou

la DJ construit une montée dans ses morceaux qui va satisfaire le public. Cette absence de langage est ce qui différencie réellement un DJ set d'un concert classique. Dans un concert, il est attendu que la musicienne ou le musicien interagisse directement avec le public entre deux chansons. Ici, il n'y a pas d'entre-deux chansons. Aujourd'hui, cette absence de relation directe, par le langage, qui peut, d'un point de vue extérieur sembler étrange car on pourrait avoir l'impression que le ou la DJ ne reçoit pas les louanges ou blâmes de son public. De plus, bien que les DJs souhaitent rester dans l'anonymat à l'époque de la naissance de la techno, ils et elles sont aujourd'hui considérés et considérées comme de véritables stars de la musique. Tout comme, d'ailleurs, les soirées techno qui se voulaient complètement libres à l'époque sont aujourd'hui des institutions avec leurs propres codes sociaux ou vestimentaires, par exemple.

Il y a donc un véritable paradoxe dans les soirées techno aujourd'hui. Il semblerait qu'elles soient coincées entre leur aspiration à la liberté qui constitue une sorte de "manifeste" originel de ces soirées et l'institutionnalisation induite par la démocratisation et la sédentarisation dans des boîtes de nuit qui impliquent la création de normes et de codes. Nous posons donc la question suivante :

Comment la techno, dont les codes appartenaient originellement à la marge, est-elle devenue une institution nocturne ?

Nous voyons se dessiner deux hypothèses pour répondre à cette question.

- La première serait de dire que les soirées techno ont eu besoin de créer des cadres et de sédentariser afin de permettre à plus grand nombre de personnes de vivre une expérience de liberté, de tolérance, voire même selon certains de spiritualité. Ainsi, l'institutionnalisation de la techno proviendrait du désir de ses disciples de rendre la techno populaire.
- La deuxième serait que la techno et les soirées techno ont été rattrapées par ce que ses inventeurs voulaient éviter. Elles auraient été rattrapées par le désir de rentabilité et ne se trouveraient donc plus du tout dans la marge qui souhaite échapper au "système" auquel font souvent référence les DJs et danseurs. Les soirées techno pourrait donc aujourd'hui être assimilées à des concerts plus grand public.

Pour répondre à cette question et construire mes hypothèses, je me suis d'abord appuyée sur plusieurs terrains. Les premiers furent berlinois et m'apportèrent les premières précieuses expériences empiriques nécessaires à la réalisation de ce mémoire. Elles ont

déjà été citées mais les soirées CockTail d'Amore, où je me suis rendue chaque premier week-end du mois d'avril à août 2017 sont celles qui m'ont donnée l'idée de ce mémoire. Elles ont toujours lieu au club Griessmühle de Berlin. Sinon, les clubs Sisyphos, Kater Blau, Golden Gate et Anita Berber sont à citer comme des lieux où j'ai pu avoir des insights qui seront présentés dans ce mémoire. À Paris, les soirées dans des boîtes de nuit telles que La Station - Gare des Mines, Le Consulat, Quai 17 et la Rotonde ont été des terrains éphémères et ponctuels. Très vite, j'ai pris conscience que ces terrains, bien que regorgeant d'informations, de symboles et de personnes à interroger, me donnaient surtout des impressions. Ces expériences de l'ordre de l'empirique ne pourraient jamais constituer un mémoire tel quel.

Je me suis donc tournée vers la littérature. Néanmoins, je me suis très vite rendue compte que la plupart des ouvrages qui traitaient de la techno en tant que phénomène social dataient du début des années 2000. En effet, cette période marque la fin des raves et free parties sur lesquelles se sont penchés les chercheurs et qui n'entrent pas dans notre champ d'études puisque ces phénomènes sont aujourd'hui minoritaires et ne sont pas l'objet de ce mémoire. Néanmoins, l'ouvrage collectif dirigé par Béatrice Mabilon-Bonfils nommé *La Fête techno : Tout seul et tous ensemble*³ paru chez les Editions Autrement en 2004 nous a fourni non seulement des pistes de recherche mais aussi des points de vue variés, en fonction des auteurs, ce qui permet toujours de prendre du recul sur un objet d'études.

[Pour ce passage, je recommande l'écoute de No UFO's de Model 500, pseudonyme de Juan Atkins, 1985]

De plus, nous avons pu trouver un ensemble de documents moins conventionnels mais tout aussi utiles, à commencer par la bande dessinée. Le bande dessinée *Le Chant de la machine*, de David Blot et Mathias Cousin, parue en 2000 chez les Editions Allia⁴ fut peut-être l'oeuvre la plus inspirante bien que nous fûmes dans un premier temps affligé par le chapitre techno. En effet, l'ensemble des autres chapitres retracent non seulement la naissance de la musique électronique mais aussi les vies des grands DJs de l'histoire de manière un peu romancée mais en même temps assez fidèle. Néanmoins, le chapitre dédié à la musique techno ne donne qu'une date et un lieu : 1979, Détroit. Le reste est complètement anonyme et semble tout à fait inventé. Deux personnages se rendent chez

³ MABILON-BONFILS, Béatrice(dir), *La Fête techno : Tout seul et tous ensemble*, Paris, Autrement, 2004, coll. « mutations », 174 p.

⁴ BLOT, David et COUSIN, Mathias, *Le Chant de la machine*, Éditions Allia, 2000

un troisième personnage, nommé Abdul, qui leur parle d'une K7 de Kraftwerk et puis fait des envolées lyriques au sujet des extra-terrestres et de l'univers. Au départ, nous ne pûmes nous empêcher d'être extrêmement perplexe, d'autant que c'est le premier ouvrage que nous avons lu qui traitait de ce sujet. C'est après un plus grand nombre de recherches et le visionnage de nombreuses interviews que nous comprîmes ! Le troisième personnage est anonyme car il représente l'anonymat originel voulu par les créateurs de la musique techno tels que Kevin Saunderson, Juan Atkins et Derrick May. De plus, l'envolée lyrique au sujet des extra-terrestres traduit quelque chose de très profond au sujet de la mentalité attachée à la musique techno. Effectivement, c'est le chant de la seule machine, cela évoque non seulement le futur mais aussi une musique sans humanité, la musique faite par les planètes entre elles. La réconfortante répétition des mouvements des planètes, cette activité bien en-dehors du contrôle humain est directement évoquée dans ce chapitre. Ce qui n'était pas sans rappeler l'effet Boléro dont nous avons parlé au début du mémoire.

[Ici, il serait très intéressant d'écouter un extrait du Ballet Mécanique de George Antheil de 1925 bien que cela puisse parfois paraître un peu... Indigeste]

Un autre support peu conventionnel mais très utile pour ce mémoire fut *Electro 100* d'Olivier Pernot, édité chez Les Mots et le reste en 2014⁵. Ce livre est une liste des 100 albums de musique électronique à écouter. Il a la particularité de remonter assez loin dans l'histoire de la musique classique, en citant des oeuvres du début du XXème siècle telle que Le Ballet Mécanique du compositeur américain George Antheil écrit entre 1923 et 1925. Olivier Pernot s'évertue donc à retracer l'histoire de la musique électronique dans un ordre chronologique ce qui pu nous donner de nombreuses inspirations mais aussi des informations essentielles à la compréhension de cette évolution.

Enfin, la troisième source de documentation moins conventionnelle fut les documentaires au sujet de la techno et plus généralement des musiques électroniques que nous avons pu trouver sur YouTube.

[Le set de Laurent Garnier pour Boiler Room à Manchester en 2013 est emblématique de ce dont parle le premier documentaire cité, en ce qu'il réunit de nombreux aspects de l'évolution de la musique électronique]

⁵ PERNOT, Olivier, *Electro 100, Les Mots et le Reste* 2014

Le premier est un documentaire de Bellota Films et Arte France intitulé *Bienvenue au Club - 25 ans de musique électronique* et date de 2014⁶. Ce documentaire réalisé par Dimitri Pailhe retrace l'évolution des soirées de musiques électronique notamment en France et place au centre de son histoire de nombreux et nombreuses DJ surtout français, allemands et américains. La musique électronique est présentée comme étant devenu un phénomène culturel incontournable et mainstream. En effet, d'emblée, le documentaire stipule que "les DJs sont les nouvelles rock stars" et que "l'industrie de la musique électronique est devenue globale et génère des milliards de dollars". Le documentaire s'intéresse à l'histoire de la techno depuis les années 1980 et cite les premiers grands DJs de House et de techno tels que Frankie Knuckles et Juan Atkins. Bien que le documentaire se concentre longtemps sur la France et la French Touch dont Daft Punks sont aujourd'hui les ambassadeurs, l'Allemagne et l'Angleterre également mises à l'honneur. Il est intéressant de noter que le réalisateur a fait le choix de faire parler les DJs et ainsi les mettre au centre de ce documentaire. Cela nous a fait réfléchir à la posture donnée aujourd'hui aux DJs. En effet, cette figure était au départ tapie dans l'ombre, produisait des morceaux préparait des sets dans sa chambre, à l'abri des projecteurs. Ce n'était pas la figure centrale des soirées techno, c'était simplement un médium pour la musique dont le but était de faire danser le public. Nous avons remarqué en regardant le documentaire que nous reconnaissons un bon nombre des DJs interviewés. Ainsi, ce personnage dont le but originel était de simplement expérimenter avec la musique et passer des disques pour faire danser les gens est aujourd'hui la figure centrale des soirées techno. Il n'est pas rare en effet, et nous le verrons plus tard, que certaines personnes se rendent en soirée pour voir un certain DJ quand bien même celui-ci ne produit pas ses propres morceaux en direct mais se contente d'agencer les morceaux d'autres créateurs. Ce film nous a donc rappelé que la figure du DJ était cruciale pour comprendre l'évolution des soirées techno.

Puis, toujours dans le sillon d'Arte, nous avons vu un autre documentaire de 2014 sur la musique électronique mais cette fois-ci à propos de Berlin. Il s'appelle en allemand *Party auf dem Todesstreifen*, ce qui a été traduit en français par *Berlin, Le Mur des sons*. Créé par Felix Denk et Sven Von Thülen, ce documentaire est une co-production entre Arte

⁶ PAILHE, Dimitri, *Bienvenue au Club - 25 ans de musique électronique*, Arte France, 2014, 53 minutes.

Deutschland et Along Mekong Productions⁷. Ce film retrace l'histoire de la naissance des soirées techno berlinoises à l'aube des années 1990. Cela nous présente un contexte historique unique, la chute de l'URSS et du mur et les retrouvailles entre Berlin-Ouest et Est qui furent un incubateur extraordinaire pour l'explosion de la musique électronique. En effet, la jeunesse de l'Est parvenait à entendre les nouvelles tendances musicales de la jeunesse de l'Ouest qui, elle, donnait naissance aux premières fêtes techno berlinoises qui allaient donner le ton aux soirées des générations à venir. Puis à la chute du mur, la musique et les soirées techno se sont répandues massivement dans Berlin-Est qui était en grande partie à l'abandon, créant un terrain de jeu pour les fêtards et leurs soirées clandestines. C'est à la suite de ces aventures festives dans des cavernes de pompiers abandonnées ou des centrales électriques que Dimitri Hegemann trouvera le lieu et ouvrira le Tresor, la première boîte de nuit techno sédentaire. Ce club est une étape majeure pour les soirées techno. C'est la première fois qu'elles s'installent pour de bon dans un lieu précis en Europe. Mais ce lieu garde néanmoins l'essence des soirées clandestines en ce qu'il se trouve dans un ancien magasin général laissé à l'abandon après la Seconde guerre mondiale et que sa salle principale techno s'y trouve dans la chambre forte dont l'entrée est toujours parée de l'épaisse porte blindée qui donne à cette salle une atmosphère originale et presque clandestine. Effectivement, les soirées techno ont depuis toujours nécessairement lieu dans des endroits qui sortent de l'ordinaire et qui à l'origine n'étaient évidemment pas prévus pour accueillir des fêtards. Ce documentaire, en plus de nous donner des insights propres à ce contexte historique unique, nous aura rappelé à quel point les lieux sont essentiels dans l'imaginaire des soirées techno. Mais ce documentaire contient également de nombreux extraits vidéos de la Love Parade de 1991 à Berlin. Cette parade avait comme but de ne pas militer contre quelque chose, par opposition aux manifestations habituelles, mais en faveur de quelque chose. En effet, la Love Parade appelait à l'amour, à la tolérance, à l'union, le tout au rythme de la musique techno jouée par des DJs sur les chars. C'était probablement la première fois que la musique techno n'était dissimulée dans des endroits bétonnés mais au coeur de la capitale allemande, dans la rue, sous le regard certainement ébahi de la société allemande.

[Pour ce passage, je recommande l'écoute de [Timeline](#) d'Underground Resistance, (2001), un duo de DJs de Détroit composé de Mike Banks et Jeff Mills]

⁷ DENK, Felix, VON THÜLEN, Sven, *Party auf dem Todesstreifen*, Arte Deutschland, 2014, 52 minutes.

Le troisième documentaire qui fut une source majeure d'informations pour ce mémoire est le reportage de 1996 nommé *Universal Techno*. Ce documentaire produit par La Sept - Arte et Les Films à Lou et réalisé par Dominique Deluze⁸ est le documentaire qui parvient peut-être le mieux à faire la synthèse entre les musiques électroniques à Berlin et à Détroit. En effet, le reportage s'ouvre d'abord avec quelques phrases de Richard David James, le compositeur dont le nom de scène est Aphex Twin, célèbre génie introverti de la musique électronique puis s'enchaîne avec des extraits de la Love Parade de Berlin en 1995. Cette ouverture représente parfaitement le paradoxe entre la création de musique techno : très solitaire et historiquement anonyme et le mouvement créé par les soirées techno et la démocratisation de l'ecstasy : l'union de milliers de personnes militant pour la tolérance par la danse. Puis le reportage nous emmène à Détroit à la rencontre des pères fondateurs de la techno telle qu'on la connaît et d'Abdul Haqq qui a fait de nombreuses oeuvres visuelles pour ces DJs de Détroit. La façon dont cette ville est montrée rend complètement raison de la scénographie des soirées techno aujourd'hui. En effet, nous avons mentionné plus haut que les soirées se déroulent souvent dans des anciens lieux industriels laissés à l'abandon. Or, Détroit est une ville anciennement industrielle et laissée à l'abandon. Le lien entre Détroit et Berlin est donc complètement évident : ce sont des villes qui contiennent des infrastructures gigantesques laissées à l'abandon qui ont, par ailleurs, été le théâtre d'événements historiques marquants. D'une part, la chute du mur de Berlin et d'autre part les émeutes de Détroit suite aux luttes raciales et sociales. Le voyage ne s'arrête pourtant pas là puisque le documentaire s'intéresse aussi aux scènes britanniques et même japonaises ce qui est moins fréquent dans les reportages sur la musique électronique. Ainsi, grâce à ce documentaire, nous parvenons à réellement saisir à quel point la techno est devenue un phénomène global qui ne se limite pas seulement aux scènes de Détroit et Berlin mais qui s'étend jusqu'à Tokyo et Barcelone en passant par Sheffield. La techno est le terrain de nombreuses expérimentations à travers le globe et ainsi comme étant perpétuellement en mouvement et ce, depuis les années 1920 lorsque Karlheinz Stockhausen présentait l'aspect révolutionnaire de la musique mécanique et plus tard électronique.

Après ce travail permettant d'affiner notre réflexion et de commencer à délimiter le sujet, nous avons pu rédiger les guides d'entretien. Nous tenions absolument à obtenir de véritables insights d'amateurs de techno, de DJs et d'organisateur de soirées. Ce sujet

⁸ DELUZE, Dominique, *Universal Techno*, La Sept - Arte et Les Films à Lou, 1996, 63 minutes.

touche à la jeunesse d'aujourd'hui et à leur façon de faire la fête et c'est un sujet qui est parfois méprisé par leurs parents et grands-parents alors qu'il est essentiel car c'est le théâtre d'enjeux sociaux et individuels de la génération active de demain. Il nous semblait impossible de parler de manière uniquement conceptuelle ou théorique de ce sujet, il nous fallait des témoins directs de ce phénomène. Nous avons attendu notre premier entretien avec hâte. En effet, Théo Taddei, DJ et grand technophile de 23 ans rencontré à Berlin nous apparaissait comme étant le témoin potentiel le plus passionné de musique et de soirées techno. Puis nous avons mené un entretien avec Alexis Dutrieux, 24 ans, qui réalise un documentaire sur Détroit, dont il nous raconte le synopsis : *“De la Motown à Eminem en passant par les Stooges et le Belleville Three, comment l'industrie automobile a-t-elle créé un son musical à Detroit?”*. Nous tenions à l'interroger car sa connaissance extensive de la musique et surtout de Détroit nous permettrait d'obtenir une analyse de notre sujet avec un recul que nous avons pu parfois avoir du mal à prendre. De plus, les “Belleville Three” sont en réalité les pères fondateurs de la techno : Juan Atkins, Derrick May et Kevin Saunderson. Enfin, nous avons mené un entretien avec Nicolas Deniel, 24 ans, qui participe à l'organisation de soirées techno au sein du collectif La Quarantaine et qui a donc pu nous apporter une vue d'ensemble sur les enjeux de l'organisation des soirées techno à Paris aujourd'hui, notamment en communication.

Ces trois entretiens ont été très fructueux car les trois interrogés sont très différents et ne portent pas du tout le même regard sur la musique et les soirées techno ce qui nous permet de ne pas nous cantonner à un seul point de vue, de remettre en question notre réflexion et de ne pas passer à côté de certains aspects essentiels de notre vaste sujet.

Tout au long de ce mémoire et notamment pendant les derniers mois avant de le rendre, il était très fréquent que nous parlions du mémoire avec d'autres élèves du CELSA. Nous avons donc conduit des entretiens plus informels. En effet, ce n'était pas dans le cadre de véritables entretiens mais nous avons enregistré (avec l'accord des enregistrés, bien sûr) des bribes de conversations. La première occurrence était une conversation avec Harry Clunet-Farlow, un élève de Marque au CELSA qui travaille pour un collectif qui organise des soirées trap et qui connaît bien les soirées techno. Ses insights sont donc précieux en ce qu'il connaît les soirées en tant qu'organisateur et en tant que fêtard. Les témoignages de Cannelle Favier et Zoé Pasquier, respectivement 24 et 23 ans, car ils entraient en contradiction avec les préceptes supposés des soirées techno. En effet, Cannelle Favier, étudiante au CELSA raconte qu'elle ne ressentait pas une liberté totale de venir comme elle le voulait mais avait plutôt senti une atmosphère contrainte où le public n'était pas vraiment là pour danser mais plutôt pour se montrer. Ceci nous a donné

une piste de réflexion très différente et intéressante au sujet des soirées techno aujourd'hui. Zoé Pasquier, également étudiante au CELSA, a quant à elle beaucoup fréquenté la scène artistique alternative brésilienne et ainsi les soirées techno et décrit, pour la paraphraser, une sorte de concours d'excentricité généralisé où chacun essaye justement d'être le plus original possible, d'être le plus unique possible.

Ces témoignages nous ont donné une piste intéressante quant à ce qu'est devenu "le marginal" aujourd'hui et quant à la question de l'anti-conformisme que nous traiterons dans le corps du texte.

Ainsi, avec ces principaux textes, documentaires et entretiens, nous allons oeuvrer à répondre à notre problématique et valider ou invalider nos hypothèses en trois temps. Premièrement, il nous paraît essentiel d'étudier la naissance et l'évolution de la scène techno d'un point de vue historique. Ensuite, nous allons entrer dans l'étude de la musique techno et du dispositif des soirées aujourd'hui et ainsi analyser leurs codes. Ces deux premières parties devraient nous permettre, dans un troisième temps de comprendre les enjeux de la démocratisation des soirées techno.

I. Naissance et évolution de la scène : la techno crée son imaginaire

Pour analyser ce que sont devenues les soirées techno aujourd'hui afin d'en analyser les codes, il est crucial de connaître leur évolution. Or les soirées techno sont en réalité la synthèse de plusieurs phénomènes historiques, sociaux et même géographiques. Il est donc essentiel pour comprendre notre objet d'étude de faire un retour historique sur d'une part, la naissance de la musique électronique et puis de la musique techno, d'autre part sur la naissance de la figure du DJ qui est intrinsèquement liée à la musique électronique mais qui est aussi une véritable phénomène social, et enfin, sur les premières soirées techno.

A. La techno : enfant de la musique électronique

[Ici je recommanderais d'écouter Techno City de Cybotron de 1984 qui aurait été le morceau inspirant le nom de "Techno music" à ce nouveau courant. Cybotron est le nom d'un duo composé de Juan Atkins et Richard Davis.]

Aujourd'hui, la musique électronique est plus que répandue, certains artistes tels que DJ Snake ou Calvin Harris qui produisent des morceaux d'Electronic Dance Music (EDM) sont les auteurs de chansons qui font partie du classement des vidéos avec le plus de vue sur YouTube. Le morceau Lean On de DJ Snake en collaboration avec Major Lazor et la chanteuse danoise Mø a plus de 2,3 milliards de vues et le morceau de Calvin Harris en collaboration avec Rihanna intitulé This Is What You Came For a plus de 2,1 milliards de vues sur YouTube au moment de la rédaction de ce mémoire. Ces morceaux sont donc respectivement à la 16ème et 22ème place du classement Wikipédia des 100 vidéos les plus vues sur YouTube. Calvin Harris y figure trois fois, The Chainsmokers, un duo de DJs américains y figurent également trois fois, le célèbre DJ français David Guetta y figure lui aussi une fois. La plupart des morceaux populaires sont presque tous composés de manière électronique au moins en partie. Les avancées technologiques ont effectivement pénétré le monde de la musique dans l'ensemble des genres. Les boîtes à rythmes, telles que la TR-808 et TR-909 de Roland sont largement répandues non seulement dans les musiques électroniques mais aussi dans la trap, un sous-genre du hip-hop qui est en train de redéfinir les codes culturels du hip-hop tellement il tend à devenir populaire.

Pourtant la musique électronique était à sa naissance reléguée au rang de musique expérimentale, marginale et impopulaire, parfois considérée comme étant presque incompatible avec l'art de la musique. En effet, un des premiers morceaux de musique mécanique que nous avons précédemment cité, à savoir le Ballet Mécanique était originellement censé être la bande sonore du film des artistes dadaïstes Fernand Léger et Dudley Murphy. Mais la partition du ballet créée par George Antheil et le film des deux dadaïstes ne correspondirent pas et furent présentés de manière distincte. Ainsi, les machines pénétraient la musique : les pianos mécaniques étaient au coeur du Ballet Mécanique mais la musique pénétrait aussi les machines.

En effet, dès 1877, Thomas Edison déposait le brevet du phonographe, ancêtre du tourne-disque, le support des vinyles qui donnera par la suite naissance au CD laser et au CD-ROM. Ces nouvelles technologies de diffusion seront à l'origine de l'industrie de la musique telle qu'on la connaît aujourd'hui. Il devenait dès lors possible de se procurer des supports à musique et donc, en quelque sorte, de se procurer de la musique, de la posséder, d'en faire une expérience personnelle, de se débarrasser du dispositif de l'orchestre, de se débarrasser de même de l'instrument. C'est ainsi que de nombreux musiciens ont commencé à expérimenter avec la musique et notamment avec les vinyles. Le producteur Tom Moulton est probablement l'exemple le plus poignant. Il est présenté par Olivier Pernot dans *Electro 100*⁹ comme étant l'inventeur de nombreuses méthodes de mix qui influenceront plus tard les déroulement de DJ set. Ainsi, Olivier Pernot explique que Tom Moulton :

“retravaille le déroulement d'une chanson afin de garder les danseurs en haleine sur la piste, rallongeant des parties, jouant avec l'arrivée des instruments, créant des breaks, inventant l'extended mix, première version du remix.”

En effet, il parvient à faire s'enchaîner les morceaux grâce à une technique appelée le “slip-cueing” qui permet de ne jamais interrompre le rythme, en tenant le vinyle pour le laisser partir au moment de la fin du premier morceau. Plus tard, il sera l'auteur de nombreux remix, ce qui consiste à reprendre un morceau et à le modifier par exemple en allongeant la période rythmique. Ces techniques nouvelles inventées dans les années 1970 arrivent à une période idéale qu'est la naissance de la disco. La disco étant très populaire en boîte de nuit, les producteurs ont commencé peu à peu à produire des morceaux avec un format adapté aux boîtes de nuit, à savoir des morceaux plus longs qui faisaient la part belle aux parties rythmiques. Ainsi, deux producteurs célèbres se démarquent pen-

⁹ PERNOT, Olivier, *Electro 100, Les Mots et le Reste* 2014

dant cette décennie : l'italien Giorgio Moroder et le français Marc Cerrone. Le premier donnera naissance au morceau le plus emblématique de la disco électronique qu'est *I Feel Love* de l'américaine Donna Summer. Ce morceau est iconique car il mélange la voix soul de Donna Summer et le rythme et la répétition pour créer un tube incontournable en 1977. Le français Marc Cerrone, quant à lui, est également emblématique car il laisse ressentir les influences de la science-fiction dans ses morceaux, comme le fameux *Supernature* de 1977. L'aspect très répétitif et futuriste de ses morceaux marquera profondément la disco en Europe et aux États-Unis. Au même moment, en Allemagne, le groupe tiré à quatre épingles de Düsseldorf Kraftwerk produisait des morceaux de musique électroniques tellement futuristes qu'ils en évoquent (encore aujourd'hui) la robotique, l'industrie, l'hyper-modernité. Par exemple, leur morceau *Trans-Europa Express*, datant également de 1977, évoque le bruit mécanique d'un train futuriste qui traverserait l'Europe (à l'époque traversée d'un rideau de fer...) et qui passerait par Paris, Vienne et Düsseldorf. Ce morceau est composé uniquement par sur des machines électroniques bricolées par leurs soins.

Ainsi, en 1977 aux États-Unis, en France et en Allemagne la musique se tourne vers l'avenir et vers les machines. Cette nouvelle appétence va profondément marquer la jeunesse de Chicago et Détroit qui vont être le berceau de nouveaux courants de la musique électronique : la house et la techno. Alexis Dutrieux nous rappelle qu'attribuer la house à Chicago et la techno à Détroit est "super caricatural". Il est néanmoins facile de faire cette grossière distinction car les Belleville Three, créateurs de la techno sont effectivement originaires de Belleville à Détroit.

Le nom de la house music, quant à lui, proviendrait de la deuxième partie du nom de la Warehouse, la boîte de nuit de Chicago qui est le haut-lieu de la house music dès l'arrivée du célèbre DJ Frankie Knuckles en 1977. Ce dernier en devenant le DJ résident de cette boîte de nuit fréquentée surtout par des homosexuels noirs apporta avec lui la disco qu'il mixait à New York et laisse s'exprimer ses nombreuses influences telles que le soul, la funk et même l'italo-disco. Peu à peu, selon Olivier Pernet *Electro 100*¹⁰ il se mit à jouer avec une boîte à rythme directement pendant ses DJ sets afin de marquer un rythme en 4/4 surnommé le rythme "four-on-the-floor" caractérisé par le fait que la grosse caisse de la batterie ou de la boîte à rythme marque chaque temps. Ce mélange musique électronique très rythmique et de vocalise soul et mélodies disco sera l'incubateur de la house music.

¹⁰ PERNOT, Olivier, *Electro 100, Les Mots et le Reste 2014*

Au même moment à Belleville, une ville non loin de Détroit, trois jeunes gens suivent ces évolutions musicales et découvrent *I Feel Love* de Donna Summer en 1977 et puis Kraftwerk en 1979 sur l'émission radio de The Electrifying Mojo, Midnight Funk Association. Juan Atkins, Derrick May et Kevin Saunderson se laissent influencer par ces nouvelles musiques électroniques et expérimentent avec un synthétiseur de la marque Korg. En 1984, paraîtra *Techno City* de Cybotron, un duo composé de Juan Atkins et Richard Davis. Ce titre sera la première occurrence du mot "techno" associée à ce genre de musique. Les premières sonorités de la techno mettent vraiment en avant l'aspect électronique de cette musique, on trouve des voix robotiques, par exemple dans *Clear* de Cybotron, des sonorités acides, futuristes qui évoquent les vaisseaux spatiaux et les fusils à lasers (appelés "blasters") de Star Wars. Les musiciens ne cherchent pas à cacher le côté très métallique des boîtes à rythme, ils revendiquent que leur musique est électronique et qu'elle appartient presque à de la science-fiction. Selon Olivier Pernot, dans *Electro 100*¹¹, la techno est :

"un mouvement underground créant ses propres codes dans un univers très influencé par la science-fiction."

En effet, bien que les influences de Kraftwerk se ressentent, les premiers morceaux de techno sont complètement innovants et se permettent l'expérimentation. Ainsi, on retrouve souvent des sonorités funk, comme dans *No UFO's* de Model 500 (un des projets de Juan Atkins) ou l'utilisation de voix très souls comme sur *Good Life* de Inner City (un des projets de Kevin Saunderson). Bien que les morceaux éveillent un imaginaire lié à la science-fiction, la techno reste très attachée à Détroit. On trouve, notamment, sur de nombreux vinyles le nom de la ville d'origine des musiciens qui est présentée parfois comme ayant elle-même une aura appartenant à la science-fiction. Par exemple, sur un des vinyles d'Underground Resistance, UR003, on trouve les mots *"Produced by Mad Mike. Launched from Detroit"*. Détroit est donc présentée comme une planète à part envoyant des morceaux jusqu'à la planète Terre.

La techno est donc très concentrée à Détroit à sa naissance. Il y aura deux vagues : d'abord celle des Belleville Three, Eddie Fowlkes puis celle du mouvement Underground Resistance, fondé au début des années 90 par la seconde vague de grands musiciens techno : Jeff Mills, Robert Hood et Mad Mike qui, lui, est plus engagé, le message politique et la musique prennent le devant et le musicien reste en retrait, anonyme.

¹¹ PERNOT, Olivier, *Electro 100, Les Mots et le Reste 2014*

Le fait que le producteur et DJ reste anonyme alors même que c'est une étoile montante de la musique va dans le sens inverse de la starification croissante des musiciens électroniques et des DJs. Ces derniers sont une figure à étudier absolument afin de comprendre la naissance et l'évolution de la musique techno et des soirées qui s'ensuivent.

B. Le DJ devient légende

[Pour ce passage qui nous emmène à Chicago, je recommande l'excellent [Can You Feel It](#) de Mr. Fingers. Datant de 1986, ce morceau emblématique de la house music est un parfait exemple de rythme "four-on-the-floor" caractéristique de ce genre.]

La technologie du phonographe qui a enfanté la platine et le vinyle a permis une avancée fantastique dans le monde de la fête : au lieu d'embaucher (et donc défrayer) tout un groupe de musique, il suffisait d'embaucher un seul disc jockey qui apporte ses propres disques. De plus, la musique n'étant plus produite un direct, les musiciens n'ont pas à faire de pause et les représentations peuvent durer beaucoup plus longtemps. De plus, les espaces changent. Il n'y a en effet plus vraiment besoin d'avoir une arrière salle pour les musiciens ni même de véritable scène. Ainsi, il est donc possible de recevoir plus de monde, ce qui induit qu'il y aura plus de tickets d'entrée achetés, plus de boissons consommées : la fête devient plus facilement rentable, il est même possible de faire la fête n'importe où : il suffit d'avoir accès à l'électricité.

Cette évolution est d'autant plus fortuite qu'elle est interdépendante avec la naissance de la disco qui est un genre de musique très populaire parce que très dansant, *La Fièvre du samedi soir* en témoigne. Les boîtes de nuit explosent à ce moment-là dans les capitales du monde et notamment à New York où la jet set se réunit au rythme de la disco au Studio 54 dès 1975. D'ailleurs, l'imaginaire de la fête pendant la deuxième moitié des années 1970 et encore foisonnant à l'heure qu'il est : les fameuses boules disco illuminent toujours aujourd'hui les pistes de danse de leur milliers de petits carrés lumineux. C'est dans ces boîtes de nuit où la fête bat son plein que la figure du DJ prend son envol et devient d'une importance primordiale. De plus, être DJ, n'est pas impossible. Celui ou celle qui y aspire n'a pas besoin de s'acheter un instrument et de prendre des leçons, ni n'a-t-il ou elle besoin de s'offrir un studio d'enregistrement. Les platines et des vinyles suffisent pour faire danser les gens. De plus, des techniques de mix se multiplient, nous avons déjà cité le slip-cueing de Tom Moulton mais à la fin des années 1970 apparaît également

le “scratch” qui consiste à faire glisser rapidement le vinyle sous le diamant pour ajouter du dynamisme à la transition entre deux morceaux. Ainsi, à l’extérieur des boîtes de nuit aussi, les compétences de Disc Jockey se répandent. Kool DJ Herc est un de ces DJs pirates qui organisait ce qu’on appelle des “block parties”. Ce sont des fêtes clandestines, qui ont lieu en bas des immeubles dans des quartiers moins favorisés de New York. On s’y vantait d’y passer de la musique “noire”, à savoir afro-américaine, comme le funk et non pas de la disco qui était jugée trop bourgeoise. Kool DJ Herc avait donc comme signature de passer surtout des morceaux des James Brown dont il ne gardait que la partie rythmique afin de faire danser son public. La série Netflix *The Get Down* dépeint justement cette division entre les boîtes de nuit et les block parties. Cette série, créée et réalisée par Baz Luhrmann en 2016 retrace l’histoire de la naissance de la culture hip-hop dans le Bronx à New York. Il y a notamment un personnage, Shaolin Fantastic, dont la quête est la compréhension de ce qui fait un bon DJ et notamment au sujet de l’enchaînement des chansons. Son périple l’emmènera notamment à la rencontre de Grandmaster Flash qui est considéré comme un des premiers DJs de hip-hop. La série dépeint également la division entre la culture disco et la culture hip-hop. La culture disco est celle de la boîte de nuit rococo, dans laquelle il faut être soigneusement vêtue, au risque de se voir refuser l’entrée, on y entend de la disco, cette musique très mélodique, presque orchestrale, et on y danse une danse codifiée, souvent à deux, avec des pas tels que le “hustle” qui est un pas de danse à deux, qui n’est pas très loin de pas de danse de jerk, déjà dansé à travers le monde à cette époque et connu en France comme étant la “danse rock”. À l’inverse, le hip-hop des blocks parties est une culture qui s’oppose complètement à la culture disco. La piste de danse n’est pas clairement définie puisqu’elle est parfois dans l’espace public et parfois dans des lieux abandonnés, il y a une forte concentration de personnes appartenant à des minorités ethniques : des afro-américains, des hispanico-américains notamment. Nul besoin d’être apprêté, d’autant que la danse, le break dance, nécessite un confort vestimentaire. Elle est bien plus saccadée, voire parfois acrobatique. La musique est donc du funk, parfois simplement de la rythmique rapide et hachée.

Mais lorsque la disco est à son apogée, le hip-hop n’en est qu’à ses débuts. En effet, la disco qui était originellement une musique très inspirée de la soul afro-américaine sera peu à peu récupérée par des grands majors qui auront comme idée de créer des projets discos qui se vendent bien. Par exemple, les Village People est un groupe monté de toutes pièces par Jacques Morali en 1977, un compositeur français embauché par le major Casablanca Records dont le but est de faire entendre ces morceaux sur les pistes de

danse pour ensuite les faire acheter par le public. Bien que les Village People soient un succès commercial avec plus de 6 millions de disques vendus, ce type de projet signe la fin de la disco qui n'est plus assez avant-garde et exclusive pour les boîtes de nuit. Les DJs des boîtes de nuit à la mode ne veulent pas passer des disques que tout le monde a chez soi : ce n'est pas vraiment ce à quoi ils aspirent.

En effet, peu à peu être DJ devient un véritable métier. La disco qui commence à disparaître des boîtes de nuit au début des années 1980 laisse le champ libre à de nouveaux styles de musique et ce sont aux DJs de les dénicher. New York est encore à cette époque le fief de célèbres DJs. Larry Levan devient le DJ résident du Paradise Garage en 1977, l'apogée de la disco. Mais il se désintéressera peu à peu de la disco pour faire des sets beaucoup plus variés et donc personnels. Pendant les années 1980, selon *Le Chant de la Machine* de David Blot et Mathias Cousin¹², les fêtards se rendaient dans les magasins de disque du quartier de la boîte de nuit pour se fournir les vinyles que Larry Levan avait passé lors de la soirée. Il contribuera donc à la célébrité de Kraftwerk à New York, qu'il passera dans la même soirée que des morceaux de funk et de R&B de Chaka Khan. Au fur et à mesure des années 1980, Larry Levan se tournera vers la nouvelle tendance tout droit venue de Chicago : la House music. En effet, Levan était un ami proche de Frankie Knuckles puisqu'ils ont tout deux grandi à New York.

Or Frankie Knuckles, est dès 1977, le DJ résident de la Warehouse de Chicago qui deviendra le lieu symbolique de la naissance de la House music pendant les années 1980. Si la House music n'a pas explosé aussi radicalement et rapidement que la disco c'est parce que la Warehouse, dont Frankie Knuckles sera le DJ résident jusqu'en 1983, est une boîte de nuit où se retrouvent principalement la communauté homosexuelle afro-américaine. C'est donc un lieu doublement marginal en ce que c'est les personnes appartenant à l'intersection entre deux minorités opprimées qui en composent la majorité du public. La House music qui est composée de sonorités très funk avec un rythme plus lent que celui de la disco est donc dans un premier temps l'étendard de cette double minorité. Mais peu à peu, le public deviendra de plus en plus mixte à cause de l'attrait que représente Frankie Knuckles et sa House music qui apparaît comme étant révolutionnaire. Celle-ci part certes d'une base musicale funk et familière mais elle apporte aussi des nouveautés électroniques non seulement dans l'agencement des sets des DJs mais aussi dans la production musicale même. On y retrouve des nappes, des voix, des synthétiseurs et, surtout, énormément de samples. Un sample est un échantillon d'un autre

¹² BLOT, David et COUSIN, Mathias, *Le Chant de la machine*, Éditions Allia, 2000

morceaux que le producteur ou la productrice va intégrer dans un nouveau morceau. Dans la House music, on va donc trouver de nombreux samples issus notamment de la disco, tel que le morceau de 1992 Hear the Music des Gypsy Men qui reprend un sample du morceau disco-funk de 1981 de Unlimited Touch qui s'appelle I Hear the Music in the Street. Le principe du sample se démocratisera dans tous les genres de musique électronique dès les années 1990. Les samples permettent à la fois de rendre les morceaux familiers, de rendre hommage et d'apporter une touche de "old-school" à un genre de musique novateur. Le sample fait une sorte de pont entre la musique habituelle et la nouvelle musique électronique. Ainsi, les soirées de la Warehouse ont pris énormément d'ampleur, à tel point que Frankie Knuckles a ouvert sa propre boîte de nuit à Chicago et que son public l'a suivi. Dès son ouverture en 1983, le Power Plant a mobilisé les amateurs de House music à Chicago et même à Détroit. En effet, dans un article de Rolling Stone, paru le 1er avril 2014¹³, peu après la mort de Frankie Knuckles, le journaliste, Michelangelo Matos raconte que Derrick May aurait lui-même fait l'aller-retour de Détroit à Chicago pour voir Frankie Knuckles mixer et qu'il lui aurait également vendu une boîte à rythme.

L'exemple de Frankie Knuckles est intéressant car il montre l'importance capitale que prend le DJ dans les soirées de musique électronique. Bien qu'il ne passe souvent pas des morceaux qu'il a lui-même produit, le public lui est fidèle. Il était acclamé en boîte de nuit et l'est toujours aujourd'hui, par exemple dans les commentaires sur ses morceaux que l'on peut trouver sur YouTube. Frankie Knuckles était et est toujours une star, une célébrité, il a marqué l'histoire de la musique électronique et est présent aussi bien dans *Le Chant de la machine* de David Blot et Mathias Cousin¹⁴ que dans *Electro 100* d'Olivier Pernot¹⁵. Or, il a effectivement produit énormément de musique mais il est surtout célèbre en tant que DJ influant de la House music. Cette posture est bien différente de celle de nos premiers artistes techno dont certains militaient pour l'anonymat. Pourtant, ils sont entrés dans l'histoire eux aussi. Il conviendrait donc maintenant que nous nous intéressions à l'évolution des soirées techno afin de comprendre comment elles ont pu prendre une telle ampleur aujourd'hui.

¹³ MATOS, Michaelangelo, Frankie Knuckles, 'Godfather of House Music,' Dead at 59, 1er avril 2017, www.rollingstone.com

¹⁴ BLOT, David et COUSIN, Mathias, *Le Chant de la machine*, Éditions Allia, 2000

¹⁵ PERNOT, Olivier, *Electro 100, Les Mots et le Reste* 2014

C. De Détroit à Berlin : la techno prend son envol

[The Attic - Lhasa, (1990) est un morceau emblématique de la techno des années 1990]

Nous avons donc vu que la techno était une musique créée d'abord par des afro-américains inspirés par la soul et la funk afro-américaines d'un côté et la musique électronique de Kraftwerk d'un autre côté. Mais ce n'est ni véritablement à Détroit ni à Düsseldorf d'où proviennent les membres de Kraftwerk que les soirées techno vont prendre leur envol. En effet, bien que la techno ne se développe pendant toute la décennie, c'est surtout la House music qui domine les années 1980. L'Acid House devient très populaire en Grande Bretagne à la fin des années 1980, à tel point que la période de 1988 à 1989 est appelée "The Second Summer of Love" en référence au premier Summer of Love, à savoir l'été 1967, apogée du mouvement hippie avec de nombreux événements aux États-Unis tels que Woodstock et les regroupements à San Francisco de dizaines de milliers de jeunes qui prônaient la contre-culture hippie. La période de 1988 à 1989, elle, se déroule en Grande-Bretagne et plus précisément à Londres et à Manchester où les jeunes découvrent un nouveau genre musical : l'Acid House et une nouvelle drogue : l'ecstasy. L'Acid House est caractérisée par le rythme "four-on-the-floor" de la House music et un bruit qu'il est difficile de décrire avec des mots qui ressemblent à la rencontre entre le pétilllement de bulles et le bruit que ferait une botte en caoutchouc contre du linoléum permit par la machine Roland TR-303 et très caractéristique des jeux vidéos. [Écouter ici Acid Tracks de Phuture, un des morceaux pionniers de l'Acid house, datant de 1987.] C'est une musique née dans le sillon de la House music de Chicago mais qui a explosé à Londres et Manchester et qui a fait naître le mouvement rave.

La rave est née de la nécessité de trouver des lieux suffisamment grands pour accueillir l'ensemble des danseurs pendant la période de l'Acid House en Grande-Bretagne. En effet, bien que certaines boîtes de nuit aient ouvert dans Londres, elles n'étaient pas assez grandes ou assez nombreuses pour contenir les nombreux fêtards. De plus, les entrées pouvaient coûter cher et la consommation ecstasy ne devait pas être très encouragée sachant que c'est un concurrent direct à l'alcool. Des groupes de fêtards ont donc oeuvré à trouver des lieux vastes et abandonnés en périphérie des grandes villes. Or, nos sommes dans une Angleterre sous Thatcher où de nombreuses usines et autres bâtiments industriels sont laissés à l'abandon, ce qui constitue un terrain de fête idéal, à

condition de ne pas se faire remarquer par les policiers qui traquaient activement ces soirées.

L'esprit du Second Summer of Love a marqué la jeunesse britannique et s'est répandu en Europe : en Belgique et en France, par exemple, le mouvement rave aura lieu pendant les années 1990.

Mais cette fin de décennie que sont les années 1980 est aussi un contexte historique inédit. L'Europe, en 1988 est encore divisée par le rideau de fer qui traverse, notamment, l'Allemagne. La Guerre Froide que se mènent les États-Unis et l'URSS depuis la fin de la Seconde guerre mondiale n'a, pour la jeunesse des raves, plus véritablement de sens. C'est un état de fait. Mes parents qui sont nés au début des années 1960, par exemple, m'ont souvent dit qu'ils ne pensaient jamais voir tomber le Mur de Berlin et que le communisme soviétique ne s'effondrerait pas de leur vivant, pour eux cette guerre n'avait aucun sens, les idéologies représentées par les deux blocs n'étaient tout simplement pas compatibles, il n'y avait pas de quoi déclencher une guerre nucléaire. Visiblement, en Allemagne, ou plutôt en République Fédérale Allemande (RFA), ce sentiment était partagé. Le service militaire était encore obligatoire à ce moment-là dans l'ensemble du pays, sauf à Berlin-Ouest. Aussi, de nombreux jeunes pacifistes et anti-militaires se sont réfugiés dans l'ancienne capitale pour se soustraire à la conscription. Évidemment, comme aujourd'hui, nombreux sont les anti-militaires qui sont également des artistes. Berlin-Ouest est donc devenue une gigantesque demie-ville, enclavée dans l'URSS et peuplée par une jeunesse anti-militaristes et créative. À Berlin-Ouest, il était autorisé ce qui était prohibé de l'autre côté du mur : la culture américaine, notamment, que ce soit les films ou la musique. Cette période est très bien racontée par les personnes interviewées dans le documentaire Arte intitulé, *Berlin, Le Mur des sons*¹⁶. Rien n'interdisait les berlinois de l'ouest, d'avoir, d'écouter ou de faire des émissions de radio. Néanmoins, il est assez difficile d'empêcher les ondes FM de traverser le mur de Berlin. Ainsi, toute la musique qui est écoutée par les berlinois de l'ouest est également entendue par les berlinois de l'est qui réussissent à capter les ondes de Berlin-Ouest. De part et d'autre du Mur, la musique était partagée. La folie de l'Acid House s'est propagée à Berlin-Ouest (et donc à l'est par prouration radiophonique). En 1988, selon le documentaire, la première boîte de nuit consacrée à l'Acid House ouvre ses portes à Kreuzberg, dans Berlin-Ouest, d'après une initiative, notamment, de Dimitri Hegemann dont nous aurons l'occasion de reparler. En 1989 fut organisée la toute première Love Parade par Danielle de Picciotto à

¹⁶ DENK, Felix, VON THÜLEN, Sven, *Party auf dem Todesstreifen*, Arte Deutschland, 2014, 52 minutes

Berlin. Dans son interview, elle raconte qu'elle souhaitait organiser une manifestation "pour" à l'inverse de toutes les manifestations qui sont toujours "contre". Le slogan de la première Love Parade était : Friede, Freude, Eierkuchen, à savoir Paix, Joie et Crêpes. Visiblement, pour militer pour le désarmement, pour la joie et pour les crêpes, la meilleure bande-son était la musique électronique. La fête de la fin de la première Love Parade a eu lieu à l'UFO en juillet 1989. Puis, à la plus grande surprise de mes parents, le Mur de Berlin tombe le 9 novembre 1989. Soudain, débarque à l'UFO, un public nouveau avec "des coupes de cheveux bizarres" selon Thomas Andrezak, le DJ Tanith dans le documentaire. Ce sont les berlinois de l'est qui après avoir entendu toutes ces musiques nouvelles sur les ondes piratées de Berlin-Ouest qui viennent voir de leur propres yeux ce à quoi ressemble une de ces nouvelles fêtes. Cette ère nouvelle n'est pas seulement marquée par l'Acid House mais aussi et surtout par l'arrivée de l'OVNI qui aurait bien pu donner son nom à la boîte de nuit de Dimitri Hegemann : la techno.

La techno devient rapidement très populaire, plus populaire même que l'Acid House, ce qui ne semble pas entièrement illogique. En effet, Berlin et Détroit sont deux villes qui ont beaucoup en commun : elles sont toute deux marquées par une architecture colossale. Berlin est une ville géante étant donné le nombre réduit d'habitants à cette époque. La ville a été pensée au XIXème et XXème siècles, au moment des arrivées massives d'ouvriers prêts à travailler dans les usines berlinoises telle que l'usine de turbines AEG que l'on trouve toujours dans le quartier de Moabit. Il était donc prévu que la démographie de la ville allait d'accroître au cours du XXème siècle et la ville et les infrastructures devaient pouvoir contenir toute cette population. Or, Berlin a perdu son statut de capitale et de nombreux berlinois ont quitté leur ville pendant la Guerre froide donc la population n'a pas autant augmenté que prévu. De plus, Berlin a également subi une désindustrialisation, ce qui a laissé de grands espaces à l'abandon. Détroit a une histoire similaire, bien que la sienne se focalise d'autant plus sur son industrie. Détroit est le bastion de l'industrie automobile car Ford, Chrysler et General Motors y ont leurs sièges. Mais avec les chocs pétroliers des années 1970, Détroit commence sa désindustrialisation car la production automobile perd en vitesse. Détroit est présentée dans le documentaire de 2000 *Techno City : What is Detroit Techno*¹⁷, le célèbre DJ Carl Craig emmène le documentariste voir de nombreux bâtiments à l'architecture grandiose mais laissés à l'abandon, ce qu'il déplore. Ce sont deux villes marquées par le béton massif.

¹⁷ COHEN, Ben et MCCREERY, GUY, *Techno City, What is Detroit Techno Third Ear*, 2000, 37 minutes

De plus, le mouvement techno issu de la minorité afro-américaine de Détroit fait écho à la marginalité de la jeunesse artistique de Berlin. En effet, selon Alexis Dutrieux, la techno est empreinte d'un aspect psycho-social qu'est l'atmosphère du déclin industriel. Il explique:

“Tous les DJs de Détroit se sont construits dans l’imaginaire industriel et science-fiction et qu’ils cherchaient à donner vie à tout cette mort industrielle.”

En effet, les DJs de Détroit sont entourés de familles qui travaillent ou ont travaillé dans l'industrie et qui en subissent la dégénérescence. Ce sont des personnes qui ont été aliénées par le travail à la chaîne et qui en perdaient leurs émotions, leur humanité comme l'explique Derrick May dans le documentaire *Techno City*¹⁸. Ils cherchaient donc à rendre la machine plus humaine en créant une musique qui bien qu'elle soit répétitive et mécanique, laisse transparaître de l'émotion et même un imaginaire. La machine et l'industrie évoquent le progrès, l'avancement de la science et de la technologie et donc l'avenir. Le lien avec la science-fiction apparaît donc comme étant évident puisque cette dernière fait appel au scientifiquement possible.

Les DJs de Détroit par cette musique se font donc les démiurges d'une création artistique qui humanise leur réalité déshumanisante. Ils ont renversé le rapport de force entre l'homme et la machine. La machine qui était une machine déshumanisante devient un outil permettant l'imaginaire et l'art.

Quant à la jeunesse berlinoise que ce soit à l'est ou à l'ouest, elle était également dans une réalité particulière, à l'ouest, Berlin est un îlot de liberté entouré du bloc soviétique et à l'est, c'est une capitale dont le système politique s'effondre. Les deux côtés du mur sont également peints de paysages bétonnés, parfois futuristes. Par exemple, à Berlin-Ouest on trouve en haut d'une colline artificielle faite de gravats de bâtiments détruits par les raids aériens, récupérés après la Seconde guerre mondiale pour ensevelir un bâtiment colossal qu'était une université technique nazie pour les militaires conçue par l'architecte nazi Albert Speer. En haut de cette colline est juchée une station d'espionnage de la National Security Agency (NSA) américaine qui avait pour but d'essayer d'intercepter et d'écouter les signaux hertziens émis par la RDA. Cette station, aujourd'hui abandonnée par les américains et prise d'assaut par les touristes, a une architecture extraordinaire. On dirait un bâtiment futuriste qui chercherait à ressembler à une station spatiale. De grands bâtiments cylindriques sont couronnés de gigantesques sphères qui ressemblent à des lunes ou des planètes.

¹⁸ COHEN, Ben et MCCREERY, GUY, *Techno City, What is Detroit Techno Third Ear*, 2000, 37 minutes

A Berlin-Est, on trouve également des bâtiments qui évoquent la science-fiction. En effet, certains bâtiments qui représentaient le pouvoir socialistes étaient dessinés comme étant à l'avant-garde de l'architecture et révélait donc un aspect extrêmement futuriste caractéristique de l'architecture des années 1970. Les exemples sont nombreux : l'ambassade de Tchécoslovaquie en est un : elle a été inaugurée en 1978 et ressemble à un vaisseau spatial. Mais l'exemple le plus frappant est peut-être l'Alexanderplatz qui voulait être une sorte de concentré du pouvoir soviétique à Berlin, elle a donc été parée, notamment de la Berliner Fernsehturm, la tour de la télévision qui évoque une fusée futuriste, inaugurée en 1969. Les berlinois de l'est évoluent donc dans une ville qui cherche à attester de son avancement technologique et qui est en même temps criblée de bâtiments industriels et autres centrales électriques et bunker en béton armé abandonnés. Ce paysage se prête donc parfaitement bien à la musique et à l'imaginaire techno. Elle donne vie à cette urbanisme particulier. Les fêtards se sont donc approprié ces lieux et y ont apporté une musique qui y ressemble : la musique techno.

Ce phénomène s'est amplifié en novembre 1989 avec la chute du Mur. Nombreux sont les berlinois de l'est qui se sont rendus au UFO de l'ouest pour y découvrir les soirées et la musique mais nombreux aussi sont les berlinois de l'ouest qui se sont rendus à l'est pour découvrir ou redécouvrir cette partie de la ville dans laquelle ils n'avaient peu ou jamais pu se rendre, la plupart des fêtards n'étant pas né lors de l'érection du Mur le 13 août 1961. Entre la tumultueuse chute du Mur en novembre 1989 et la Wiedervereinigung, la Réunification de la RDA et de la RFA d'octobre 1990, de nombreuses familles ont quitté leur logement, ce qui a laissé des appartements voire des immeubles entiers abandonnés. Dans le documentaire, *Berlin, Le Mur des sons*¹⁹, de nombreux témoignages racontent que de nombreux squatteurs venaient s'installer dans ces appartements vides et y organisaient des soirées où l'on passait non pas du punk qui aurait sied à ce mode de vie mais bel et bien de la techno. Un appartement sur trois de Prenzlauer Berg, un quartier dans le nord de Berlin-est aurait accueilli des squatteurs et des fêtes clandestine cette année-là. La musique techno est parfaite pour unir ces deux jeunesses qui ont grandi dans deux idéologies complètement distinctes. Elle éveille l'imaginaire industriel et futuriste qui a marqué la ville mais reste une musique sans paroles et donc éloignée du politique ou d'un engagement quelconque. Son message est la musique elle-même, elle unit par le rythme et la danse.

¹⁹ DENK, Felix, VON THÜLEN, Sven, *Party auf dem Todesstreifen*, Arte Deutschland, 2014, 52 minutes

Cette période a marqué définitivement la techno en lui donnant cette dimension clandestine, chaotique et relativement sans lois. En effet, la régulation n'est entrée en vigueur qu'au bout d'un an de liberté totale, de squat et de soirées dans des lieux aussi improbables qu'extraordinaires, tel qu'un poste électrique près de la Potsdamer Platz, comme on peut le voir dans le documentaire Arte. Ainsi, lorsque l'ordre revient peu à peu, les fêtards techno sont déjà habitués à ne plus être limités dans des lieux classiques dédiés à la danse. Chacun et chacune était libre de vivre comme il ou elle le voulait, où elle ou il voulait, de s'habiller librement, d'organiser ou participer à toute sorte d'événements. Donc, lorsque les deux Allemagne s'unissent en octobre 1990, il est déjà trop tard, le mouvement techno est né. C'est à ce moment-là que commencent à s'organiser de grosses raves qui cherchent à perpétuer le mouvement. Les célèbres soirées Tekknozid qui sont des raves organisées à Berlin-est ont lieu entre 1990 et 1991. On voit des extraits de plusieurs d'entre elles dans le documentaire *Berlin, Le Mur des sons*²⁰. Elles ont une scénographie particulière et familière pour les fêtards techno d'aujourd'hui. En effet, les murs sont drapés en noirs et la salle est éclairée par des stroboscopes ce qui découpe les gestes des danseurs effrénés. Sur Wikipédia, il est possible de trouver les avertissements au sujet des soirées Tekknozid inscrites sur les flyers et affiches qui sert en même temps de manifeste²¹ :

“Warnung: Tekknozid ist kein neues Synonym für Disco. Härteste Techno-Beats aus House, Industrial, Hip-Hop, Electronic Body Music (E.B.M.), New Beat und Acid wirken im Zusammenspiel von psychedelischen Licht- und Effektinstallationen auf das Unterbewusstsein. In totaler Ekstase verlieren sich die Grenzen von Zeit und Raum. Visionen aus dem Unterbewusstsein eröffnen den Blick in den Cyberspace, jenen undefinierbaren Datenraum hinter Monitoren, Synthesizern und Satellitenantennen.”

Traduit par nos soins, cela donnerait en français : *“Attention : Tekknozid n'est pas un synonyme de discothèque. Les rythmes les plus durs de Techno, House, Industrial, Hip-Hop, EBM, New Beat et Acid House mêlés aux lumières et effets psychédéliques agissent sur le subconscient. Vous oublierez dans cette extase totale les limites du temps et de l'espace. Les visions de votre subconscient vous ouvriront les yeux sur le Cyber-espace et sur l'espace d'information derrière les moniteurs, les synthétiseurs et les antennes satellites.”*

²⁰ DENK, Felix, VON THÜLEN, Sven, *Party auf dem Todesstreifen*, Arte Deutschland, 2014, 52 minutes

²¹ Tekknozid, de.wikipedia.org

La Tekknozid reprend donc les codes premiers de la techno, les liens avec la technologie qui ouvre la porte vers une réalité futuriste qui est ici le Cyber-espace, lieu d'interconnexion parallèle à notre univers réel. Ces soirées prendront fin en 1991 après une dizaine d'éditions.

Cette même année, pour la première fois, la techno va avoir une adresse fixe dans le Berlin réunifié. Dimitri Hegemann dont nous avons déjà parlé explore les bâtiments abandonnés de Berlin et trouve un grand bâtiment qui accueillait des magasins généraux. Dans les sous-sols de ce magasin se trouve ce qui est décrit comme "*l'immense porte rouillée de la salle des coffres*" par Johnnie Stieler, qui deviendra un des propriétaires de cette boîte de nuit. Ce club deviendra le Tresor, qui existe encore aujourd'hui. Ce club est emblématique car il se trouve dans une salle des coffres brute en béton armé, ce qui évoque l'imaginaire techno mais aussi d'une manière symbolique parce qu'il est presque à cheval entre Berlin-Est et Berlin-Ouest, ce qui en fait un endroit représentant la réunification de Berlin et surtout de sa jeunesse.

Pour comprendre, donc, comment la techno a construit ses codes pour devenir aujourd'hui l'institution qu'elle est, il était crucial de s'intéresser non seulement à la naissance de la musique techno mais aussi à la construction de la figure du DJ qui est aujourd'hui centrale au dispositif que sont les soirées techno. Enfin, l'histoire des premières soirées techno berlinoises nous permettent de comprendre comment s'est constitué l'imaginaire de ces soirées et ainsi mieux analyser ce à quoi ressemblent les soirées techno aujourd'hui. C'est en les observant que nous pourrons véritablement savoir si la techno est un véritable mouvement qui rallie la jeunesse ou si elle est devenue un business qui a permis de la rendre complètement mainstream. Ainsi, nous passons à la seconde partie qui va s'atteler à la description des soirées techno aujourd'hui en se fondant sur des enquêtes de terrain et des entretiens.

II. Les soirées techno aujourd'hui : analyse du dispositif

Après avoir étudié l'évolution de l'univers techno, que ce soit la musique ou les soirées, nous en arrivons à notre deuxième partie qui va s'atteler à décrire la musique et les soirées techno aujourd'hui et ainsi à questionner notre première hypothèse qui serait que les soirées techno sont devenues des soirées institutionnelles, porteuses de règles et de normes afin de permettre à un plus grand nombre de vivre une expérience. En effet, il semblerait que ce qui constituait la marginalité de ces soirées soient devenues des normes sociales qui rassemblent la jeunesse et les fêtards aujourd'hui. De même, cette partie va nous permettre de comprendre comment ce dispositif festif régulé permet à tout un chacun de vivre une expérience souvent décrite comme très libre, voire même comme une transe. Nous nous intéresserons également à la posture du DJ qui, comme nous l'avons vu, devenait légende dès la fin des années 1980 et qui est décrit par Théo Taddei qui nous a accordé un entretien comme étant un "*prêtre*" de la techno. Effectivement, cela rejoint une des questions fondamentales qui a composé le terreau de ce mémoire qui était de savoir pourquoi le public danse pendant aussi longtemps face au DJ puisque celui-ci ne passe la plupart du temps pas sa propre musique. Le ou la DJ devrait finalement être secondaire à l'expérience. Or, on remarque aujourd'hui l'engouement du public en faveur de certains et certaines DJs qui donnent des représentations à la mesure des plus grands concerts de rock. Ceci nous semblait, au départ, complètement paradoxal puisque les DJs ne sont pas dans la création pure comme le serait un musicien qui émet un son avec son instrument ou sa voix. De loin, on pourrait croire que les DJs se contentent d'appuyer sur des boutons.

A. La musique techno aujourd'hui

[Ici, je recommande l'écoute du délicieux [V5 de Vril](#), paru en 2011.]

Tout d'abord, avant de décrire les soirées techno, il est important que nous nous intéressions à la musique techno aujourd'hui et à comment se déroulent un DJ set.

Lorsque nous avons commencé notre réflexion sur le sujet de ce mémoire, nous sommes revenus à nos impressions premières des soirées techno. Nous nous permettrons donc de repasser à la première personne du singulier pour raconter ces expériences et ressen-

tis personnels. Pendant mon échange Erasmus à Berlin, j'ai donc passé énormément de temps en boîte de nuit. J'avais toujours été une fêtarde, le genre de personne du public qui reste aux soirées jusqu'à la fermeture de la boîte probablement parce que je voulais rentabiliser les entrées assez chères mais aussi parce que j'aime danser et me laisser aller. À Berlin, où les boîtes de nuit sont ouvertes tout le week-end, j'ai pu donc tester mes limites et voir combien de temps je serais en mesure de danser. Au départ, je me rendais en boîte en me lançant des défis peu sérieux, en me disant que j'allais rester dix heures ou même douze heures. Mais en réalité, une fois là-bas, je perdais véritablement le sens du temps. Je passais vraiment des heures entières à danser sans m'arrêter, sans vraiment réfléchir. C'était, je dois avouer, une expérience extrêmement agréable car je me suis défoulée et détendue et c'est un très bon remède contre l'angoisse à laquelle je suis sujette. Après mon retour, je racontais cela à mon entourage proche qui me posait des questions au sujet de l'alcool ou même de la drogue. Pourtant j'ai rarement été aussi sobre que là-bas, je buvais un peu d'alcool en arrivant en boîte mais j'arrêtais assez vite car je n'en sentais pas du tout l'envie ou le besoin. Bien que les effets ne s'effacent au bout d'un moment, je continuais de danser. J'ai donc beaucoup réfléchi à ça et ai compris que c'est la structure même des DJ sets qui m'encourageaient à danser aussi longtemps.

On pourrait dire que la structure d'un set se joue sur deux niveaux : les morceaux eux-mêmes avec les transitions et le set complet. L'ensemble du set est souvent une progression et les BPM (battements par minute) augmente peu à peu pour donner une impression d'amplification pendant l'ensemble du set. Cette amplification donne une sorte d'élan dans la danse, permettant aux danseurs de se mettre peu à peu dans le bain. Nous avons rencontré Théo Taddei, technophile et DJ sous le nom de Toscan Haas qui a joué dans plusieurs soirées techno parisiennes telles que Bender, Spectrum et Capsule. Il a également passé un an à écumer les clubs berlinois dont il garde de nombreux souvenirs qu'il a pu nous raconter au cours de l'entretien qu'il nous a accordé. Théo a beaucoup insisté sur le fait qu'il aime énormément danser. Il raconte :

“Quand par exemple je fais un Berghain, au début j'aime bien danser mais je danse pas ultra bien mais après 12 heures, tu danses trop bien et tout ton corps est libéré. T'as l'impression que tous tes muscles sont décontractés.”

Effectivement, danser longtemps et se mettre dans le bain d'un set progressif donne cette impression de décontraction, on ne sent plus réellement son corps ou plutôt, on ne ressent pas la fatigue ou l'effort. La progression du set va donc de paire avec ce laisser-aller, comme s'il fallait d'abord s'échauffer peu à peu jusqu'à ce que l'on puisse lâcher prise.

D'autre part, à l'intérieur même de la progression du set, chaque morceau et sa transition sont souvent construits de telle sorte que l'on a pas envie d'arrêter de danser. En effet, grâce aux transitions, il n'y a jamais de coupures entre les morceaux, le son est continu et donc la danse aussi. Mais il y a des variations dans les sons. La transition est cruciale pour maintenir le rythme. Le ou la DJ doit choisir de garder certains éléments du morceau qui se termine et d'introduire d'autres éléments du morceau qui arrive. Souvent cela amène une mélodie qui vient casser la répétition du morceau précédent et qui donne un avant goût du morceau à venir. Les transitions gardent souvent le rythme du morceau précédent superposé à la mélodie du morceau suivant. Ainsi à l'intérieur même des morceaux, il y a comme une montée progressive. Les éléments des morceaux précédents disparaissent peu à peu, laissant comme un vide et son remplacés peu à peu par les nouveaux éléments. Mais souvent, le nouveau "kick" qui donne le rythme est apporté à la fin, ce qui constitue ce que certains appellent un drop bien que selon nous ce mot ne convienne pas forcément à la techno. En effet, drop signifie chute et est caractérisé notamment dans l'EDM ou dans la dubstep par une montée avec pas ou peu de kick et beaucoup de mélodie, un court arrêt, puis un gros kick et peu de mélodie. En techno, la mélodie est maintenue tout du long et il n'y a pas de véritable effet de chute.

Néanmoins, il nous faut nuancer nos propos. En effet, tous les DJs ne jouent pas de la même manière, et bien que la structure générale soit souvent progressive et que l'on assiste à une montée de BPM, ce n'est pas forcément une vérité absolue. Théo nous a notamment parlé de certains sets qu'il appelle "à thèmes".

Dans un set, il est d'usage d'éviter de passer deux fois le même morceau, ce qui semble assez évident. Pourtant, selon Théo, bien que nous ne l'ayons jamais vécu nous-même :

"Boris que j'ai vu récemment au Berghain, y'a carrément des tracks qui se ressemblent énormément donc ça crée vraiment une ambiance et parfois il te remet un thème, c'est-à-dire une track que t'entends presque pas qui revient à chaque fois. Mais tu l'entends jamais, elle est tellement peu montée que t'as juste l'impression que tu deviens un petit peu fou. Ils utilisent souvent le même kick. ils vont faire des transitions sur deux sons différents mais sur la quatrième track, c'est tout le temps le même kick. Sachant que les kicks sont totalement différents d'une track à une autre."

Il nous parle ici donc de quelque chose de complètement différent de ce qu'on attend habituellement d'un DJ set. On pourrait croire que le fait que tous les morceaux se ressemblent, que le kick soit toujours le même et qu'il y ait un morceau récurrent dans le set serait lassant. Pourtant Boris est un des DJs célèbres du Berghain, à tel point que,

selon le site Berghain Statistics²² qui recense un maximum de sets, de DJs, de styles pour donner des chiffres quant à ce phénomène, place Boris en DJ numéro car c'est lui qui a joué le plus de sets dans l'ensemble de la mythique boîte de nuit (considérée comme la meilleure au monde), ce qui correspond au Berghain, Panorama Bar, Lab.Oratory (qui est le club sado-masochiste) et Saüle. Ainsi, si Boris est autant programmé dans cet boîte de nuit où nombre de DJs rêvent de jouer, c'est bien qu'il doit être apprécié et populaire et pas seulement aux yeux de Théo. Sa manière de jouer n'est donc visiblement pas lassante.

Il y a donc quelque chose de la dépossession, Théo parle d'un petit peu de folie, d'un corps qui se détend et qui se laisse complètement aller. Au-delà véritablement de la musique, selon lui, c'est plutôt le fait de danser.

“C'est une musique qui est très particulière parce qu'elle te coupe de la réalité et t'es pas forcément rattaché aux paroles où aux gens qui disent qu'ils connaissent le son. C'est l'avantage aussi du thème, même si parfois je vais reconnaître un son, il va être tellement mis dans une certaine ambiance que je le reconnaitrais même pas, tu vois.”

Le mix techno véhicule donc une ambiance qui met le danseur dans un état d'esprit ir-réel, où l'on se défoule et où le rapport au temps est complètement différent. En effet, le fait que tous les morceaux se ressemblent est voulu par le ou la DJ. Or, le DJ a comme objectif de faire danser son public le plus longtemps public et que la piste reste pleine du début à la fin. En créant un set où l'on ne ressent pas complètement les différents morceaux, le ou la DJ influe sur la perception du temps de son public et ainsi le contracter car les danseurs auront moins l'impression que le temps passe, le temps sera immobilisé dans cette éternel kick répétitif et le retour du thème qui donne une cohérence à l'instant et qui en rappelle l'occurrence précédente, donnant donc l'impression que l'on est toujours un peu dans le même morceau et donc un peu dans le même moment. De plus, lorsque Théo nous parle des thèmes, il dit qu'on l'entend très peu et que c'est ce qui rend un peu fou, comme si en fait le thème résonnait en lui mais qu'il n'était pas clairement audible. À Berlin, une grande partie de la musique se joue dans ce que Théo appelle les “infras”. Comprendre ici, les infra-basses qui sont des basses jouées sur une fréquence très grave, plus grave que les mélodies et qui se trouvent très peu à Paris pour le moment, dont, nous citons son entretien :

“Les soundsystem sont très puissants mais ne font rien à travers les infras.”

²² <http://dashinsky.com/berghain-statistics/>

Les infra-basses sont donc des fréquences basses qui sont moins audibles que le kick mais qui peut avoir un effet tout aussi rythmique et mélodique en même temps. C'est dans ces infra-basses que l'on retrouve souvent les thèmes peu perceptibles qui plaisent à Théo. Ces infra-basses, en étant moins audibles, convoquent également quelque chose de moins cérébral et de plus corporel. Théo dit même :

“Les infras, c’est vraiment ce qui te prend les tripes quand t’as passé une longue soirée, t’as mal aux abdos parce que ça te pousse, en fait.”

Ce verbatim rejoint un autre point qu’il aborde au sujet de la musique techno contemporaine, à savoir qu’elle est “sexy”. Ce mot, dans la bouche de Théo résume particulièrement bien sa vision de la techno. Pour l’avoir entendu plusieurs fois mixer, on sent dans le choix de ses sons qu’il ne cherche pas forcément à taper fort mais plutôt à apporter des mélodies et des rythmes qui sont plus qu’entraînantes. Nous aurions envie de dire qu’elles propulsent le public à la danse. Le set qu’il a produit pour la station de radio en ligne Rinse France, par exemple, explore de nombreux styles de techno différents : il y a de l’acide, il y a de l’industrial mais tous ces styles ont en commun d’éveiller l’envie de danser. La première fois que je l’ai entendu, c’était en travaillant mon mémoire et son set m’a poussée malgré moi à commencer à taper du pied, à hocher la tête en rythme. Il dit lui-même :

“Moi la techno que j’aime je la veux sexy, je veux sentir les gens qui prennent possession de leur corps et qui dansent jusqu’à la dissolution.”

Cet objectif se ressent dans ses sets, en général et nous partageons cette vision de la techno, qui bien qu’elle tape fort et qu’elle puisse être répétitive à outrance ne perd jamais un aspect que nous qualifierons de “groovy”. Le groove n’est absolument pas contradictoire avec la musique techno, elle fait au contraire écho à ses origines : Derrick May aime raconter que la techno serait provenu de la rencontre entre George Clinton et Kraftwerk qui seraient restés coincés ensemble dans un ascenseur, dans le documentaire *Universal Techno*²³. Cette allégorie explique bien les origines de la techno, c’est la rencontre entre la musique électronique et les musiques afro-américaines. Ainsi, le groove appartient aussi à la techno puisque celui-ci, complètement indéfinissable verbalement, désigne une partie rythmique dynamique, qui donne envie de danser et caractérise la musique funk dont s’inspirent les pionniers de la techno. Théo lui-même ancien batteur et percussionniste parle de “groove” en techno qu’il associe aux infra-basses, qui est ce qui nous propulse et nous lance dans la danse. D’ailleurs, les infra-basses permettant le

²³ DELUZE, Dominique, *Universal Techno, La Sept - Arte et Les Films à Lou, 1996, 63 minutes*

groove sont à ce point crucial que selon Théo, les organisateurs des soirées parisiennes Périplate ont investi dans un soundsystem qui met en exergue les infra-basses. Ce choix est très certainement influencé par la mode actuelle de Berlin et notamment du Berghain qui font la part belle aux infra-basses.

La musique techno est donc une musique qui a pour but de captiver, de changer la perception du temps grâce à la répétition mais également de permettre à tout un chacun de danser, notamment et de plus en plus, grâce à l'utilisation d'infra-basses. Ceci pourrait expliquer la popularité des soirées techno aujourd'hui, en effet, elles sont très communes à Paris et complètement majoritaires à Berlin. Elles sont devenues une institution nocturne comme nous l'avons précédemment dit. Il conviendrait donc de d'étudier ce à quoi ressemblent les soirées techno aujourd'hui.

B. Le dispositif de la soirée techno

[À l'écoute, le morceau Don't Leave Me de FJAAK (2014)]

À Paris comme à Berlin, les soirées techno ont aujourd'hui majoritairement lieu en boîtes de nuit. Nous pourrions citer comme exemples parisiens le Rex ou la Concrète qui sont deux boîtes de nuit très populaires et célèbres. Elles n'ont rien de clandestin ou de secret. Par ailleurs, même si ces deux boîtes de nuit ont des programmations pour le moment presque exclusivement techno, d'autres vont programmer de nombreuses soirées techno. Que ce soit la Machine du Moulin Rouge, sur le Boulevard de Clichy, qui a accueilli, par exemple, le célèbre DJ Maceo Plex le 22 septembre 2017 ou qui rassemble les fans des soirées de techno hardcore WaRuM, le Badaboum, rue des Taillandiers qui invite le 31 octobre Adriatique, un duo de DJs techno très populaire et qui est aussi le lieu d'accueil des soirées Nova [Mix] dont nous avons parlé. Le Petit Bain du Port de la Gare, quant à lui, organise énormément de soirées techno lorsqu'ils ouvrent la boîte de nuit. Le nouveau venu est Les Nuits Fauves, sur le Quai d'Austerlitz a ouvert le 24 juin 2016 et cherche à récupérer l'identité techno de la fête un peu underground. Selon leur site internet, voici leur positionnement : *“Une identité graphique par Jean André, un espace bétonné entre club et warehouse...”*

La référence au béton convoque immédiatement un imaginaire lié à la techno. De même, comme nous l'avons vu, l'allusion à la “warehouse” n'est pas sans rappeler les grandes

fêtes techno clandestines organisées dans des hangars ou même le nom de la boîte de nuit où mixait Frankie Knuckles.

Mais nous vivons en ce moment à Paris le retour en masse des soirées que nous appellerons “nomades”. Ce sont des soirées qui ne sont pas rattachées à un lieu mais qui peuvent soit prendre d’assaut une boîte de nuit soit être organisées dans des lieux réhabilités ou transformés le temps d’une soirée. Ainsi nous avons assisté, par exemple, à un set de Théo Taddei à une soirée Bender au Quai 17, sur le Quai de l’Oise qui est normalement un club libertin. Mais c’est également le concept des soirées La Quarantaine pour laquelle Nicolas Deniel qui nous a accordé un entretien communique. Nous pourrions citer en guise d’exemple la soirée la soirée En Quarantaine #3 : The Last Resort qui a été organisée le 21 juin dernier dans un hangar boulevard Felix Faure à Aubervilliers. La communication de cet événement reposait notamment sur le fait que le lieu de la soirée était une “*Unexplored Warehouse*”. C’était même dans le titre de l’événement Facebook. Il y a donc quelque chose de très excitant pour les fêtards de participer à une fête pionnière dans un lieu vierge. Pour ajouter du piment à ce phénomène, de nombreuses soirées gardent le lieu de la soirée secret jusqu’à la veille de la fête ou le jour-même. Cela ajoute certainement un goût de clandestinité, de secret à ces soirées. Comme s’il fallait être un initié, rester à l’affût. On cherche à donner l’impression que ces soirées ne sont pas des institutions mais qu’elles sont encore cachées et qu’il faut faire partie d’un certain groupe pour pouvoir y accéder.

Ainsi, il est intéressant d’observer les foules de fêtards, de savoir à quoi ils ressemblent, comment ils s’habillent et se comportent. Nous avons deux types de terrains : le terrain berlinois et le terrain parisien. À Berlin, nous avons déjà parlé des soirées Cocktail d’Amore mais nous avons aussi des notes d’une observation au Sisyphos et d’autres au Golden Gate en 2017. À Paris, la soirée Bender du 16 juin 2018 au Quai 17 et le DJ set de FJAAK au Club Nuits Fauves le 12 janvier 2018 sont les observations qui nous ont fourni le plus de grain à moudre. Nous ne souhaitons pas dresser une typologie des personnes allant en soirée techno car cela nous paraît trop caricatural. Il nous paraît donc plus précis et juste de citer des cas précis de personnes croisées pendant ces fêtes.

À la Cocktail d’Amore de Berlin nous avons été confrontée à un festival de couleurs. Pour entrer dans cette fête, il est préférable, lorsque l’on est une femme d’être vêtue de manière colorée avec des accessoires excentriques comme des chaussures transparentes à plateformes. Nous avons nous-même dû nous déguiser. Alors que je porte souvent plutôt des vêtements simples habituellement, pour m’assurer dans rentrée dans cette soirée fort prisée, je me suis vêtue d’un haut sans manches et col roulé pailleté or.

Mes cheveux étaient montés en d'élaborés macarons sur le haut de mon crâne. Les hommes quant à eux étaient moins amenés à se vêtir de manière excentrique pour rentrer dans cette soirée car c'est une soirée gay et ils sont prioritaires. Théo, par exemple, lui, s'habillait toujours en noir pour s'y rendre comme pour se rendre à n'importe quelle soirée d'ailleurs. Le noir est une couleur tout de même très associée au Berghain à Berlin. À Paris, en revanche, le noir est la couleur principale des soirées techno. À la soirée Bender, la plupart des danseurs étaient vêtus de tenues élaborées principalement noires mais avec des coupes élaborées. On trouve beaucoup, par exemple, de hauts en tulle noire transparents, ainsi que de nombreux accessoires en cuir qui rappellent l'univers bondage et sadomasochiste. Effectivement, bien que le lieu s'y prêtait puisque c'était un club libertin, la techno est souvent associée à une sexualité très libre et au sadomasochisme. La sexualité et la techno vont véritablement de paire. À la Cocktail d'Amore, qui est une soirée gay, une salle, le Cosmic Hole est un back-room, c'est-à-dire une pièce où les gens se retrouvent pour avoir des rapports sexuels. Il y a même un DJ qui accompagne ces ébats de sa musique. De plus, il n'est pas rares que les fêtards de la techno qui de toute façon se droguent beaucoup, prennent du GHB, qui est à l'origine célèbre car c'est la drogue du violeur. Ainsi, le sexe est très libre, voire même central.

Cela pourrait sembler paradoxal car la techno n'est pas forcément un genre de musique qui invite au partage et à la danse à plusieurs. Il n'y a pas de danse à deux qu'elle soit séductrice ou spectaculaire. L'expérience de cette danse et de cette musique est ainsi très personnelle. Parfois, il arrive que l'on danse face à face mais il n'y a pas de contact physique et les mouvements des deux danseurs ou danseuses ne se répondent pas. Cela peut s'expliquer par le fait que la musique est très froide et répétitive ce qui ne permet pas forcément de pas de danse très variés et qui rendrait ainsi la danse à deux peu intéressante à voir et à partager. On pourrait peut-être aussi l'expliquer par le fait que les gens prennent des drogues qui ont comme réputation d'isoler énormément l'utilisateur. Bien que l'ecstasy soit considérée comme une drogue qui lève les inhibitions, ce n'est pas une drogue qui semble donner aux usagers l'envie de parler. Ils vivent une expérience très personnelle de bien-être mais les autres ne peuvent pas ressentir ce bien-être.

Ainsi, lorsque l'on observe une soirée techno, on remarque que les gens dansent plutôt seuls et tous alignés face au DJ.

Voilà le paradoxe premier qui a fait naître ce mémoire : il nous paraissait complètement absurde que les gens dansent face au DJ alors que le ou la DJ ne passe pas des morceaux qu'il ou elle a produite et surtout alors qu'il ou elle n'est pas en train de les produire puisqu'il ou elle passe ces morceaux qui sont déjà enregistrés. Il n'y a plus qu'à

faire les transitions. Pourtant, il est indéniable qu'il y a un attrait vers le ou la DJ, que c'est cette figure qui galvanise cette foule.

En même temps, ceci peut également être expliqué par la scénographie des soirées techno. En effet, dans la grande majorité des soirées, la soirée est disposée de telle sorte que le ou la DJ soit mis ou mise en avant. Notre DJ sera souvent juché sur une estrade ou un scène. Par exemple, le 12 janvier 2017, nous nous sommes rendus aux Nuits Fauves pour assister à un DJ set de FJAAK. Nous les connaissions parce qu'ils ont fait un morceau de techno où ils reprenaient le single *In This World* de Moby ce qui est à la fois un hommage et une réappropriation car le single originel est très mélancolique tandis que la reprise techno s'avère beaucoup plus festive. De plus, ce trio de DJs originaires de Spandau à Berlin sont très présents sur les réseaux sociaux et agissent souvent comme des rock stars, ce que nous trouvons amusant. Ils postent souvent sur Instagram des images d'eux vivant un vie de rock star, fumant des joints ou brandissant un sachet de cannabis devant la maison blanche occupée par Donald Trump. Ils ne sont pas sans rappeler les punks des années 1980 qui avaient cette même nonchalance je-m'en-foutiste. Ils se évoquent également un autre courant de stars : les boys bands. Sur leur page Facebook, ils se présentent peut-être un peu ironiquement comme "*The techno boy band from Berlin*". Ils sont en effet trois jeunes hommes photogéniques qui cultivent leur image de bad boys qui fument de l'herbe et qui critiquent le pouvoir en place. Cette posture nous a interpellée car elle donne une véritable identité à ceux qui sont derrière les platines, ce qui nous a finalement convaincu d'aller voir leur DJ set ce soir-là.

Je suis arrivée assez tôt, histoire de pouvoir décortiquer les allures des premiers danseurs et premières danseuses qui arrivent généralement au compte-goutte avant deux heures du matin. J'ai très vite remarqué que la population était relativement jeune dès le départ, d'une moyenne d'environ dix-neuf, vingt ans. Le premier set m'a laissée un peu perplexe, je ne connaissais pas le DJ, Sigha et il n'a pas fait grande impression. On sentait surtout que le public était là pour voir FJAAK, à tel point que la piste de danse en était un peu délaissée, ce qui est relativement inhabituel en soirée techno, à moins que d'autres membres du public aient partagé mon avis quant à la qualité de ce DJ set. Les gens s'attroupaient dans le petit fumoir de l'ancien Social Club (la soirée avait été déplacée quelques jours avant pour des raisons inconnues) pour discuter ou autour du bar pour consommer. J'ai eu la même impression que si j'étais à un concert de rock ou de trap : les gens s'intéressent peu à la première partie et attendent surtout l'artiste à l'affiche. Il était intéressant de noter que pendant ce que j'appellerais donc la première partie de Sigha, bien que le terme de première partie ne devrait pas s'appliquer aux soirées techno,

il y avait très peu d'effets lumineux. Seulement une vague lumière un peu jaune, immobile. En revanche, à 2h30 du matin, une fois que FJAAK sont arrivés sur scène, le public s'est rué sur la piste de danse. Le volume sonore a été légèrement augmenté, peut-être que les basses aussi. Mais c'est surtout le changement dans les lumières qui m'a marqué, soudain il y avait de véritables effets lumineux : du jaune, puis du bleu et puis du rouge qui dansaient sur le plafond, créant une atmosphère presque spatiale. Nous avons même droit au légendaire stroboscope qui illumine la foule par des flashes intermittents, donnant ainsi l'impression que les mouvements des danseurs et danseuses sont découpés et un peu robotiques. Le stroboscope est un grand classique des soirées techno. J'ai également remarqué que le public s'est vraiment amassé devant la scène sur laquelle FJAAK surplombait la piste. Cela m'a beaucoup étonnée, j'ai plutôt l'habitude des soirées techno où l'ensemble de la piste est recouverte par les danseurs et danseuses qui sont suffisamment espacés. Ici, bien qu'il y avait (pour une fois) suffisamment de place sur la piste, ce qui est rare à Paris car il y a souvent trop de monde dans les boîtes de nuit, le fond de la piste était presque vide, ou plutôt c'était seulement un lieu de passage entre le devant de la scène et le bar. J'ai d'abord cru que c'était comme si le public cherchait à être le plus proche possible des DJs. Puis je me suis rendue compte que le système son et la façon dont étaient disposées les enceintes encourageait ce phénomène. Il y avait deux grosses enceintes devant, face à la foule puis deux enceintes montées sur des poteaux avant la fin de l'espace dédié à la danse. Ainsi, le public avait tendance à se placer dans le carré dessiné par ces enceintes qui délimitaient le son. Cela donnait donc l'impression à ceux de devant que la soirée était bondée alors qu'elle était en fait respirable. Aussi, tout était mis en oeuvre pour que l'on ait l'impression que FJAAK étaient des superstars et nous donner envie de nous approcher.

Un autre dispositif qui pousse le public à danser face au DJ est celui que j'ai vu à Sisyphos à Berlin et auquel Théo Taddei a également assisté. La première fois que je suis allée au Sisyphos, j'ai vraiment eu l'impression d'être dans un univers babacool, ce qui m'a beaucoup amusée parce que c'est normalement quelque chose à quoi je suis réticente. Il y avait énormément de gens entièrement nus qui se baignaient dans le point d'eau au milieu du jardin, ainsi que des hommes et femmes vêtus de sarouels fait de patchworks colorés. Mais j'étais intriguée par cette boîte de nuit faite de bric et de brocs où il y avait un vendeur de pizzas. Néanmoins, ce qui m'a captivée dans cette boîte est qu'il y a une scène dehors derrière laquelle il y a de nombreux tubes. Je me suis donc approchée, placée devant une des scènes où joue normalement le DJ quand s'est installé

un homme derrière un grand clavier et qui se mit à jouer. Théo, qui a vu l'envers du décor, le raconte mieux que moi :

*“Bah le Sisyphos, c’est vraiment le parc Astérix de la fête *rires* Non mais c’est vrai, t’as le mec qui est sur un orgue. Moi je comprenais pas où j’étais. J’étais monté avec une pote, enfin j’avais suivi des meufs en after qui m’avaient trop kiffé, elles étaient trop sympa, on prend une trace de ket et on monte tout en haut, je comprenais rien. Et là y’a un mec qui arrive genre un vieux. Il commence à ouvrir des bouteilles de gaz, je comprends pas trop. Là il se pose sur l’orgue, les notes qu’il jouait, je sais pas si t’as déjà vu ça mais..”*

*Colombe : Ouais, j’avais vu c’est incroyable *rires**

Théo : Mais non mais in-croyable, les notes qu’il jouait ça faisait sortir des flammes des bouteilles de gaz et en fonction de l’ouverture de la bouteille, ça faisait un bruit différent et du coup ça faisait des notes. Il jouait une partition. En plus de ça le lieu est ouf.”

Bien que cet organiste ne fut pas DJ, il est symptomatique de la spectacularisation des soirées techno. En effet, c’est au niveau des DJs que se place l’action. Il est donc d’usage que l’on soit tourné vers eux. Les dispositifs de ces soirées viennent donc répondre à notre incompréhension initiale quant à l’habitude qu’ont les danseuses et danseurs à se placer face au DJ, voire même le plus proche possible d’elle ou de lui. En même temps, il nous paraît injuste d’expliquer le paradoxe de la foule qui danse face au DJ seulement par le dispositif. Nos diverses expériences et notre entretien avec Théo Taddei nous convainc qu’il y a quelque chose de plus que la scénographie qui font que nous dansons face au DJ.

C. Le renouveau d’une certaine forme de spiritualité

[Pour parler de spiritualité, rien de tel que [Athabaskan Languages de Gunnar Haslam](#), paru en 2014]

Pendant la période berlinoise de notre enquête pour comprendre pourquoi on danse face au DJ dans les soirées techno, j’ai été amenée à me trouver en soirée avec de vrais fêtards berlinois : vêtus de noirs, percés, au genre fluide et passant la majorité de leur week-end sous l’emprise d’une drogue de leur choix, souvent la ketamine ou le GHB

(souvent pour eux, l'ecstasy est à la drogue dure ce que la bière est à l'alcool fort). C'étaient pour moi des personnes très voire trop impressionnantes, parce que très "edgy" c'est-à-dire se présentant comme excentriques et avant-gardes, expérimentant avec la vie comme des adultes et en même temps caractérisés par une douceur presque enfantine. Bref, je ne me sentais pas très en phase avec eux. Mais je les ai depuis beaucoup observés sur Instagram, réseau social qui constitue pour moi un terrain important car j'y trouve des insights essentiels. Un jour, par hasard, je suis tombée sur une story (qui est une image ou vidéo éphémère postée sur le réseau et qui disparaît au bout de vingt-quatre heures) de l'un d'entre eux. L'image était bien simple : c'était une photo du célèbre Berghain avec pour légende le seul mot "Church". J'ai donc eu un déclic à ce moment-là et tout s'est mis en place dans mon esprit comme une évidence. La techno est complètement spirituelle. Le dispositif de la soirée techno pourrait être comparable au dispositif d'une messe (nous parlons ici des rites catholiques car ce sont ceux auxquels nous avons le plus assisté et que nous avons pu facilement analyser). Tout le monde est tourné vers le prêtre qui donne la messe, souvent debout. Il y a également de la musique qui dans ce cadre-là prend une dimension spirituelle et qui unit la foule. De même dans les soirées techno, la musique techno fait l'union du public. La messe est également un moment de paix, comme une soirée techno, car on s'y donne la paix et n'oublions pas que la paix est un des fondements des croyances de la techno berlinoise. Nous avons donc posé la question à Théo Taddei qui a tout de suite confirmé que "Church" était véritablement un surnom du Berghain :

"Moi je pourrais très bien l'appeler church, dans ma conception de la musique et dans ce que j'aime dans ces soirées, pour moi, y'en a pas deux. Ce que je disais à la fin c'est que quand le Berghain est incroyable là y'a rien d'autre."

Mais comparer le Berghain à une église n'est pas la seule allusion au spirituel que nous ayons pu croiser. Dans ce même entretien avec Théo Taddei, il a lui-même fait référence au DJ comme étant un prêtre : *"avoir ce DJ qui est en face de moi et qui est un peu considéré comme je dirais un prêtre ou je sais pas quoi"*.

L'idée que Théo ait associé de lui-même le DJ à un prêtre nous confirme donc qu'il y a un lien entre la spiritualité et la techno. Le prêtre a comme rôle de dire la bonne parole devant sa foule de croyant, de leur mettre en mot le message, de leur permettre d'entrer en contact avec Dieu par la prière. En soirée techno, le DJ est également un médium, il permet à tout un chacun d'entrer en contact avec le message qu'est la musique. Comme le prêtre qui utilise le langage pour faire le lien entre le message divin et les croyants, le DJ

utilise le mix pour transmettre la musique au public. C'est une expérience spirituelle d'autant plus personnelle qu'il n'y a pas de paroles dans la musique techno, ce n'est pas un langage, c'est une communication indirecte dont la spiritualité est permise par la répétition. Dans l'ouvrage collectif *La Fête techno, Tout seul, tous ensemble* de Béatrice Mabilon-Bonfils²⁴, l'un des auteurs, Emmanuel Grynszpan parle de la répétition de la musique techno comme

“Le bégaiement radical qui détruit l’envie de langage”.

Cet auteur qui est à la fois très critique vis-à-vis de la techno qu'il semble parfois mépriser en en parlant comme d'une déviance, il est également fasciné par ce phénomène. Dans son chapitre il la sert en essayant de la desservir. En parlant de “bégaiement radical”, déjà peu flatteur pour le bègues, il nomme la répétition de la musique techno comme involontaire et destructrice d'une des constructions humaines les plus abouties : le langage. De son point de vue, la techno contourne donc la raison pour parler directement au corps dans son animalité et induit un état de conscience modifié, dénué de raisonnement, ivre. Cette communication passe donc par la répétition et notamment la répétition du rythme qu'il appelle “répétition régulière de la pulsation” ou RPR qui est pour lui de l'ordre de l'obsession mais qui en même temps agit sur le corps. En effet, il ne peut s'empêcher de dresser un parallèle entre les RPR et le battement du coeur. Nous avons déjà évoqué la RPR que nous avons nommé Battements par Minute ou BPM. Or, par chance, à mon retour de Berlin le 23 août 2017 est sorti le très beau film de Robin Campillo, *120 Battements par minute*. Ce film, qui est apparu comme un présage favorable pour ce mémoire, raconte la naissance de Act Up à Paris lors de la propagation du virus du SIDA dans les milieux homosexuels et par les transfusions sanguines au début des années 1990s. L'histoire est racontée sur un fond de musique techno composée par le célèbre DJ et compositeur techno Arnaud Rebotini. Il y a donc une assimilation évidente entre la musique de cette période qu'est la techno du début des années 1990 et les milliers de coeurs de séropositifs ou séropositives et de leurs proches qui battaient en combattant l'indifférence du gouvernement. D'ailleurs dans le film lors de la gay pride de Paris, on peut apercevoir des panneaux Act Up stipulant que “Danser = Vivre” qui vient renforcer l'idée que le battement de la musique rappelle le battement du coeur humain. Ce battement par minute répétitif en soirée techno est aussi vital que le battement ininter-

²⁴ MABILON-BONFILS, Béatrice (dir), *La Fête techno : Tout seul et tous ensemble*, Paris, Autrement, 2004, coll. « mutations », 174 p

rompu du coeur. Nous avons remarqué ce phénomène et Emmanuel Grynszpan aussi. Il dit, toujours dans l'ouvrage de Béatrice Mabilon-Bonfils²⁵ :

“La pulsation n’est jamais aussi perceptible que lorsqu’elle disparaît, créant une béance critique”.

Cette citation témoigne des expériences dans les soirées techno d’Emmanuel Grynszpan. Lorsqu’il utilise l’adjectif “critique”, il semble faire écho à quelque chose de vital, l’absence de pulsation est grave et dangereuse. De notre expérience, lorsque le ou la DJ décide de suspendre le rythme, qu’il soit dans le kick ou dans l’infra-basse, il y a un vide qui peut être parfois très lourd et on se sent comme un poisson hors de l’eau pendant un instant, jusqu’à ce que le ou la DJ décide de relancer le rythme. C’est comme si le coeur de la soirée s’arrêtait de battre un instant puis recommençait, c’est un véritable soulagement. Le ou la DJ est donc d’une importance cruciale parce qu’il ou elle joue en fait le rôle de démiurge pendant son set. Dans le même ouvrage, *La Fête techno, Tout seul et tous ensemble*, une des auteures, Anne Petiau place vraiment les DJs comme étant un créateurs et créatrices :

“Mixer consiste à utiliser les disques vinyles comme des banques de sons. Les platines et la table de mixage sont les instruments qui vont permettre au DJ de donner naissance à une nouvelle oeuvre musicale à partir des deux disques-sources. Cette création s’opère en accordant leurs tempi. Pour cela, le DJ peut agir sur différents paramètres, tels que la vitesse, l’amplitude et l’égalisation. Ce faisant, ce sont tous les paramètres sonores des différents disques sources qui sont modifiés (hauteurs et timbre). Par cette action sur les différents paramètres du son et la fusion des disques, le DJ crée une nouvelle oeuvre musicale.”

Cette idée vient complètement contredire les détracteurs des DJs qui soutiennent que ces derniers et dernières ne font que passer les disques des autres et appuyer sur des boutons pour faire danser une horde de zombies défoncés. En effet, Anne Petiau assimile les morceaux déjà existants à des “banques de sons”. Comme si ces morceaux entiers étaient des samples géants parmi lesquels le ou la DJ peut piocher pour recréer un son entièrement nouveau. De même, qu’elle en arrive à la conclusion que le ou la DJ crée une nouvelle oeuvre musicale lui donne une véritable légitimité, il ou elle devient un véritable artiste qui donne une représentation devant des centaines de personnes. Ceci expliquerait donc que nous dansions face aux DJs. Quoi de plus logique que de se comporter

²⁵ MABILON-BONFILS, Béatrice (dir), *La Fête techno : Tout seul et tous ensemble*, Paris, Autrement, 2004, coll. « mutations », 174 p

ainsi et de respecter leur travail, finalement. Certaines soirées, d'ailleurs amplifient complètement ce phénomène en plaçant le DJ non pas face public, mais dos au centre. C'est le cas des soirées Boiler Room. Boiler Room est un concept né à Londres en 2010 qui organise des soirées dans des divers lieux et festivals et y invitent des DJs plus ou moins célèbres. La particularité de Boiler Room est non seulement qu'ils filment et retransmettent tous les DJ sets en direct sur leur site puis les laissent à disposition du public sur YouTube mais aussi qu'ils ne placent pas le ou la DJ sur une scène face au public mais au même niveau que le public, dos à lui et face à la caméra. Ce dispositif vient donc placer le DJ set avant l'expérience vécue par les fêtards. Sur les vidéos, on voit un ou une DJ travaillant son set avec concentration et une horde de fêtards dansant à côté ou derrière lui. Cette soirée n'a donc pas lieu pour les fêtards qui sont sur place mais pour les gens qui vont voir ce DJ set sur leur écran. C'est comme si Boiler Room cherchait à faire du prosélytisme pour la musique électronique et la techno en mettant en avant ses prêtres et prêtresses et pour démontrer grâce au public dansant derrière à quel point elle ou il est le créateur de sa musique et de l'ambiance. Cela permet aussi de diffuser le message de la techno, de montrer l'ambiance de ces soirées. Surtout, ce dispositif casse la barrière du secret, toujours très active à Berlin. En effet, il est interdit de prendre des photos dans les boîtes de nuit berlinoises sous peine de se faire exclure de la boîte. À l'entrée, la personne qui vous accueille pose un petit auto-collant sur les appareils photos avant et arrière des smartphones. Cela garantit que ce qu'il se passe dans la liberté de l'enceinte de la boîte de nuit y reste. De plus, cela fait oublier les réseaux sociaux et l'envie de se montrer dans telle ou telle boîte que pourraient éprouver les fêtardes et fêtards qui y entrent. Avec Boiler Room, c'est tout l'inverse, les fêtards semblent parfois chercher à se placer à côté de la ou du DJ pour être devant l'objectif, les DJs sont au centre de toute l'attention et il est possible de voir et revoir tout ce qu'il se passe pendant le set. Mais nous ne pouvons nous empêcher de nous demander si ce dispositif permet bel et bien l'expérience de spiritualité que nous avons décrite précédemment. Il semblerait que l'objectif de ces DJ sets soient plutôt à posteriori, qu'il s'agisse surtout de faire connaître ces DJs et la techno pour ensuite convaincre les spectateurs de se rendre en soirée Boiler Room pour être à côté de leurs idoles ou d'aller voir les artistes mis en avant dans les vidéos. En même temps, n'est-ce pas dans l'intérêt de la techno que de répandre son message qu'est la musique en dehors des boîtes de nuit... Mais cela contribuerait également à en dessiner une image nette et d'en faire une représentation précise et donc de la codifier d'autant plus.

Cette partie nous a donc permis de décrire et d'analyser la musique et les dispositifs de la soirée techno aujourd'hui afin d'en comprendre aujourd'hui pourquoi les soirées prolifèrent et sont devenues une institution. Tout d'abord, les soirées créent du désir en jouant la carte de l'initiation. Peuvent seulement s'y rendre ceux qui connaissent les bons plans, ceux qui font partie d'une certaine catégorie. Mais en même temps, ce sont des soirées qui permettent une expérience corporelle particulière. Comme nous l'avons vu dans l'ouvrage collectif *La Fête techno, Tout seul et tous ensemble*²⁶, la musique techno court-circuite la raison pour parler directement au corps et permettre une expérience de la même, où la musique fait écho au battement du coeur humain, le tout orchestré par un ou une DJ démiurge qui crée véritablement une oeuvre lors de cette soirée qui prend parfois des allures de messes gospels. Pourtant ces expériences pourraient relever seulement de micro-faits et ne pourraient appartenir qu'à une marge réduite de personnes. Mais non, à Paris, qui n'est pas Berlin, c'est-à-dire qui n'est pas une ville éminemment techno, la techno est véritablement la reine de la nuit. Elle figure au programmes de la majorité des boîtes de nuit, elle figure même à l'affiche de festivals de musique live comme Rock en Seine ou même à Cabourg Mon Amour. Le collectif Le Cercle est même parvenu à organiser un DJ set de Nina Kraviz, DJ célèbre au premier étage de la Tour Eiffel le 15 octobre 2018. Ce phénomène paraît quand même étrange puisque la musique techno semble hermétique au premier abord, associée à la drogue et à un boum boum très répétitif. Il nous faut donc sortir de la boîte de nuit pour comprendre comment la techno est devenue aussi tendance.

²⁶ MABILON-BONFILS, Béatrice (dir), *La Fête techno : Tout seul et tous ensemble*, Paris, Autrement, 2004, coll. « mutations », 174 p

III. La soirée techno aujourd'hui : la reine de la fête

Dans *La Fête techno, Tout seul et tous ensemble* l'ouvrage collectif orchestré par Béatrice Mabilon-Bonfils²⁷ et paru en 2004, l'un des auteurs ayant participé, le journaliste Emmanuel Grynszpan qui adoptait un ton entre mépris et fascination pour la techno prévoyait que la techno allait mourir sous peu. Ce mémoire, rédigé en 2018 est la preuve du contraire. La techno se porte extrêmement bien aujourd'hui, à tel point que nous en faisons un sujet de recherche où nous la présentons comme étant devenu une institution nocturne. Nous allons nous intéresser à ce qui fait la popularité des soirées techno, au-delà de l'expérience empirique pour ensuite dresser le tableau de la techno dans la pop culture pour enfin nous intéresser aux intérêts économiques qui peuvent se cacher derrière ces phénomènes.

A. Pourquoi va-t-on en soirée techno ?

[Rien de mieux pour répondre à cette question que le morceau préféré de Théo Taddei : *Subzero* de Ben Klock, 2009]

La popularité des soirées techno aujourd'hui peut s'analyser selon deux points de vue : d'une part, les valeurs des origines de la techno sont accessibles à un grand nombre et d'autre part, les figures symboliques qui sont à l'origine de la techno sont aujourd'hui au centre de la mode.

Il y a quelque chose de confortable dans les soirées techno, selon notre expérience. Tout d'abord, mes terrains, et surtout les terrains berlinois font partie des soirées les plus agréables auxquelles j'ai pu me rendre. En effet, bien que la drogue soit omniprésente dans ces fêtes, elle est souvent prise de manière plutôt dissimulée ce qui permet de ne pas y être trop conforté, sachant que ça provoque chez moi un peu de malaise. En plus, les soirées berlinoises étant très longues, il est possible de danser mais aussi de passer du bon temps à boire un coup avec des gens rencontrés sur place. Il y a donc quelque chose d'une ambiance bon enfant où l'on peut venir un peu comme on le souhaite, vêtu comme on le souhaite. Surtout, ce sont des soirées qui ne sont pas truffées d'embuches

²⁷ MABILON-BONFILS, Béatrice (dir), *La Fête techno : Tout seul et tous ensemble*, Paris, Autrement, 2004, coll. « mutations », 174 p

ostentatoires et séductrices. Ce ne sont pas ce que Nicolas Deniel appelle “*des soirées à bouteilles*”. C’est-à-dire des soirées où les gens se rendent en réservant une table pour y “poser” une bouteille achetée au prix de l’or afin de se placer géographiquement dans la boîte de nuit et d’être ainsi vus par les autres. En soirée techno, chacun est plus nomade, il n’y a pas vraiment d’idée de propriété : personne n’a sa table ou sa bouteille d’alcool hors de prix. De même, les soirées techno nous permettent d’éviter la plupart du temps l’écueil de la séduction intempestive. Ce n’est pas dans l’esprit de la soirée de draguer ouvertement et notamment par la danse. Dans toutes les autres soirées autres que les soirées techno et house, la drague est omniprésente car elle peut être faite par le biais de la danse. Or, comme chacun danse seul en soirée, si on danse, c’est parce que l’on a envie de danser, pas de draguer ou de discuter. Ce phénomène apparaît comme un soulagement pour moi et pour d’autres. Bien sûr, il faut mitiger ce propos, la drague existe également en soirée techno, Théo lui-même le dit, en parlant des soirées parisiennes au Rex ou à la Concrète : *“Ouais nan la moyenne d’âge ça doit être 20 ans à des Concrète et encore... Alors qu’à Berlin, t’as vraiment une moyenne d’âge qui augmente. Et plus t’augmentes en âge moins tu fais la fête pour dire que tu fais la fête et pour trouver quelqu’un. J’avais un bon pote qui allait surtout en soirée techno pour se trouver une meuf.”*

Mais il lie quand même le phénomène de la séduction en soirée techno à un âge plus jeune et il le met sur le même niveau que les personnes qui font la fête en soirée techno pour dire qu’ils font la fête en soirée techno, ce qui rappelle le côté un peu ostentatoire de la volonté d’être vu que l’on peut retrouver dans les “soirées à bouteilles”. En revanche, les publics plus âgés, donc d’une moyenne d’âge supérieure à 21 ans sont plus habitués à la fête que ce soit à Paris ou à Berlin. Ces personnes-là dont je fais partie ont pris l’habitude des soirées techno et continuent de s’y rendre parce que la musique leur plaît. Au-delà de la musique, ce sont également les valeurs de la techno qui peuvent être agréables. Or ces valeurs proviennent originellement de la genèse de la musique et des soirées techno. Comme nous l’avons vu, la techno est une musique que nous pourrions qualifier de métisse : elle est le fruit de la rencontre entre les styles populaires de musique afro-américains du XX^{ème} siècle et les expérimentations européennes en musique électronique, développé dans des boîtes de nuit souvent homosexuelles. Le tout couvé dans deux villes complètement différentes et en même temps très similaires que sont Détroit et Berlin. Ce style de musique a donc grandi et s’est transformé à l’origine dans un environnement marginal : afro-américain, non-hétérosexuel, squatteur, pacifiste, jeune. Cet écosystème engendre forcément un système de valeurs qui prônent la tolérance, l’ouver-

ture d'esprit et le désir de faire ce que l'on veut et d'être qui l'on veut être. Cet esprit se retrouve beaucoup dans les soirées techno et surtout dans les soirées techno gays. En effet, c'est dans les soirées gays que j'ai aussi ressenti le plus de tolérance et d'ouverture d'esprit. En tant que femme, je n'ai pas eu à me soucier de la drague car même les hommes hétérosexuels présents ne sont pas dans cette optique-là et puis la fête est complètement tournée vers la musique. Même si la sexualité est omniprésente, elle est directe et contenue dans une back-room. Théo Taddei, se rend aussi beaucoup dans les soirées techno gays car il y trouve l'ambiance qu'il recherche, il parle de respect et de liberté dans ces soirées-là. Lui, comme beaucoup d'autres vient chercher à se défouler et à s'oublier dans ces fêtes. Il a l'esprit de la Love Parade berlinoise qui est qu'on ne se réunit pas "contre" quelque chose mais bien "pour" : pour la danse, pour la musique, pour l'ambiance. Un autre entretien, plus informel, que nous avons mené avec notre camarade du CELSA Harry Clunet-Farlow qui raconte qu'il est rassuré par l'ambiance anonyme des soirées techno dans des grands espaces dans lesquels il se sent plus libre que dans les boîtes de nuit parisiennes:

"Tu vois ce qui m'intéresse dans le son c'est l'anonymat et la puissance. Fin, j'ai besoin d'être subjugué par quelque chose de plus grand que moi."

Dans l'ouvrage *La Fête techno, Tout seul et tous ensemble*²⁸, il y a un entretien très intéressant de Michel Maffesoli. Nous étions très emballés car Michel Maffesoli, auteur en sociologie est très décrié et a été pris au piège par d'autres sociologues en 2015 afin d'être discrédité. Nous avons donc été pris d'une grande réticence face à sa présence dans l'ouvrage et même temps nous avons trouvé sa posture assez juste. Il parle des fêtes techno comme étant une "démessure sage et nécessaire". En effet, ce désordre est également ce qui permet l'ordre. Théo corrobore cette idée en suggérant que la fête techno est cathartique, qu'elle permet à tous de se défouler, de se perdre un peu pour ensuite se retrouver : "je me défoule, je rentre... Y'en a qui vont même au Berghain, après ils font leurs exercices, ils sont là en train de rentrer chez eux, comme si la vie reprenait son cours." La fête techno est donc un cadre permettant une liberté totale afin d'ordonner la vie à l'extérieure. On entend souvent dire du Second Summer of Love qu'il a concentré tous les hooligans de Manchester en clubs, ce qui aurait fait baisser le taux de délinquance de la période. De plus, son entretien nous a beaucoup parlé parce que c'est un des seuls qui considère le phénomène techno comme n'étant pas politique, ni vérita-

²⁸ MABILON-BONFILS, Béatrice (dir), *La Fête techno : Tout seul et tous ensemble*, Paris, Autrement, 2004, coll. « mutations », 174 p

blement une transgression. Ce fut en effet un soulagement de lire ça car cela nous semblait complètement absurde de faire de la techno quelque chose de politique. Ce n'est pas un rassemblement d'idées puisqu'il n'y a pas de raison. Ce n'est pas non plus une transgression car il n'y a pas de loi morale à transgresser.

Mais l'entretien avec Michel Maffesoli dans cet ouvrage nous a également donné une piste précieuse pour comprendre pourquoi les soirées techno sont à ce point tendance. Il parle de la figure du jeune "*androgynous au ventre maigre*".

Cette figure a immédiatement fait écho à un stéréotype que l'on trouve dans les représentations de la culture homosexuelle masculine plutôt blanche qu'est le "twink". Le twink provient du Twinky, un petit gâteau américain rempli de crème et désigne dans la culture gay des jeunes hommes minces, tout juste sortis de l'adolescence, aux traits fins, imberbes ne répondant pas au stéréotype de la virilité. Le twink n'a pas forcément bonne réputation. En effet, dès qu'un jeune homosexuel a cette apparence-là, il est immédiatement catégorisé comme étant le "dominé" de la relation car ce n'est pas lui qui présente les atouts de la virilité. Le problème de cette vision suit la division hétéronormée des genres selon laquelle les femmes ou hommes efféminés sont sensibles, faibles et délicats donc soumis tandis que l'homme musclé et poilu est viril, fort et puissant et donc forcément dominant. Par ailleurs, le twink étant jeune, il est très souvent associé au monde de la fête gay et donc de la drogue puisqu'il est dépeint comme étant immature, à peine adulte et donc irresponsable. Dans la série *Queer as Folk* qui suit un groupe d'amis gays à Pittsburgh aux États-Unis, l'un des personnages principaux, Ted, se lie avec un jeune homme immédiatement catégorisé comme étant un twink, Blake. Ce dernier est jeune blond, mince et se drogue énormément au GHB, notamment. Les premières apparitions de ce personnage le dessinent comme le véritable stéréotype du twink, trahissant ainsi la mauvaise image dont souffre cette catégorie depuis la nuit des temps. En effet, sur i-D le journal de Vice consacré à la mode et aux sujets associés à l'esthétique, le journaliste Brian O'Flynn a publié un article le 16 mai 2018²⁹ au sujet des twinks intitulé : *the complicated politics of the twink*. Il y retrace l'histoire douloureuse dont ont souffert le corps et la réputation du twink. Il y raconte que depuis la Grèce antique, ceux qui sont pénétrés dans les rapports homosexuels masculins sont stigmatisés puisque cela leur enlève leur masculinité. Cet article a été rédigé en réponse à un article de *The New York Times Style Magazine* publié le 14 mai 2018 par Nick Haramis, intitulé *Welcome to the*

²⁹ O'FLYNN, Brian, *the complicated politics of the twink*, 16 mai 2018, i-d.vice.com

*Age of the Twink*³⁰. Il y parle du film de Luca Guadagnino *Call Me By Your Name*, paru octobre 2017 où le jeune Elio personnage interprété par Timothée Chalamet développe des sentiments amoureux puis une relation avec Oliver, interprété par Armie Hammer. Timothée Chalamet est un exemple parfait de ce qu'est un twink. Il est jeune, il a les traits fins, des cheveux bouclés et un teint diaphane qui lui donnent des allures d'ange tandis que Oliver est un jeune homme musclé et viril, selon les standards hétéronormatifs. Le succès retentissant de ce film, nommé quatre fois aux Oscars et recevant l'Oscar du meilleur scénario en 2018, montre à quel point la figure du twink attire autant qu'elle fascine. Les critiques d'ailleurs ont énormément loué la performance ainsi que le physique de Timothée Chalamet qui joue dans un film qui paraîtra bientôt intitulé... *Beautiful Boy* un film de Felix Van Groeningen. Dans l'article de Nick Haramis, les twinks apparaissent comme une figure masculine qui vient apporter un soulagement par rapport à ce qu'il appelle les "lumbering abusive oafs who have been dominating this year's headlines." C'est-à-dire que les twinks sont confortant par rapport à l'ensemble des hommes "virils" accusés d'abus sexuels à tour de bras au début de l'année 2018. Ce sont eux qui sont célébrés comme des figures cinématographiques ou des stars de la musique comme Olly Alexander ou même des égéries de la mode comme Jaden Smith, le fils de Will Smith qui est une égérie de Louis Vuitton.

Cette revanche du twink qui est aujourd'hui célébré est bénéfique pour les soirées techno dont le twink est une des figures emblématiques puisqu'il est jeune, gay et danse. Le twink est aussi une figure emblématique de la mode par sa minceur et sa jeunesse. Il n'est donc pas étonnant que la mode et la techno se rencontrent, surtout à Paris. En effet, Berlin est moins une ville où l'on fait attention à ce que l'on porte, certaines personnes vont aimer porter certains accessoires mais le but est surtout d'être le plus alternatif possible et de trouver les habits les plus surprenants, comme nous l'avons dit précédemment. En revanche, dans les soirées techno parisiennes, par exemple à la soirée Bender, il y a un gros effort qui est fait sur les vêtements et nombreux sont les gens que j'ai rencontré à cette soirée qui travaillent dans la mode ou qui y sont affiliés. Nous avons demandé à Théo quel est le style vestimentaire qu'il aimait voir en soirée, et il nous a répondu :

"Bah c'est le style un peu Queer and Sexy, un peu gay, avec des... Sex, quoi, mega mega sex. Après bon, moi c'est pas forcément ce que j'aime le plus mais après quand

³⁰ HARAMIS, Nick, *Welcome to the Age of the Twink*, 14 mai 2018, www.nytimes.com

*quelqu'un est bien sapé et a de beaux vêtements, j'aime bien. Mais le côté tous torse à poil, ça me saoule toujours un peu. C'est un peu macho macho men, quoi. *rires***

Sa référence aux "macho macho men" vient corroborer que l'honneur n'est pas à l'homme viril qui enlève son t-shirt à chaque explosion musicale pour exposer ses muscles mais plutôt à ceux qui font un effort vestimentaire, qui prennent soin de leur allure et qui sont souvent des twinks.

Enfin, nous nous excusons d'écrire cette banalité mais il est vrai que le milieu de la mode est quand même souvent un milieu assez homosexuel masculin, tout comme le milieu des soirées techno.

Il y a donc un certain prestige accordé aux soirées techno aujourd'hui parce que nombreux sont les codes et univers de la techno qui sont tendance. La mode est en ce moment en pleine évolution avec l'arrivée de nouvelles marques qui viennent percuter les codes de la mode et du luxe, en mettant par exemple le street-wear à l'honneur chez Louis Vuitton dont la ligne pour homme de 2018 est dessinée par Virgil Abloh qui est le créateur de la marque de streetwear haut de gamme Off-White. De plus, il y a un intérêt grandissant pour les milieux homosexuels en Occident qui se traduit par des productions cinématographiques que nous avons déjà cités ou par des décisions politiques de la Mairie de Paris de dessiner des drapeaux gays aux abords des passages piétons, ce qui pourrait s'apparenter un petit peu à de la récupération. Enfin, la tolérance, l'ouverture d'esprit et les luttes contre les discriminations sont aujourd'hui mises en avant dans les nouveaux médias tels que Vice ou Konbini. Ce dernier, par exemple, a embauché Hugo Clément, l'ancien journaliste de Quotidien pour aller à la rencontre de personnes subissant des discriminations ou des oppressions.

La culture qui émane des soirées techno est donc en train d'inonder la culture populaire et notamment en France, ce qui explique en partie la popularité des soirées techno.

B. De “l’underground” à la culture pop : le conformisme de l’anti-conformisme

[Pour parler de l’underground qui devient la culture pop, voici Conjure Dreams de Maceo Plex, sorti en 2015]

Originellement, la culture liée à la techno était une culture marginale, comme nous l’avons vu précédemment. Dans le documentaire Arte *Berlin, Le Mur des sons*³¹, il est dit de la techno que c’est la suite logique du mouvement punk, qui était un mouvement marginal et provocateur. De plus, on aperçoit de nombreux extraits des vidéos de la Love Parade de 1996 à Berlin où les danseurs ont les cheveux colorés, des piercings et tatouages. C’est un milieu qui n’était pas vraiment tourné vers la politique, qui est plus hédoniste. Or, cette culture qui était considérée comme étant marginale est aujourd’hui en train de se répandre dans la culture populaire. Que ce soit dans la mode ou dans les moeurs, de nombreux éléments des cultures alternatives sont en train de devenir beaucoup plus communes et moins stigmatisées. Nous pourrions prendre l’exemple des piercings et tatouages qui se démocratisent de plus en plus depuis les années 2010. Avant, le tatouage était plutôt associé aux punks et rockeurs ou aux baroudeurs qui reviennent de voyage avec un tatouage “tribal” sur le bras. Selon le magazine Slate, dans un article du 7 mars 2015, 20% des 25-34 ans seraient tatoués. De même, en 2017, nous avons observé empiriquement que nous croisions beaucoup plus de personnes dans les rues de Paris avec des piercings au septum, c’est-à-dire, entre les deux narines. Certes, il nous est impossible de nous appuyer sur des chiffres mais plutôt sur les impressions générales des personnes qui nous entourent qui considèrent maintenant que ce piercing est complètement acceptable voire tendance. Du point de vue de la mode, on trouve également un renversement des normes. Bien que le luxe ait longtemps été associé au bon goût, les créateurs aujourd’hui n’ont aucune crainte à choquer les publics en convoquant à travers leurs collections des univers complètement éloignés de ce qui est associé au “bon goût”. L’exemple parfait de ce phénomène est aujourd’hui Balenciaga qui n’hésite pas à convoquer des univers streetwear en proposant des vestes à fermeture éclair multi-couleurs comme on pourrait en trouver dans la série des années 1990, *Fresh Prince of Bel Air*, ou qui par ses sneakers comme les Triple S ou les trainers Track convoque l’image du geek aux baskets à semelles épaisses. On trouve également dans leurs collections actuelles

³¹ DENK, Felix, VON THÜLEN, Sven, *Party auf dem Todesstreifen*, Arte Deutschland, 2014, 52 minutes

des sandales qui évoquent les claquettes de piscine. Balenciaga nous rappelle d'une part qu'il est du devoir de la mode de questionner ce qu'est le bon goût afin de le redéfinir ou l'effacer complètement et d'autre part que ce qui nous semblait moche, marginal, anti-conformiste peut un jour devenir la mode elle-même. C'est le cas de la culture que l'on peut associer à la techno. Comme nous l'avons vu, ses normes et valeurs constituent non seulement son attrait aujourd'hui mais deviennent également des normes partagées par le grand public.

La norme associée à la techno qui se répand aujourd'hui comme une trainée de poudre est certainement la notion de "underground". Cette dernière est ce que l'on oppose au "mainstream" à savoir ce qui est à la mode auprès du grand public. L'underground est justement ce qui cherche à s'éloigner du mainstream, à être subversif. La techno était une culture underground et alternative à ses origines et par la façon qu'elle cherche à s'éloigner des boîtes de nuit institutionnelles, par exemple, ou en ce qu'elle se réappropriait les codes de l'industriel, en humanisant l'aliénante répétition. Mais qu'en est-il lorsque le mainstream se tourne vers l'alternatif pour y pêcher son inspiration ?

Aujourd'hui, la culture grand public se tourne vers les cultures alternatives pour y puiser ses inspirations et s'en réapproprient ainsi les codes. La techno n'y échappe évidemment pas. Nous pourrions citer comme exemple la campagne Gucci en France de 2018 : Gucci dans les Rues, qui convoque l'imaginaire révolutionnaire de Mai 68 pour en fêter les 50 ans. Ils ont donc produit une publicité vidéo d'un peu plus d'une minute où ils mettent en scène des étudiants révolutionnaires, écrivant sur les murs, brûlant des affiches et tout cela vêtu de Gucci. Mais pour couronner le tout, la musique qui donne le rythme à cette publicité n'est pas un morceau pouvant dater et appartenir au mouvement révolutionnaire de Mai 68 mais bien le morceau techno Crispy Bacon du célèbre DJ techno français Laurent Garnier !

De même, sur le service de streaming Netflix, on trouve une série nommée *Sense8* et créée par les célèbres soeurs Wachowski qui sont également à l'origine de la trilogie *Matrix*. Cette série qui se veut grand public fait l'apanage de la tolérance et de la fraternité en réunissant huit personnages de genre, de nationalité, d'orientation sexuelle, de religion différents afin de faire l'éloge du lien humain et de l'union qui fait la force. Dans cette série, une des huit est DJ d'EDM et l'un des huit est un berlinois qui se rend fréquemment en soirée techno. On entend même dans le deuxième épisode de la seconde saison l'excellent morceau *Phantom Studies* de Ben Klock et Marcel Dettmann, un célèbre duo composé de deux DJs d'Ostgut Ton, le label du Berghain. La musique est importante tout au long de cette série car elle permet l'union des huit personnages qui se retrouvent

dans la beauté de certains moments de danse. De plus, les allusions aux univers techno avec les boîtes de nuit berlinoises dans lesquelles se rend le personnage allemand Wolfgang ou la présence du morceau de Ben Klock et Marcel Dettmann n'est pas le fruit du hasard : cet univers techno est parfaitement en accord avec les valeurs prônées par la série. Pourtant, bien que la série convoque des sujets qui pouvaient être considérés comme étant "alternatifs" tels que l'homosexualité, la transidentité, le fait d'être différent et la discrimination, ce n'est pas une série qui entre dans une catégorie précise telle que "série gay", par exemple. C'est une série qui a été tellement appréciée par le grand public internaute que lorsqu'en juin 2017 la série a manqué d'être arrêtée car les coûts de production étaient trop élevés, les internautes qu'ils souscrivent à Netflix ou non se sont manifestés sur internet pour essayer de convaincre Netflix de continuer la série. La pétition "*Sense 8 Season 3 Renewal*" sur change.org a obtenu 524 727 signatures. Sur les réseaux sociaux aussi les internautes se sont mobilisés avec notamment le hashtag #RenewSense8. Cette campagne a été tellement efficace que le 29 juin 2017, Netflix a annoncé par le biais d'une lettre écrite par Lana Wachowski qu'un épisode final de deux heures serait produit pour 2018, ce qui fut bel et bien le cas.

Le fait que cette série soit populaire au point que ses fans aient pu convaincre Netflix de continuer à la faire vivre pour la clôturer montre qu'il y a un intérêt mondial pour les sujets abordés par cette série et qu'il y avait un intérêt marketing pour Netflix de faire revenir une série qui aborde ces sujets-là. En effet, bien que pendant longtemps les sujets comme l'homosexualité, le féminisme ou les discriminations aient longtemps été marginalisés, ils sont aujourd'hui mis au centre des débats. L'idée que tout le monde est différent, a la liberté d'être différent et qu'il faut le respecter ainsi tisse également son chemin dans les discours des nouveaux médias comme Konbini ou Vice, alors même que ce sont des valeurs qui caractérisent l'esprit originel de la techno.

Il n'est donc pas étonnant que des marques se réapproprient la techno afin de montrer symboliquement qu'ils soutiennent et prônent ces valeurs elles aussi. Au-delà même des marques, il y a une récupération politique de la techno. On nous raconte dans *Berlin, Le Mur des sons*³², que dès 1995, le parti politique de la droite allemande, la CDU, a demandé d'avoir son char à la Love Parade. Cette anecdote montre à quel point la techno a un potentiel de récupération : c'est un mouvement qui se veut paisible et tolérant et qui réunit une grande partie de la jeunesse. Or, qui dit jeunesse, dit nouveaux ou jeunes électeurs. La CDU, en s'associant à la Love Parade fait mine de soutenir les idées de ce

³² DENK, Felix, VON THÜLEN, Sven, *Party auf dem Todesstreifen*, Arte Deutschland, 2014, 52 minutes

mouvement et donc peut influencer la façon dont ce parti est perçu par la population. Pourtant cette opération aurait manqué de cohérence car la techno représente non seulement les marginaux et la tolérance mais aussi, par extension, l'anti-conformisme qui est précisément l'inverse de ce que symbolise la CDU qui est un parti de droite traditionnel.

Aujourd'hui, en revanche, l'anti-conformisme fait légion et notamment sur nos terrains de fête techno où il ne s'agit plus seulement de s'exprimer tel qu'on est mais véritablement d'être le plus alternatif possible, notamment à Berlin. Non seulement les fêtes nomades vont avoir lieu dans les lieux les plus alternatifs et secrets mais les fêtards qui s'y rendent vont eux-même être accoutrés de manière à se montrer comme étant différent et alternatif. Personne ne porte de simples vêtements issus du prêt-à-porter grand public tel que H&M mais plutôt des vêtements vintage trouvés à Humana, la friperie géante de Berlin. Il s'agit de se montrer comme étant underground afin de montrer son appartenance à l'underground car l'underground et l'alternatif sont devenus "cools". Ainsi, paradoxalement, l'anti-conformisme devient le nouveau conformisme, ce qui n'a pas cessé d'être amusant lorsqu'on se place en observateur car on se rend compte que les observés n'ont pas forcément conscience de ce phénomène qui se retrouve également à Paris. D'ailleurs ce nouveau conformisme qu'est l'anti-conformisme influe sur notre perception des soirées aujourd'hui. Nous avons donc eu la chance d'avoir des insights de Cannelle Favier et Zoé Pasquier au sujet des soirées techno. Zoé Pasquier a un point de vue intéressant car elle a beaucoup fréquenté le milieu des soirées techno à São Paulo, au Brésil, elle partage ses impressions sur le fait qu'elle se sentait parfois un peu mal à l'aise car entourée de personnes se proclamant artistes et arborant des styles étudiés et excentriques ce qui n'était pas son cas à elle qui n'avait pas l'impression de faire particulièrement d'efforts en termes vestimentaires pour ce genre de soirées. Cannelle Favier, quant à elle, a un point de vue qui contredit complètement ceux de Théo Taddei et d'Harry Clunet-Farlow. Elle raconte qu'elle n'aime pas se rendre en soirées techno, déjà parce que la musique l'ennuie mais aussi à cause de l'ambiance. En effet, contrairement aux propos de Théo Taddei et Harry Clunet-Farlow qui se sentent à l'aise, voire même anonymes aux soirées, Cannelle Favier raconte qu'elle se sent jugée par les autres. Mais elle prend du recul par rapport à ces propos et nuance en disant que cette impression de jugement provenait peut-être du fait qu'elle-même n'ait pas forcément envie d'être là :

"Je sens bien que j'en ai pas très envie alors que pour les autres ça à l'air de couler de source"

Mais son propos est corroboré par l'expérience de Zoé Pasquier qui a passé quelques mois au Brésil où elle a beaucoup fréquenté le milieu des artistes et ainsi des soirées techno et qui nous fournit des insights précieux à ce sujet-là. Son expérience est d'autant plus intéressante qu'elle s'est beaucoup placée en observatrice grâce au décalage culturel qu'elle a pu vivre entre la France et le Brésil. Munie de ce recul et d'une démarche de quasi chercheuse, elle nous parle de ce qu'elle appelle *"la tyrannie du cool"* et qu'elle définit de la manière suivante :

"Faut montrer qu'on est original et c'est cette tyrannie, parce qu'être original, c'est cool, faut être original, être unique, créer des choses uniques."

De ce point de vue-là, il y a vraiment quelque chose de culturellement nouveau. Il ne s'agit donc plus de porter un vêtement particulier pour être assimilé à un groupe. On pourrait citer, par exemple, les jeans qu'on appelle *"baggy"* qui font écho au hip-hop ou le perfecto en cuir qui évoque le rock'n'roll. Ici, il n'y a pas vraiment de point de ralliement puisqu'on veut se différencier complètement des autres et apparaître comme étant le plus unique possible. Mais cette volonté d'être unique et non-conforme est un serpent qui se mord la queue. En effet, Zoé raconte :

"Mais du coup, même pas rentrer dans ce modèle-là c'est aussi être original. Parfois, j'étais habillée de manière ultra... je faisais pas d'effort du tout et tout le monde disait "ah c'est génial."

En effet, on peut tout de suite pointer du droit le paradoxe de l'anti-conformisme qui est que, poussé à l'extrême, ne pas être anti-conformisme et ne pas faire cet effort d'anti-conformisme et donc, être conformiste, revient à être une preuve d'anti-conformisme ultime. Ceci explique les commentaires que Zoé a reçus sur ses tenues qu'elle considère comme étant classiques. Elles ont pu être perçues comme étant de véritables affirmations anti-conformistes et non tout simplement une tenue simple. De plus, le fait qu'elle ait reçu un commentaire marque l'effort qui est fait dans cette recherche d'anti-conformisme. L'ouverture d'esprit et la tolérance qui étaient des valeurs l'époque de sa naissance sont aujourd'hui complètement intériorisées et naturelles car tout le monde va être libre de s'habiller selon leurs envies voire même d'être nus. Mais surtout, l'anti-conformisme devient un objectif conscient : il s'agit d'être différent, c'est crucial. Finalement, il y a ici aussi un déplacement, c'est le fait de tous cherchant à être différents qui fait que tout le monde se ressemble.

Nous pourrions donc dire qu'il y a eu un double déplacement. D'une part, il y a eu un déplacement culturel général. Ce n'est pas que la techno est véritablement devenue main-

stream aujourd'hui. Ce sont plutôt les valeurs qu'elle défendait qui sont aujourd'hui centrales dans la culture populaire : chacun a le droit d'exister dans sa différence.

D'autre part il y a eu un décalage à l'intérieur de l'univers techno qui est que l'anti-conformisme qui était à l'époque plutôt subi dans le sens où la techno allait être réprimée par l'ordre public, est maintenant devenu l'objectif à atteindre des adeptes de la techno. Cette nouvelle tendance de l'anti-conformisme à outrance peut s'expliquer par le fait que les soirées techno sont devenues une institution et que les nouveaux publics se sont réapproprié cette notion. Néanmoins, ce phénomène peut aussi s'expliquer par une influence extérieure, motivée par les intérêts économiques qui découlent de la techno. Elle n'a pas pu rester pirate et clandestine mais s'est peu à peu intégrée dans un système économique et commercial qui a également permis son expansion.

C. La techno s'est fondue dans le système économique d'aujourd'hui

[Quoi de mieux pour parler business que le célèbre Ghetto Kraviz de Nina Kraviz ! Ce morceau de 2012 a même donné naissance à un clip que voici.]

Dans le documentaire au sujet de la techno berlinoise intitulé *Berlin, Le Mur des sons*³³, l'un des principaux témoins interrogés dans ce film est Thomas Andrezak, plus connu sous son nom de scène, DJ Tanith. Ce DJ raconte l'arrivée de la techno à Berlin et les soirées au temps de la chute du mur et de la découverte de Berlin-Est par les ouest-berlinois et vice versa. Le documentaire se clôt sur une synthèse de l'après-réunification, c'est-à-dire à partir de 1991 et dresse un portrait d'une techno qui rassemble des centaines de milliers de personnes à la Love Parade et donc d'une techno en voie de devenir une véritable institution. Pourtant DJ Tanith raconte, rétrospectivement au sujet de la Love Parade :

“On ne voulait justement pas de visages connus, ni de stars mais les choses ont pris une autre tournure. Tout à coup, c'était des DJs célèbres qui officiaient aux platines dans le centre de Berlin. On voulait faire de la musique pour nous. Si le grand public suivait, tant mieux. Mais que nous, on se mette à son niveau, ça ce n'était pas prévu au départ.”

³³ DENK, Felix, VON THÜLEN, Sven, *Party auf dem Todesstreifen*, Arte Deutschland, 2014, 52 minutes

Ce témoignage est un témoignage classique de quelqu'un qui a connu la naissance d'un mouvement et qui l'a vu devenir populaire. En effet, ce fut le cas de la techno en Allemagne. Juste après la chute du Mur, ce pays vécut un tumulte complet qui permit aux fondateurs de la techno de s'emparer des lieux abandonnés de Berlin-Est. Mais peu à peu, bien sûr, le pouvoir politique a repris le contrôle de Berlin qui s'est vue, en plus, devenir la capitale du pays réunifié. La techno est devenue de moins en moins clandestine car il y avait de moins en moins de lieux clandestins extraordinaires à s'approprier le temps d'une soirée. De plus, aux vues de l'engouement provoqué par la techno, Danielle de Picciotto, la co-fondatrice de la Love Parade raconte :

“On a vu débarquer des chasseurs de tendances, les agences de pub et les requins de l'immobilier...”

La techno est arrivée à Berlin dans un contexte assez chaotique. Mais une fois le chaos se dissipant, elle fut rattrapée par ce que Théo Taddei appelle “*le système*”, que l'on pourrait définir comme étant le système capitaliste et démocratique dans lequel nous évoluons et au prisme duquel chaque tendance ne peut éviter. Ainsi, un tel mouvement qui a mobilisé toute une ville devenue capitale éveille forcément son intérêt. Lorsque Danielle de Picciotto parle d'agences de pub, par exemple, cela nous paraît assez évident. Les agences de pub ont comme objectif de dénicher les tendances afin de comprendre leurs codes et leurs publics. Cela leur permet de mieux orienter leurs messages publicitaires et donc de faire entendre leurs clients. La techno étant une tendance qui a explosé au début des années 1990, il n'est absolument pas étonnant qu'elle ait pu intéresser les agences des publicités. Pourtant, qui dit publicité dit vente et donc argent. La techno est donc peu à peu devenue un business. Arne Gramh, qui intervient également souvent dans le documentaire *Berlin, Le Mur des sons*³⁴ confie :

“On avait toujours le sentiment que l'argent allait aux mauvaises personnes. À des gens de l'extérieur qui n'avaient pas connu le mouvement à ses origines.”

Cette citation nous donne l'impression que la techno a grandi très vite et qu'elle a échappé au contrôle de ses fondateurs qui n'étaient peut-être pas forcément intéressés par l'argent, au départ. Ce qui a d'ailleurs l'air de le gêner encore plus est ce qu'il ensuite :

“[L'argent] allait à des gens de l'extérieur qui n'avaient pas connu le mouvement à ses origines. Ils étaient apparus du jour au lendemain en se faisant passer pour les pères fondateurs ou les mères fondatrices de la techno.”

³⁴ DENK, Felix, VON THÜLEN, Sven, *Party auf dem Todesstreifen*, Arte Deutschland, 2014, 52 minutes

Comme beaucoup de mouvements, tel que la disco par exemple, la techno a attiré des personnes qui ont le sens des affaires et qui y ont vu une aubaine. En effet, la techno peut s'avérer être un domaine rémunérateur. Nous avons expliqué précédemment la révolution que représentent les soirées à DJs en terme de coûts. Les soirées techno sont des soirées à DJs où l'on peut faire payer l'entrée et où le public, assez jeune, va être plus enclin à consommer au bar. De plus, en dehors des soirées, la techno évoque la jeunesse fêtarde et jouit donc d'une image tendance qui peut facilement être utilisée en marketing. Ceci explique donc le sentiment de récupération qu'on pu éprouver les témoins interrogés dans le documentaire.

Nous avons interrogé Nicolas Deniel pour savoir ce qu'il en est vraiment. Il s'occupe de la communication et des partenariats de La Quarantaine, un collectif qui organise des soirées techno mais qui ne tournent pas seulement autour de la techno. En effet, il y a un travail sur les décors et la scénographie. Nicolas a, lui, l'air de particulièrement apprécier le travail des VJs. Un VJ est un Visual Jockey. Sa mission est de créer une atmosphère avec des visuels qu'il va articuler ensemble au son de la musique que va jouer la ou le DJ. Le VJing ajoute une dimension artistique de plus à la soirée et intensifie d'autant plus l'atmosphère festive et extra-ordinaire. La Quarantaine semble être un collectif formé de passionnés de la musique techno. Nicolas raconte que l'idée de cette association est née autour d'un amour de la techno et d'une envie de répondre à la demande énorme qu'il y a Paris tout en se différenciant en proposant une expérience en plus de la musique et toujours dans des lieux nouveaux tels des hangars désaffectés. Néanmoins, il déplore que ces soirées ne sont pas rémunératrices malgré l'énorme investissement en temps que cela demande. Il explique :

“L'argent sert à reproduire les événements... Pas à se rémunérer.”

Ainsi, les rentrées de sous permettent d'investir dans les artistes, lieux et boissons pour les événements suivants. Lorsque nous lui avons demandé comment il expliquait que ces soirées qui ramène tout de même jusqu'à 3700 personnes ne permettent pas de se rémunérer, il accuse la drogue. En effet, au lieu de consommer de l'alcool qu'ils vont acheter auprès du collectif, le public a de plus en plus tendance à consommer de la drogue achetée illégalement ce, évidemment n'améliore pas les recettes.

Néanmoins, les boîtes de nuit parisiennes continue de proposer une programmation techno. Selon Nicolas Deniel, les soirées techno sont un investissement sûr car ce sont des soirées fréquentées par le grand public. En effet, lui qui est plus fan de trap que de techno raconte :

“Les soirées hip-hop, c’est 80% d’hommes et 20% de femmes, donc c’est pas des soirées pareilles. Ça sera forcément moins facile. En techno, t’acceptes tout le monde ! La seule distinction que tu peux faire c’est sur l’état d’ébriété et faut être sûr qu’ils sont majeurs... En fait, c’est le style de musique de l’acceptation”

Ainsi, il y a une certaine facilité, choisir de programmer des soirées techno, c’est ne pas prendre trop de risque car ce sont des soirées très ouvertes et qui ne cristallisent pas forcément un public très précis. Tandis que, de notre expérience et nous nous permettons de repasser à la première personne pour cette anecdote : il est moins facile en effet de se rendre en soirée hip-hop. Je suis également une grande fan de musique trap qui est une veine du hip-hop très populaire en ce moment et qui explose sur la scène parisienne nocturne. Je me rendais un soir avec mes camarades Mélanie Laffiac et Aline Iksanova au Nouveau Casino en sachant très bien qu’il y avait ce soir-là une soirée de trap française programmée. Nous sommes arrivées vers deux heures du matin devant le Nouveau Casino et nous sommes présentées directement devant la videuse. Celle-ci fut très étonnée de nous voir là, trois jeunes femmes blanches habillées de manière assez classique et nous a demandé :

“Attendez mais vous êtes au courant de ce qu’il y a ce soir?”

Ce à quoi j’ai répondu que bien sûr que oui puisque nous étions-là pour ça. Elle nous a donc laissé entrer avec perplexité, ce qui m’a beaucoup amusé sur le coup mais me révèle aujourd’hui la stigmatisation qu’il peut y avoir autour des soirées hip-hop qui sont immédiatement considérées comme étant réservées à des personnes du genre masculin, issues d’un certain milieu, ce qui me parût aberrant. Quoiqu’il en soit, la techno est un business parce qu’elle est ouverte à tous et qu’il y a finalement peu de préjugés qui en limiteraient l’accès.

Mais la techno est aussi devenue un business grâce à la starification des DJs. En effet, ceux-ci sont devenus de véritables figures qui peuvent déplacer les foules. Par exemple, nous nous sommes rendu à la Nuit de l’ESSEC le vendredi 29 janvier car la tête d’affiche n’était autre que Nina Kraviz. Cette dernière étant la DJ russe qui a fait un live au premier étage de la Tour Eiffel. Bien que nous ne soyons pas du tout une étudiante de l’ESSEC, nous nous y sommes rendu car c’était une façon de voir cette DJ qui ne fait pas souvent de dates à Paris. Les DJs sont aujourd’hui devenus des marques authentiques.

Dans le documentaire Arte *Bienvenue au Club - 25 ans de musique électronique*³⁵, les journalistes ont interviewé le DJ français Brodinski, à la tête du label Bromance qui a

³⁵ PAILHE, Dimitri, *Bienvenue au Club - 25 ans de musique électronique*, Arte France et Along Mekong Productions, 2014, 53 minutes

cessé ses activités depuis 2017 car les membres du label étaient “*éparpillés au quatre coins du monde*” selon le post qui a annoncé la fin du label, rédigé par Manu Barron. La narratrice affirme qu’il est l’avenir de la musique électronique car il mélange rap et techno. Effectivement, ce DJ a produit The Matrix, un morceau de trap sur lequel chante le trappeur HoodRich Pablo Juan, ce qui vient flouter les limites entre le hip-hop et la musique électronique. Mais il construit également un branding solide et précis qui est notamment très visuel. Il est toujours vêtu de noir ainsi que les personnes qui l’accompagnent sur scène, il a créé un logo facilement reconnaissable pour son label qui est souvent associé à Brodinski lui-même. Selon lui dans l’interview qu’il donne dans le documentaire :

“La techno, elle avait pas la même branchitude (sic) qu’elle peut avoir aujourd’hui, c’était un mouvement politique à l’époque. Aujourd’hui c’est du business.”

Pour lui, donc, la techno est avant tout un business, elle aurait perdu ce qui la constituait au début qui n’était pas tant politique que plutôt une échappée du politique. Il ajoute :

“Un DJ c’est quelqu’un qui a un visage, un logo, un clip, une image hyper forte, un style de vêtements. C’est plus seulement passer de la musique pour des gens qui ont envie de danser. Être DJ aujourd’hui, c’est aussi faire des photos, des partenariats avec des marques.”

Alors, nous devons limiter ses propos qui sont certes vrais pour certains DJs mais qui restent une généralisation. Beaucoup de DJs célèbres restent encore à l’écart des marques, notamment Jeff Mills qui est pourtant un pont de la techno. Brodinski, lui ne fait d’ailleurs plus beaucoup de techno aujourd’hui, il s’est vraiment orienté vers la trap et produit surtout des trappeurs américains. Certains DJs néanmoins sont effectivement des égéries. Nina Kraviz, par exemple, a fait une collaboration avec Ray Ban qui ont créé une paire de lunettes de soleil dans le cadre du projet Feel Your Beat de Ray Ban Studios. Cette collaboration avec des artistes qui montrent un petit peu de leur vie personnelle. La publicité se fait sous forme d’interview dans laquelle Nina Kraviz raconte son rapport à la musique et ce qu’elle ressent lorsqu’elle en crée. Mais nous avons un peu de mal à comprendre la cohérence entre les lunettes et la musique. Nous avons donc œuvré à chercher des exemples de campagnes de publicités faites avec des DJs mais à part Nina Kraviz, nous n’en avons pas trouvé.

Au-delà des DJs, ce sont surtout les marques qui tirent profit du business des soirées techno. En France, en effet, de nombreuses soirées sont sponsorisées par des grandes marques notamment d’alcool. En 2013, The Absolut Company, l’entreprise suédoise qui

vend notamment l'Absolut Vodka a crée le Point Perché dans l'enceinte du Palais de Tokyo à Paris. Ceci était considéré comme du mécénat et contournait ainsi la loi Evin qui vise à réglementer la publicité sur l'alcool et interdit celles sur le tabac. C'est là qu'on eut lieu, notamment les soirées Nova [Mix] Club dont nous avons déjà parlé. Les soirées qui avaient lieu au Point Perché étaient open-bars. C'est-à-dire que l'alcool y était gratuit et à volonté. Ainsi, par ces événements, la marque a pu obtenir une double publicité.

D'une part, il y a eu une publicité directe qui est que le lieu de l'événement portait le nom de la marque et que les usagers consommaient de l'alcool de cette marque gratuitement. D'autre part, Absolut Vodka a profité d'une publicité indirecte grâce à ces événements. En effet, les invitations pour s'y rendre étaient gratuites mais dans un nombre très limité ce qui a pu créer du désir et de la frustration pour certains fêtards qui ne réussissaient pas à avoir leur place. Ces événements ont donc été considérés comme étant un bon plan très tendance. Les artistes présents étaient souvent célèbres ou émergents, ce qui alimentait d'autant plus le désir d'obtenir des invitations à temps. Ainsi, au-delà même de la publicité dont a pu bénéficier Absolut Vodka du fait d'être associé à ces événements très tendance, la marque a également profité des grosses retombées sur les réseaux sociaux. En effet, puisque c'était des soirées qui faisaient envie, ceux qui avaient la chance de s'y rendre n'hésitaient pas à poster des photos sur les réseaux sociaux dans le but d'apparaître comme étant à la pointe de la tendance. Sur ces photos figuraient souvent des boissons Absolut et on trouvait donc le #pointperché accolé au #absolutvodka. Cette opération était une réussite, selon nous, car même à ce jour nous nous souvenons du fait que ces soirées étaient organisées en partie par The Absolut Company.

Bien que l'organisation des fêtes techno ne soit pas forcément rémunérateur lorsqu'il est fait de manière indépendante, elles restent des événements qui rassemblent le grand public et donc une cible facile pour les marques. En effet, les entreprises peuvent façonner leur image auprès d'un public jeune et fêtard en participant à l'organisation de fêtes techno comme l'a fait The Absolut Company avec le Point Perché où ont eu lieu les soirées Nova [Mix] Club.

Cette partie nous a donc permis de comprendre comment les soirées techno sont devenues aujourd'hui des soirées aussi génériques et populaires. Que ce soient par les valeurs qu'elles prônent qui sont aujourd'hui défendues par les nouveaux médias et par une frange large de la société ou par l'association qu'il existe entre la techno et la mode aujourd'hui, ces soirées ne cessent d'attirer. Ce phénomène n'a donc pas échappé aux marques qui n'hésitent pas à s'y intéresser pour essayer de s'en approprier les codes ou

l'image. Le business de la techno peut s'avérer lucratif notamment pour des marques qui s'apparentent au monde de la fête, comme les marques d'alcool ou au monde de la mode qui est intrinsèquement lié à la techno aujourd'hui.

Conclusion

[Pour fêter la fin : Strings of Life, Derrick May, 1998]

Bien qu'il nous paraisse compliqué de le faire, il nous faut bien conclure ce mémoire.

À la question qui était de savoir comment la techno, dont l'univers appartenait autant aux marges a pu devenir une telle institution nocturne, nous avons proposé deux hypothèses qui semblaient, à première vue, s'opposer. Pourtant c'est véritablement l'articulation de ces deux hypothèses qui viennent expliquer en partie l'institutionnalisation de la techno. Mais il convient de nuancer et d'apporter de nouveaux éléments pour véritablement y répondre.

La première hypothèse supputait que c'était les disciples de la techno qui avaient oeuvré à son institutionnalisation. Cette hypothèse se valide bien qu'elle ne soit pas la seule raison de la démocratisation de la techno. Les valeurs originelles de la techno sont la fraternité et l'universel. En effet, nous avons vu que l'ADN de la techno est métisse car elle est née d'un mélange d'inspirations musicales afro-américaines et européennes et que cela fait une musique complètement nouvelle et qui n'a pas de message véritable autre que la musique elle-même. Les disciples de la techno défendent un idéal de liberté et d'ouverture d'esprit, voire même de spiritualité. Ainsi, bien que les premières grandes soirées techno eurent lieu à des kilomètres de leur berceau, c'est-à-dire à Berlin, cette musique a permis la réunification des deux Berlin. D'abord, les soirées étaient clandestines puis elles se sont sédentarisées dans des boîtes de nuit tel que Tresor. Cette aspiration à l'ouverture se retrouve toujours aujourd'hui dans les soirées telles que celles de La Quarantaine, décrites par Nicolas Deniel où tout le monde est libre d'entrer dans la limite des places disponibles.

Nous avons ensuite soumis l'hypothèse que si la techno était devenue une telle tendance, c'est parce qu'elle avait fait l'objet d'une récupération. Cette hypothèse se valide en partie. Il y a effectivement eu une influence du monde extérieur à l'univers de la techno qui ont participé à son institutionnalisation et au fait qu'elle devienne la programmation générique des grandes boîtes de nuit. La techno est effectivement un marché intéressant pour les programmeurs car elle prône des valeurs d'acceptation qui font qu'un public large est invité à s'y rendre mais aussi parce qu'elle propose une alternative aux "soirées à bouteilles" qui sont des événements plus sociaux que véritablement dansant. Pourtant,

bien que la techno soit un business, ce business est aussi mené par certains des acteurs de la techno. Certains DJs adoptent les codes du marketing afin de se promouvoir, comme Brodinski ou Nina Kraviz.

Finalement, nous pourrions dire que nos hypothèses se complètent. Qu'il a fallu une influence extérieure pour soutenir l'évolution intérieure de la techno qui fait ce qu'elle fait aujourd'hui. Néanmoins, il nous faut ajouter plusieurs éléments afin de répondre le mieux possible à la problématique. Nous devons en effet souligner que la mode aujourd'hui est à des valeurs qui se sont alignées à celles de la techno. Par exemple, la recherche de l'alternatif, extrêmement prisée aujourd'hui fait immédiatement écho à l'aspect très clandestin des origines de la techno. De même, il y a de nombreux médias en ligne qui sont énormément consultés par les utilisateurs des réseaux sociaux, tels que Konbini ou Vice font l'apologie de valeurs qui elles aussi rappellent la genèse de la techno. De fait, l'ouverture d'esprit, la tolérance et l'acceptation de la différence sont à la racine de l'histoire de la techno, musique métisse des minorités de Détroit rencontrant une ville en voie de réunification. Cet alignement des valeurs aurait pu faire l'objet d'un mémoire en lui-même car il serait intéressant de comprendre comment la société et surtout la génération des Millennials a évolué dans ce sens et de comprendre si la techno était précurseuse, voire même si elle avait un rôle à jouer dans ce phénomène. Il est intéressant de replacer cet attrait pour la tolérance et l'ouverture d'esprit dans le contexte géopolitique actuel. En effet, ce mouvement de tolérance prôné notamment par les Millennials peut être mis en tension avec les élections dans de nombreux pays depuis quelques années. Que ce soit en 2017 où le Front National est passé au second tour des élections présidentielles ou l'arrivée au pouvoir de Jair Bolsonaro, le candidat du Parti Social-Libéral au Brésil qui est nationaliste et extrêmement conservateur, de plus en plus de pays sont gouvernés par des hommes politiques dont les valeurs sont complètement opposées à celles soutenues par l'univers techno, notamment.

Ceci fait écho aux propos tenus par Dr. Susanne Scharnowski, ma professeure de la Freie Universität à Berlin pour le cours d'urbanisme et d'histoire de la ville appelé "Reading the City". Elle racontait le Berlin des années 1920 qui était une ville pleine de cabarets, très ouverte d'esprit et nous dit : "Whenever there is such a momentum of freedom in one place and that the actors of that freedom feel that they could spread throughout society is when there is always a political backlash." Ces mots qui me marquèrent énormément pourraient être traduits ainsi : "Dès lors qu'il y a un tel élan de liberté concentrée dans un

seul endroit et que les acteurs de cette liberté ont l'impression qu'ils pourraient la répandre à leur société entière, alors il y a une violente vague politique qui la détruit.”

Nous ne souhaitons évidemment pas faire de parallèle grossier entre les années 1920 en Allemagne et aujourd'hui mais nous ne pouvons nous empêcher de penser aux soirées brésiliennes décrites par Zoé dont les participants essuient la victoire du candidat qui a déclaré que ses quatre premiers enfants étaient des fils mais que la cinquième est une fille, conçue dans un moment de faiblesse. Heureusement, la techno s'accommode toujours bien de la clandestinité et son univers survivra !

Bibliographie

Ouvrages

MABILON-BONFILS, Béatrice(dir), *La Fête techno : Tout seul et tous ensemble*, Paris, Autrement, 2004, coll. « mutations », 174 p.

BLOT, David et COUSIN, Mathias, *Le Chant de la machine*, Éditions Allia, 2000

PERNOT, Olivier, *Electro 100*, Les Mots et le Reste 2014

Documentaires

PAILHE, Dimitri, *Bienvenue au Club - 25 ans de musique électronique*, Arte France et Along Mekong Productions, 2014, 53 minutes.

DENK, Felix, VON THÜLEN, Sven, *Party auf dem Todesstreifen*, Arte Deutschland, 2014, 52 minutes.

DELUZE, Dominique, *Universal Techno*, La Sept - Arte et Les Films à Lou, 1996, 63 minutes.

COHEN, Ben et MCCREERY, GUY, *Techno City, What is Detroit Techno* Third Ear, 2000, 37 minutes

Articles

MATOS, Michaelangelo, Frankie Knuckles, 'Godfather of House Music,' Dead at 59, 1er avril 2017, URL : www.rollingstone.com

O'FLYNN, Brian, the complicated politics of the twink, 16 mai 2018, URL : i-d.vice.com

HARAMIS, Nick, Welcome to the Age of the Twink, 14 mai 2018, URL : www.nytimes.com

Sites

Tekknozid, de.wikipedia.org

Berghain Statistics : <http://dashinsky.com/berghain-statistics/>

Annexes

Entretien avec Théo Taddei

Théo Taddei, 23 ans, grand technophile et DJ.

Colombe : Je vais commencer par en gros te faire raconter ton rapport à la techno, j'aimerais bien que tu commences par me raconter genre comment est-ce que t'en es venu, comment est-ce que t'as découvert la techno.

Théo : Bah de base, j'ai toujours bien aimé la musique, j'ai toujours eu cette passion pour la musique parce que j'ai fait du djembé et des konga quand j'étais jeune, pendant 7 ans et après j'ai fait dix ans de conservatoire de batterie. Je suis arrivé à un stade où en fait je pouvais plus avancer à la batterie parce que j'étais obligé de jouer avec des groupes de conservatoire et du coup on me disait qu'il fallait que je fasse de l'orchestre. Et moi j'ai toujours reproché à la batterie que j'étais la seule batterie. Déjà très tôt, je voyais beaucoup plus de partie rythmées assez incroyables etc. Et ça en fait ça m'a servi plus tard. Sur la techno au tout début c'était pas vraiment ça, c'est plus que je suis sorti et j'ai vu une ambiance un peu particulière, c'était donc y'a 5-6 ans, c'était mon premier Showcase [boîte à Invalides qui a fermé depuis], y'avait... Sascha Braemer. J'étais avec des potes et c'était l'époque aussi où j'écoutais du Boys Noize. Et en fait, j'ai aussi toujours aimé danser et je trouvais en fait que cette musique était assez parfaite pour danser même avant, j'écoutais déjà de l'électro et j'aimais toujours bien danser mais j'ai trouvé que cette musique se prêtait toujours bien à la danse. La période où j'ai bien aimé tout ce qui était EDM en fait elle a changé parce que c'est devenu vraiment du bruit pour moi l'EDM. Au début y'avait vraiment cette partie rythmique et dance qui était assez cool et après c'est très vite devenu des trucs qui n'ont aucun sens. C'est-à-dire que le début des sons n'avaient aucun rapport avec le milieu du son où t'avais un truc qui commençait à venir et ça repartait sur un autre truc et ça n'avait aucun sens.

Colombe : Donne moi un exemple de morceau comme ça qui n'a plus de sens.

Théo : Ah bah il suffit d'aller sur Tomorrow Land et je t'en trouverais une. Y'en a plein, faudrait que je te trouve un bon exemple. Et en fait, ouais, cette musique m'a vachement plu et y'a aussi l'histoire de drogue, je vais pas mentir. Mais c'était plus pour compren-

dre qu'on pouvait danser pendant des heures dessus et maintenant la drogue c'est carrément plus un moyen en fait. Mais au début ça m'a permis de comprendre parce que c'est très difficile de comprendre cette musique surtout quand t'es très jeune. Après avec l'âge c'est autre chose parce que tu vois d'autres types de soirées et je pense que ça peut être intéressant et du coup ben ça m'a vachement plu. Au début j'étais un peu dans de la musique qui était un peu de tout, avec Simon [son colocataire et ami de longue date, également DJ, présent pendant l'entretien] on jouait même de la French Touch. Très vite je me suis après tourné vers la micro parce que la micro était très tendance sur Paris. Et j'aimais bien jouer avec Simon et Simon jouait que de la micor. Et après quand je suis allé à Berlin je suis revenu sur les fondamentaux. C'est-à-dire qu'en première et deuxième année de prépa donc 19-20 ans, j'écoutais énormément d'Ost Gut Ton, le label du Berghain et c'est vrai que ça m'a plu, ce côté de musique très très dance, mais à la fois un petit peu feutrée. Ces musiques du Berghain qui sont ni joyeuses ni très dramatiques. C'est vraiment un juste milieu où t'as des sons par exemple si je te prends Virginia - Frictional c'est un so du Panorama Bar [le bar au-dessus du Berghain]. C'est un son très dansant, y'a un putain de rythme mais derrière y'a vraiment ce côté très fait pour la danse et pas du tout pour être perdu comme tu peux trouver dans du N'To ou des trucs comme ça qui sont des phases où t'as des énormes breaks et tout. Moi ma conception aujourd'hui de la techno c'est comme je me suis toujours demandé si j'étais plus un danseur ou un DJ. Ma conception aujourd'hui c'est que j'ai vraiment envie de faire danser les gens jusqu'à l'épuisement. Comme pourraient le faire certains artistes comme Ben Klock, Shifted... Y'en a beaucoup. Mais vraiment très peu e breaks et vraiment ce côté où la rythmique s'empare de toi, c'est très riche en rythmique et du coup c'est puissant, c'est pas une techno qui va être un petit peu comme de l'EDM, ça va être plus une routine qui me donne l'impression de courir dans des bois ou dans des trucs comme ça. C'est la conception d'un DJ de la techno avec laquelle j'ai fait Toscan Haas. Et c'est ça que je veux vraiment accentuer.

Colombe : Je trouve ça vraiment intéressant ta distinction danseur/DJ parce qu'il y a beaucoup de gens qui parlent du public de la techno parce qu'ils considèrent que le fait que ce soit aussi répétitif font que la danse est du coup répétitive et qu'elle fait un effet qui n'est pas de la danse mais juste du geste. C'est-à-dire que moi je m'intéresse aux gens qui dansent et on me dit souvent qu'ils dansent pas, c'est tou-

jours la même chose, c'est les danseurs de Berlin qui vont d'un pied sur l'autre et qui bougent les bras toujours de la même manière.

Théo : Ouais c'est vrai mais après je pense que pas tout le monde n'a le plaisir de danser et y'en a d'autres. Certains n'ont pas la capacité à danser très très bien. Ils peuvent ne pas forcément aimer danser de manière complètement folle mais ça reste un truc vachement énergétique. Aujourd'hui si tu regardes bien, c'est un peu ambigu ce que je vais dire mais il y a quand même très peu de styles de musique aujourd'hui où les gens peuvent danser et danser longtemps. Maintenant c'est un peu la musique dans l'ère de notre génération un peu industrialisée où tu perds le contrôle pendant une nuit. Et c'est vraiment se laisser emporter par la musique, y'a pas vraiment de grande distinction sur les tracks, tout est assez cohérent et tu vis un moment plus que tu ne vis une track. Je pense que sur certains sets que j'aime beaucoup qui sont assez progressif et puissants, vraiment tu peux danser de plus en plus et être de plus en plus dans le son et c'est progressif. C'est pas une danse où tu vas tout donner d'un coup et t'arrêter après. C'est plus que tu dances pendant des heures et tes mouvements se donnent de plus en plus.

Quand par exemple je fais un Berghain, au début j'aime bien danser mais je danse pas ultra bien mais après 12 heures, tu dances trop bien et tout ton corps est libéré, t'as l'impression, même sans drogue, d'être accoutumé. T'as l'impression que tous tes muscles sont décontractés. C'est une des rares danses qui peut être dansée facilement par beaucoup de monde, sans avoir besoin de compétences particulières. Je pense que c'est pour ça qu'il y a cette accessibilité à cette musique. T'as pas besoin de danser pour passer une très bonne soirée et faire ce que t'as à faire pendant cette soirée. Tu peux aussi être à l'écoute, y'a d'autres musiques qui sont plus à l'écoute qu'à la danse. Après ça dépend. Mais je pense qu'il y a une facilité d'accès à la danse sur des soirées techno. Là je parle que de la techno. Après la house c'est beaucoup plus fait pour la danse.

Colombe : J'allais te dire ça, c'est vrai qu'on pourrait se dire que dans la house, y'a plus de variété et que du coup ça va entraîner d'autres mouvements qui vont venir couper la répétition.

Théo : Exactement mais je pense à une certaine classe que tu peux trouver dans la techno mais qui est plus difficile à voir dans la house. Dans la house tu trouves des vrais danseurs qui adorent danser sur de la house mais c'est plus d'autres sens : tu peux con-

naitre un son et chanter, c'est plus festif dans un sens alors que la techno et notamment à Berlin, a un truc vraiment classe de cette danse un petit peu répétitive et limite sexuelle. Vraiment très très sexy, plus sexy que de la house en règle générale. Je pense que tu as moins de répétition sur la house ce qui te permet moins de danser avec ces mouvements très répétitifs et de plus en plus ample.

Colombe : Pourquoi est-ce que la techno c'est sexy ?

Théo : Ca l'est pas partout. Parce que je pense qu'aujourd'hui ce qui font le plus la fêtée et qui savent le mieux faire la fête à Paris et Berlin c'est les gays. Ils ont cette manière de danser qui est très sex, genre on montre nos muscles. Après t'as un rapport avec la mode qui est de plus en plus reliée avec la techno. Tu peux aller dans des soirées majoritairement gays aussi où les gens sont designer, je ne sais quoi. T'as vraiment ce côté sexy et je pense que la répétition et certaines sonorités de la techno que tu peux aussi retrouver dans la house, t'as vraiment ce côté répétitif. Par exemple dans l'Acid qui est très sexy pas que dans sa sonorité mais aussi dans les parties rythmiques qui sont très très aiguës. T'as par exemple un clap qui peut être très intense, c'est vraiment des sonorités qui sont sex mais à la fois un peu... ouais je sais pas. Moi la techno que j'aime je la veux sexy, je veux sentir les gens qui prennent possession de leur corps et qui dansent jusqu'à la dissolution. T'as des techno qui sont un peu plus violentes mais t'as dans les soirées où je vais et que j'aime qui sont majoritairement gay, c'est très relié au sex.

Colombe : c'est vrai qu'en plus il y'a quand même des usages de drogues comme le GHB qui se répandent et qui en plus est une drogue qui est associée au sexe

Théo : Exactement, après est-ce que c'est lié à ça, je sais pas trop. Je pense qu'en effet je distinguerais une danse qui est sex par définition du sexe en général qui va être procuré par le GHB parce que le GHB, enfin, pour en avoir pris très peu, tu comprends rien en fait. T'es plus du tout dans la musique. Donc relier ça au son sexy je pense que c'est un abus de langage. Parce que vraiment t'es tellement plus maître de ton corps qu'il y a plus rien de sexy si t'es sous G.

Colombe : Mais alors pourquoi est-ce que les gens prennent du G en soirée techno.

Théo : Parce que dans les soirées gay y'en a quand même qui chassent, qui ont envie de s'enfiler et avec d'autres drogues c'est très difficile de baiser avec quelqu'un, tu vois. Alors que le G ça te crée vraiment cette envie de niquer et ça te donne pas forcément envie de danser sexy, c'est plus une question d'avoir envie de niquer. Qui sont deux choses différentes, je pense.

Surtout qu'il y a rien de sexy de voir quelqu'un comme ça *mime la mâchoire décalée*.

**Colombe : Est-ce que tu peux me raconter un moment fort pour toi de la techno ?
Une expérience où tu t'es dit "mais en fait putain, c'est ça"**

Théo : Alors y'en a sincèrement pas mal. Mais je pense que celle qui est le plus à même d'être dans ma conception de cette musique là, c'est quand j'ai vu Ben Klock pendant 5h au Berghain. Il est pas tout le temps incroyable mais une fois j'étais quasi sobre en plus et c'est exactement ce que j'aime dans la techno. Pour le coup ça commence avec presque rien. La partie rythmique est presque masquée, c'est toujours très puissant, tu vois, le kick il est pas excessif, il est vraiment enveloppé, t'as l'impression d'une robe, qu'il est enveloppé, c'est pas vraiment comme un marteau, c'est plutôt une sorte d'onde. Il a commencé son set avec des tracks avec peu de parties rythmiques, c'était un petit peu atmosphérique mais tout en ayant cette puissance, tu sens ton corps qui commence à danser très lentement, le BPM est assez lent et pendant 5 heures, il fait que monter. Et t'as de plus en plus de rythmiques riches qui se mettent en place et à la fin ton corps est totalement libéré dans un sens parce qu'il a su ne pas entrer dans l'épuisement. Si tu commences avec une track qui est très puissante, au bout de 5h de sets, les gens ont pas pu entrer dans la progression et ont pas pu libérer tout leur corps. Alors que la le fait d'emmener tout son public tout en conservant une rythmique très dance. Si on prend par exemple Laurent Garnier, même si j'ai beaucoup de respect pour cet homme, ça reste une musique qui est pas du tout dans ma conception de ma musique. C'est pas vraiment fait pour la danse, c'est plus des très belles tracks, tu danses un petit peu c'est cool mais y'a pas du tout cette continuité que j'ai pu trouver pendant ce set de Ben Klock. Au bout de quatre heures j'ai cru que ça allait être fini, mon corps n'en pouvait plus, je me suis juste dit là, je reste cinq minutes et je me casse après. Puis après les cinq minutes je me casse, je commence à avancer et je vois que ça continue. Puis au bout de la cinquième heure mon corps n'en pouvait plus.

Alors que Laurent Garnier tu peux aimer une track et ne pas en aimer une autre. Parce qu'il crée pas un ambiance et ça c'est les artistes d'OstGut Ton, ils font souvent des

thèmes, il y a vraiment une ligne directrice pendant tout le set. Par exemple Boris que j'ai vu récemment au Berghain, y'a carrément des tracks qui se ressemblent énormément donc ça crée vraiment une ambiance et parfois il te remet un thème, c'est-à-dire une track que t'entends presque pas qui revient à chaque fois. Mais tu l'entends jamais, elle est tellement peu montée que t'as juste l'impression que tu deviens un petit peu fou. Ils utilisent souvent le même kick. ils vont faire des transitions sur deux sons différents mais sur la quatrième track, c'est tout le temps le même kick. Sachant que les kicks sont totalement différents d'une track à une autre.

Colombe : il y'a quand même quelque chose de la dépossession, je deviens fou, mon corps ne m'appartient plus vraiment, il est épuisé mais tu restes quand même

Théo : J'avais vu un reportage de Âme qui te parle vraiment de Berlin et de ces soirées à ne plus en finir, t'as vraiment des gens qui perdent conscience du temps, qui perdent conscience de la réalité, c'est vrai que souvent si moi j'ai pas fait la fête pendant longtemps, j'ai besoin d'aller vider mon crâne. Là par exemple à la Spectrum [Soirée au Consulat où Théo a mixé la semaine précédent l'entretien], j'étais stressé avant de jouer et être avec des gens me stressait encore plus. Alors que les moments où je dansait, mon cerveau ne pensait plus à rien, t'es totalement dépossédé, t'as juste envie de danser et c'est bon. Ça te coupe totalement de la réalité, c'est une musique qui est très particulière parce qu'elle te coupe de la réalité et t'es pas forcément rattaché aux paroles où aux gens qui disent qu'ils connaissent le son. C'est l'avantage aussi du thème, même si parfois je vais reconnaître un son, il va être tellement mis dans une certaine ambiance que je le reconnaitrais même pas, tu vois. Si je te fais écouter ce son-là, tu vas me dire ok, c'est un bon son mais rentré dans tous les autres sons, il y'a certains sons même que j'aime pas forcément, par exemple d'amètik que j'aime pas forcément mais quand c'est mis dans un certain thème et que c'est très cohérent avec le reste ben ouais tu perds totalement ce contrôle-là et tu sens vraiment le son comme il est.

Colombe : Et est-ce que tu penses que cette volonté de dépossession et de s'oublier dans la musique est quelque chose qui réunit beaucoup les gens en soirée techno ou est-ce que tu penses que c'est plus un phénomène de mode ?

Théo : Alors je pense qu'au début quand on est assez, y'a quand même un effet de mode sur la drogue. C'est cool de dire, voilà, enfin moi c'était mon cas. Après faudrait voir aussi les personnes qui ont commencé plus tard et je pense que c'est vraiment ce côté danse et un accès facile à la danse qui fait que tu vas pas être forcément en train de juger une personne de la manière dont il danse etc. Et donc je pense que c'est aussi un moyen de partage, tu vois. Après la notion de partage, est-ce qu'elle est qu'à travers la danse. Non je pense qu'il y a une passion commune et je pense que les gens sont dans une bonne ambiance, tu vois. Tu vas être dans certaines soirées qui sont pas forcément des soirées techno... y'a jamais de bagarres dans les soirées techno, tu vois, les gens sont assez peace et ils ont rarement cette notion là. Après quand c'est un peu trop jeune, peut-être mais ils ont vraiment cette notion de "on fait la fête, on aime la faire pendant des heures, on aime danser, etc". Donc oui, c'est carrément propice au partage parce que tu danses avec des gens facilement en fait.

Colombe : Justement, est-ce que tu trouves que les gens dansent ensemble en soirée techno ?

Théo : ils dansent pas assez ensemble et ça c'est un peu dommage, c'est vraiment cette conception que j'ai du mal à comprendre et moi je sais que j'aime énormément quand je suis un peu fouère genre danser même avec les gens parce que je trouve ça cool ce côté où en plus y'a des gens qui dansent vraiment bien. Et ce côté de danser non-stop devant le DJ un peu mécaniquement, ça c'est par contre t'es vraiment dans l'expérience, t'es un peu perdu dans ta danse, je pense que dans ce cas t'oublies des choses. Si t'aimes vraiment vraiment danser pour le coup et si la techno n'est pas seulement un truc pour échapper à une réalité ou être juste un peu... Parce que même sans prendre de drogue tu peux être défoncé sur la techno parce que c'est tellement répétitif que tu peux rentrer dans le truc, parler à personne et vraiment cerner le truc. J'aime vraiment ce côté où les gens dansent ensemble et les gens dansent bien. Surtout quand les gens dansent bien parce que là tu vas vraiment dans le domaine du sex ou du sexy sexy parce que tu danses éperdument avec quelqu'un qui danse bien sans forcément lui parler et ça c'est le meilleur des trucs.

Colombe : En fait tu aspiras quand même à un certain partage parce qu'on danse pas ensemble comme on peut danser ensemble à une soirée zouk.

Théo : Pas du tout oui

Colombe : On est quand même hyper solitaire...

Théo : Exactement après faut aussi comprendre qu'il y a aussi pas mal de personnes qui se droguent. Quand tu te drogues, tu peux danser mécaniquement en regardant le DJ pendant des heures parce que tu sais pas trop quoi regarder d'autre, parce que t'as pas envie d'être trop bizarre pour ceux autour de toi. Donc y'a différentes caractéristiques qui rentrent en compte. Mais en effet, je pense que les gens pourraient danser plus ensemble et d'ailleurs j'aime beaucoup quand je vais aller dans des soirées et qu'au lieu d'avoir ce DJ qui est en face de moi et qui est un peu considéré comme je dirais un prêtre ou je sais pas quoi, bah avoir ce mec-là qui est au milieu d'un public et avec le public en rond, c'est ce qui se fait aux Nuits Sonores, je crois, y'a une salle où t'as en effet le DJ qui est au milieu et les gens qui dansent autour. Même s'ils sont face au DJ, ils sont confrontés à des regards des gens et c'est plus à même au partage. Je pense que c'est un vrai problème cette conception du DJ qui est d'un côté et de tous les gens qui sont en face. Après, c'est aussi plus facile à mettre en place parce que si t'as quand même un DJ qui est au milieu, t'as quand même masses de soucis, les cables, le matos, il faut un videur là, c'est pas forcément le truc le plus simple.

**Colombe : Du coup on arrive vraiment à la relation avec le DJ, du danseur et du DJ.
Qu'est-ce qui fait un bon DJ, pour toi?**

Théo : Ca dépend de son public. Franchement, ça dépend de ce que les gens aiment. Moi ce que j'aime c'est danser. Donc pour moi un bon DJ c'est un mec qui a une certaine cohérence et qui part A à un point B et c'est cohérent. C'est-à-dire qu'on est pas sur des DJ que j'appellerais un peu "radio" qui ont surement de très très belles tracks mais qui n'ont aucune cohérence l'une avec l'autre. Et ça y'en a beaucoup. Après, ça dépend de la conception de la musique. Souvent j'essaye de comprendre pourquoi en fait la musique est comme ça en France et pourquoi la musique est comme ça à Berlin. Je pense qu'en fait, mon premier axe de recherche c'est sur la qualité du son. C'est-à-dire qu'à Berlin tu peux avoir ces sets qui sont à thèmes où c'est souvent la même chose parce t'as des infras qui sont des caissons qui sont pas forts. Par exemple quand je vais à la Concrète je me dis souvent que le son est trop fort. Alors qu'au Berghain je peux me dire qu'elle son n'est pas forcément fort mais puissant. Au lieu de mettre le son très très

fort, c'est comme si t'avais ton corps qui résonnait avec l'infra des basses. Et ça c'est vraiment un côté qui permet à cette musique de se développer à Berlin et pas à Paris. Par exemple, à Paris, si tu regardes bien les grandes tendances, y'a eu Gesaffelstein, la French Touch, des musiques qui sont très fortes avec des voix ou des sonorités qui sont vraiment très exigües, difficile de pas reconnaître un son. Après sur Paris, t'as eu l'indus[trielle] ou la hardcore et après t'as eu l'EBM [Electronic Body Music]. L'EBM, c'est... comment le définir... ça vient du métal, c'est une musique qui vient du métal, je t'enverrais des sons. Mais par exemple, t'as Terence Fixmer, lui c'est entre les deux parce que c'est un DJ allemand et c'est lui qui a créé l'EBM et il a quand même cette conception assez berlinoise de l'EBM. Et autre chose, le matériel disponible en soirée est différent. A Berlin, tu trouves plus souvent des Xone 92 - t'as deux grosses tables, la Xone92 et la DJM. Sur Paris, moi qui mixe une techno un petit peu berlinoise, c'est vrai que la DJM est excellente mais c'est pas une table qui permet la puissance. Par la puissance, j'entends en fait qu'une track va passer l'autre petit à petit et tu sens une sorte de force qui rentre pendant la transition. La transition est vachement importante alors que sur la DJM la meilleure transition possible c'est d'enlever la base, le kick sur l'un et de le remettre sur l'autre. Parce qu'en fait sur la Xone, t'as vraiment pas d'effet, c'est vraiment un truc qui permet à des tracks de rentrer très facilement, elle permet d'être très minutieux, c'est vraiment un travail méticuleux. Donc quand t'as deux tracks qui sont un peu en cohérence, c'est intéressant de les faire jouer ensemble, de faire monter petit à petit certaines choses et de vraiment créer cette notion d'unité pour qu'il y ait une unité pendant un set. Je prends par exemple le set de Ben Klock dont je te parlais, faut vraiment que les tracks roulent ensemble, qu'il y ait pas vraiment de coupures. Je vais pas couper une track pour en mettre une autre. Alors que pour la DJM c'est vraiment un travail un peu brutal mais ça permet vraiment à des styles comme l'EBM ou la French Touch qui sont des tracks très riches de passer à autre chose. Tu vas pas faire jouer des tracks de French Touch une minute ensemble parce qu'elles ont tellement rien à voir et elles partent tellement en couille que c'est très difficile de les faire jouer. Sauf si tu joues avec des boucles, etc. Donc le matériel joue un certain rôle. Donc après à mon niveau c'est intéressant aussi parce que mon niveau c'est les DJ de demain. Donc si tu bosses sur DJM tu vas pas être tenté de faire jouer des tracks en même temps, tu vas plus aller sur des musiques un peu brutales alors qu'à Berlin t'as vraiment ce côté des Xone, t'as des Xone en soirée et t'as vraiment ce travail d'on fait continuer la musique, on essaye de faire en sorte qu'il n'y ait pas de break, c'est très spécial, c'est vraiment la notion de musique continue, puissante où en effet tu pars pas, tu vois. Si t'as une DJM, comme les sons ont

une entité à part entière, tu peux aimer un son et pas en aimer un autre. Laurent Garnier, par exemple, je vais pouvoir aimer un son et pas un autre. Je peux me dire ok, je me casse et je reviens après. Même s'il y a une certaine création artistique et une certaine unité, y'a pas d'unité au niveau de la danse alors qu'à Berlin avec leurs soundsystems, c'est vraimentt le point à accentuer et c'est pour ça que t'as cette manière de danser éperdument à Berlin c'est parce qu'une fois que t'es dedans t'es dedans et tu peux plus en sortir. Pas parce qu'une track et une autre sont moins différenciées mais c'est surtout parce qu'il y a ce côté d'infra et de conception de la musique qui est une des musiques qu'on passe sur l'autre petit à petit et t'as vraiment la notion d'unité.

Colombe : C'est donc pas sinusoïdal, c'est progressif ?

Théo : Exactement

Colombe : C'est vrai qu'en France ce qui m'a beaucoup marqué après le retour à Berlin parce que c'est là-bas que j'ai commencé à vraiment aimer les soirées techno. En revanche, à Paris, j'ai toujours trouvé les soirées trop courtes.

Théo : Là tu cernes un autre point. C'est vrai que sur Paris, en fait, t'as aussi moins ce côté danse et rapport à la danse sexy parce que les soirées ne durent pas longtemps. C'est que c'est au out de 12 heures au Berghain que je commence à sentir mes mouvements et à vraiment limite progresser en danse. C'est pas sur des soirées de six heures au Rex... Je pourrais être perdu dans la musique mais je pourrais pas être perdu dans la danse parce que six heures c'est trop peu pour rentrer vraiment dans cette phase où tout ton corps est tout le temps apte à danser. Tu peux avoir mal aux pieds mais c'est tout, quoi. Mais comme tu disais, ouais, sur Paris, tu vas avoir plus des phases, etc. Parce que le soundsystem le permet moins. Ici, si tu vas voir un artiste comme Boris qui faisait ce thème au Berghain à la Concrète, t'entends rien parce que toutes les nuances sont en infra. Donc si de base l'infra te tient pas et que t'es pas dans le boum boum avec ton corps qui est propulsé par ces infras, bah t'as l'impression que c'est tout le temps là même chose, que c'est très répétitif et c'est pour ça qu'il y a pleins d'artistes berlinois qui quand ils viennent à Paris le font moins. Ben Klock quand tu viens le voir il joue totalement différemment parce qu'ils ont pas du tout une musique qui est acceptable avec les soundsystems de Paris qui sont très puissants mais qui ne fait rien à travers les infras.

Colombe : Je connaissais pas du tout les infras.

Théo : C'est vraiment ce qui te prend les tripes quand t'as passé une longue soirée, t'as mal aux abdos parce que ça te pousse, en fait.

Colombe : C'est donc des ondes ?

Théo : C'est des ondes basses, qui font un pleins de sons différents, ça peut être du groove... A Paris t'as une soirée qui s'appelle Péripate et eux ils ont refait le soundsystem et maintenant c'est que des infras. Après c'est une autre conception mais y'a presque pas de kick. C'est-à-dire que t'as l'impression que t'es tout le temps entraîné par ces ondes basses. Alors que normalement sur Paris tu vas entendre surtout du kick et des fréquences hautes. Alors que t'as vraiment cette notion de sonorités un petit peu plus basses. La répétition même de la techno dans la techno que j'écoutes, t'as vraiment une mélodie qui est très dans les infra. J'aime pas forcément qu'il y ait une mélodie qui soit au-dessus de tout. Je préfère quand c'est plus subtile et tu vois quand je disais tout à l'heure quand Boris utilise une mélodie mais le fait qu'il la mette très basses avec des infras, ça te crée une sorte de musique discontinue, un peu mélodique mais qui est pas du tout dans la mélodie pure et qui pourrait limite te soulever. Parce que c'est tellement subtil que t'es pas du tout saoulé par le fait qu'il te la joue sept fois dans le set.

Colombe : Mais alors du coup ça fait que y'a énormément de DJ qui vont modifier des tracks qui sont pas les leurs. A quel point est-ce qu'ils ont le droit d'intervenir sur un morceau ?

Théo : Ca dépend ce que tu joues. Déjà t'as deux types de DJ : t'as ceux qui sont très musique et ceux qui sont très technologie.

Ceux qui sont très musique, tu vas avoir des artistes qui sont micro ou même des artistes qui jouent sur vinyle, ça va de soi. Parce qu'ils écoutent une belle track, ils peuvent les faire jouer en même temps pendant longtemps mais c'est plus on écoute une belle track, il y a pas du tout de technologie dedans.

Après t'as des artistes par exemple comme Speedy J, Richie Hawtin qui sont très technologie. Il peut y avoir certains défauts à cette technologie où tu vas utiliser trop d'effets ce qui est une chose que j'aime pas forcément parce qu'à la fin tu trouves une certaine

entité dans le set qui est seulement par rapport aux effets alors que si t'utilises moins d'effets, tu vas trouver une autre entité. C'est-à-dire tu vas avoir plus de groove, des trucs plus subtiles. Les effets c'est très simple : si j'utilise un reverb qui aura une sonorité qui va prendre un instant T des sonorités qui va les garder jusqu'à un instant T + 4, tu vas créer une sorte de nouvelle entité dans ton set à partir de ces effets ce qui est pour moi très peu riche.

Mais les artistes sont amenés à faire différents choix, si tu joues par exemple de la musique tu vas jouer plus de tracks mais si tu veux créer plus d'atmosphères, je trouve que les lives un petit comme Speedy J ou Richie Hawtin sont très intéressants parce qu'ils vont prendre juste des boucles de certaines tracks, ils vont prendre seulement ce qui leur plaît dans certaines tracks. Moi je trouve ça intéressant, je trouve qu'il y a pas de tabou, c'est même pas du simple qui est de prendre une partie de son pour le réutiliser dans ta production de son. Ca c'est autre, ça se fait aussi. Ca se fait même énormément. Mais jouer avec plusieurs tracks en même temps, là c'est de la création pure et dure. Mais grâce à la technologie. C'est beaucoup moins le métier de DJs mais c'est considéré comme du DJ aussi. Et souvent il faut le dire aussi, le fait qu'ils puissent réaliser des prestations comme ça, je pense que ça peut être des meilleures prestations vu que ton potentiel est énorme. Tu vas rajouter plein d'éléments, tu vas te différencier aussi, tu vas faire quelque chose que les autres ne peuvent pas faire, c'est vraiment intéressant et vraiment une différenciation.

Parce que si par exemple j'écoute un Ricardo Villalobos et que je prends toutes ses tracks, il joue d'une manière très particulière... Bon c'est pas un bon exemple.

Bon si je vais voir un artiste qui... Ouais... pff, je pourrais te dire Laurent Garnier mais c'est un peu dur pour Laurent Garnier. Laurent Garnier, je vais écouter toutes ses tracks et si je les ai toutes, je peux faire un truck pas très loin de lui. Alors que Richie Hawtin je pourrais jamais faire ce qu'il fait parce que c'est vraiment du travail minutieux, technologique, c'est un fou de technologie avant d'être un fou de musique.

Colombe : Du coup toi, puisque t'es DJ, est-ce que t'es plus un chercheur de son qui va essayer de trouver des pépites ?

Théo : Je pense que le fait que j'ai commencé pas du tout sur le vinyle et que j'ai pas commencé non plus par caler mes sons, y'a un moment où j'avais absolument envie de jouer avec une Xone 92 qui te permet de jouer.. J'avais 4 pistes à ce moment-là et j'étais sur ordinateur du coup mes tracks étaient synchronisées donc y'avait aucun travail de DJ

à proprement parler. Ca me permettait de cumuler des sons en même temps, de faire un petit peu du Richie Hawtin ou du Speedy J même si ça me fait mal de dire ça parce qu'ils sont beaucoup trop bons pour moi. Mais aujourd'hui je viens d'acheter quelque chose qui va me le permettre mais j'aimerais bien trouver ce juste milieu et il y a beaucoup plus d'artistes qui jouent dans cette niche le font, c'est-à-dire pas que passer des tracks mais aussi faire de la création un peu techno. Par exemple Fuktionen, il a toujours sur sa quatrième track des morceaux qu'il a créés et en fait qui durent juste quatre secondes et juste avant le break il va te mettre ce morceau-là et ça te crée un truc... Tu te dis putain, c'est la track que je connais. Ben Klock, il a toujours sur sa quatrième track juste une sorte d'effet qui est sur la fin d'une de ses tracks qu'il met juste un peu et ça donne une certaine puissance. Y'a beaucoup aussi d'effets maintenant avec des pédales, des trucs comme ça. Je pense qu'il y a un moment où les artistes ont envie de plus que de passer d'un son à un autre parce qu'il y a pas forcément que des effets mais des moyens (le fait de jouer avec quatre voies) qui te permettent de créer une certaine ambiance. C'est pareil pour des artistes qui vont jouer sur trois ou quatre decks, y'a vraiment pas le côté "je joue une track et une autre" c'est vraiment plus compliqué et j'aimerais vraiment arriver à un stade où je mettrais une boîte à rythme. Je vais essayer même aujourd'hui si tu veux tout savoir, je vais mettre une boîte à rythme à côté et j'aimerais en fait que quand je mets un son je puisse rajouter des percussions, etc. Ou même de la ride parce que c'est cohérent avec ce que je veux faire. Moi j'ai vraiment envie qu'il y ait une certaine entité qui soit pas dans les effets, qui soit plus dans une partie rythmique. En l'occurrence, la plupart du temps c'est la ride qui rapproche tous mes sons, je les choisis comme ça. Pour moi y'a deux bruits dans la techno aujourd'hui qui sont très puissants : le clap à tous les temps et la ride. C'est vraiment une différenciation et même quand tu vas avoir un break tu vas pas arrêter de danser parce que tu seras rattrapé par cette rythmique-là qui te force à encore bouger ton corps et être tout le temps dans le rythme. C'est vraiment ce qui me plaît le plus en fait.

Colombe : Qu'est-ce qui différencie les DJs d'avant des DJ d'aujourd'hui ?

Théo : C'est qu'il y avait pas encore la notion de technologie, si tu prends pas exemple au tout début, les gros gros DJs du début qui sont devenus aujourd'hui les plus célèbres, c'est par exemple des Carl Cox qui mixe sur trois vinyles. Ou Jeff Mills, des artistes vraiment... Ils avaient pas vraiment la technologie mais ils disent tous que la techno qui vient de Détroit, elle vient vraiment du côté technologique. C'est-à-dire que partir totalement

dans la technologie ça peut être pointé du doigt genre les artistes qui mixent pas sur vinyle. Alors qu'en fait c'est pas totalement incohérent parce que la techno c'est une musique mécanique qui vient de Détroit et c'est d'autant plus vrai qu'aujourd'hui on est dans un monde qui est pas forcément industrialisé mais nous on est industrialisés dans un sens et c'est pour ça que c'est vraiment une musique dans l'air du temps aussi !

Mais je pense qu'il y a vraiment ce côté réglementé dans nos vies. On fait énormément de choses et dans cette musique dans le fond bah t'as ce côté où tu fais tout le temps quelque chose comme si t'allais travailler mais avec ton cerveau totalement off, la seule chose que tu fais c'est comme si tu marchais et dansais.

Colombe : Je trouve ça hyper intéressant que tu dises ça. C'est vrai que la techno est née à Detroit qui est une des villes les plus industrielles des Etats-Unis, c'est une musique qui reflète le bruit de l'usine. Mais nous, on bosse pas en usine, pourquoi est-ce qu'on est très attirés par la techno et la techno industrielle ? On est pas des ouvriers cols bleus qui serrons des boulons.

Théo : C'est vrai. Après bon, je pense que y'a aussi des tendances parce qu'aujourd'hui la techno c'est quelque chose qu'on trouve dans la vie de tous les jours. Y'a des bruits un petit peu industriels, tu les entends partout dans ta vie de tous les jours. Mais si je prends le cas de la micro, on peut pas vraiment dire que la micro vienne de l'industrie. Donc là c'est carrément autre chose. Mais je pense que c'est des musiques aussi qui prennent leur inspiration dans beaucoup d'éléments. C'est-à-dire que tu vas par exemple chercher de l'EBM, pour moi c'est clairement du rock, du métal, tu vas chercher de la micro pour moi c'est énormément de choses, du classique, du jazz. C'est-à-dire que c'est vraiment des sonorités un petit peu perdues sur lesquelles on met du rythme. La techno berlinoise c'est plus la culture de l'infra et vraiment ce côté propulsé. Et ouais, je pense que tu retrouves un petit peu d'autres styles dans cette musique. Et c'est très facile d'accès et ça se marie aussi bien avec la drogue qui est très accessible aujourd'hui et tendance dans un sens. Fin du coup, c'est vraiment des musique qui sont faites aussi pour ça, tu vois. A la fin t'as même plus besoin de prendre de drogue mais c'est vrai qu'une prise de drogue une fois sur de la techno ça te permet vraiment de comprendre le fin fond de cette musique qu'on va qualifier à première vue de très très répétitive. Je dis pas que c'est obligatoire, tu peux aussi très bien te concentrer mais il faut déjà passer l'inhibition et l'impression que c'est toujours la même chose.

Colombe : Ah, c'est la pire phrase que j'entends quand je parle de mon mémoire : "ah mais la techno, c'est toujours la même chose".

Théo : Exactement ! C'est pas une musique normalement qui s'écoute et surtout la techno berlinoise. Moi je l'écoute parce que quand je l'écoute je la vis. C'est par rapport à certains moments où j'ai vécu cette expérience techno, maintenant je l'écoute et j'aime l'écouter mais on sent quand même que c'est plus une musique corporelle qu'une musique qui s'écoute. C'est vraiment une musique qui est faite clairement pour la danse. Même si tu danses pas ou que t'aimes pas ça, t'es obligé de bouger au moins un petit peu tes pieds etc. C'est fait vraiment pour la danse.

Colombe : Tu parlais de drogue : est-ce qu'on prend de la drogue pour écouter de la techno ou est-ce qu'on écoute de la techno pour prendre de la drogue.

Théo : Au début je pense qu'on prend de la drogue pour écouter de la techno. Parce que comme je te disais ça aide à comprendre. Y'a des trucs qui sont assez simples, tu vas aller faire une soirée house et micro. Mais quand je parle de techno, moi je vais parfois entendre des trucs et me dire que putain c'est incroyable et tu sens que le travail surtout des subs et des fréquences basses a presque une mélodie. Je le ressens quand je l'écoute comme un truc que je vais pouvoir jouer en club, qui va prendre au tripes, qui va être un truc assez incroyable ! Donc oui, je pense que la phase où on prend de la drogue pour aller en soirée techno, c'est le début.

Colombe : Et après ?

Théo : Et après, bah, on aime ça donc on a plus besoin, on a compris tu vois. Mais comme je te dis, tout le monde n'a pas besoin de prendre de la drogue pour aller en soirée. J'étais avec une très bonne amie qui s'appelle Marie qui, elle, venait tout le temps en soirée techno, elle buvait pas, elle ne fumait pas et elle se droguait pas, elle avait compris, elle aimait bien le fait de pouvoir danser, d'avoir une certaine ambiance particulière qui est un peu non-violente. Je dis pas non plus partout, il peut y avoir un con mais c'est quand même assez non-violent et peace et facile d'accès, tout le monde peut danser, tu peux rentrer facilement, c'est pas comme si t'allais dans des soirées où y'a en

effet des gens qui dansent très bien et que toi tu te sens pas bien, tu sens que tu danses pas assez bien, tu vas rester dans ton coin. En soirée techno t'as pas vraiment de jugement par rapport à la danse.

Colombe : C'est vrai qu'en faisant mes recherches préliminaires pour le mémoire, je me suis rendue compte que j'ai jamais été aussi sobre que quand j'étais à Berlin. En boîte, je commençais par un peu boire et au bout d'un moment j'arrêtais et j'avais plus besoin de boire et je restais 15 heures en boîte. Comment ça se fait ? Comment tu l'expliques ?

Théo : Pourquoi ? Je pense qu'aujourd'hui je pense que j'ai pas forcément besoin de me droguer. Bon c'est assez faux et assez vrai ce que je vais te dire. Parce que d'un côté, les gens se droguent pour moi et créent une certaine ambiance timeless, d'amour, de danser jusqu'à en perdre la tête et de fait, j'ai pas forcément besoin de me droguer, ça crée une ambiance... A Berlin c'est aussi parce que t'as des lieux qui sont incroyables, les gens sont très très peace. C'est peut-être en partie lié à la drogue, ça l'a peut-être créée. Mais c'est plus une certaine aura qui s'est dégagée de ces soirées-là. Moi par exemple, à mon dernier Berghain, qu'est-ce que j'ai été con de taper encore parce que c'est tellement bien et que maintenant que j'ai compris cette musique, ça n'a aucun intérêt que je me défonce pour oublier plus ou moins ma soirée qui est géniale, pas pouvoir parler à qui j'ai envie et être un peu perdu.

Colombe : Donc selon toi, la drogue ça isole plus que ça ne réunit ?

Théo : Moui, je pense... Je pense que la drogue isole. Mais après t'as différents côtés à la drogue. Par exemple, la D [MDMA] t'es carrément isolé pendant trois heures et après tu deviens super friendly et t'as envie de parler avec tout le monde donc c'est aussi une drogue qui au bout d'un moment est très propice à l'échange. La C [cocaïne] est une drogue qui isole vraiment, je pense, t'es là, tu te prends un petit peu pour le roi du monde et tout... Euh kéta [kétamine] ça isole, Ecstasy... euh c'est peut-être l'ecstasy et la D qui ont créé cette ambiance.

Colombe : C'est vrai qu'on rallie vachement l'ecstasy au summer of love de 1988 et 1989 en disant que c'est ces étés-là que tout le monde a pris de l'ecstasy et qui a vu

naître des soirées inégalées, à Manchester. Il y a une perception particulière de l'ecstasy.

Du coup je change un peu de sujet mais je suis pas vraiment mon plan de toute façon. Donc, question qui n'a pas grand chose à voir mais : pourquoi est-ce que toi tu mixes ?

Théo : Moi je mixe parce que j'ai toujours aimé partager mes sons, énormément. Et là maintenant c'est juste parce que j'adore voir les gens danser. Déjà, j'ai toujours aimé la musique et au bout d'un moment bah t'as envie de la partager mais moi la partager c'est la mixer. En plus de ça, au-delà de ta belle musique que tu fais partager à des gens, tu la mixes avec d'autres belles musiques et tu crées une troisième sorte de musique qui se crée par magie entre les deux. Et tu te dis putain... Cette transition. Moi je suis très transition, souvent j'ai des tracks, je me dis putain bon elle est pas non plus incroyable mais dans une transition ça va être fou, quoi. Je vais pouvoir mettre autre chose derrière et là, pendant ces deux minutes de transition, bah ça va être incroyable. Donc ça c'est vraiment le côté pourquoi je mixe et tout. Et puis y'a vraiment ce côté là, quand tu mixes où t'es un peu perdu, tu regardes quelqu'un danser bien en face de toi et tu es totalement submergé par sa manière de danser sur ta musique qui crée un truc qui est au-delà de tout.

Colombe : Donc il y a vraiment un lien...

Théo : Exactement, je pense pas que j'ai cette envie de mixer juste pour être connu ou pour être le nouveau prêtre parce que c'est vrai que devenir DJ, c'est un peu la classe et ça fait un peu prêtre, c'est le mec qui fait danser toute une soirée, les gens parlent de lui... C'est le nouveau Messie, quoi. Mais ouais, c'est surtout pour voir danser les gens et partager ma musique. Je serais très frustré de pas pouvoir partager autant de musique que j'en ai. Déjà je trouve que j'ai pas assez de dates et j'en aurais jamais assez pour pouvoir partager toute la musique que j'ai dans différents styles en plus...

Colombe : Comment est-ce que tu trouves tous tes sons ?

Théo : Ca dépend, énormément de recherche, j'ai plein plein de moyens, je cherche beaucoup sur YouTube. Après c'est au fur et à mesure, tu commences à connaître des

labels, tu commences à t'intéresser à des labels, t'as des chaines sur YouTube qui présentent énormément de tracks et un fois que t'as un artiste qui te plait, tu cherches tout sur cet artiste. T'as Discogs, c'est un endroit où tu peux acheter tous les vinyles que tu veux... Donc une fois que t'as trouvé l'artiste qui te plait, tu vois sa discographie et tu prends tout. Y'a plein de moyens de trouver des tracks. Après j'aime bien aussi chercher dans des sets parce que je pense que si t'es un bon artiste et que t'es connu bah t'as des très belles tracks. Donc t'écoutes son set et tu Shazam... et si ça marche pas, t'attends... Y'a plein de sites possibles où y'a des gens qui cherchent et partagent des tracks. T'as, par exemple, MixesDB ou Track 1001 qui te donnent en fait tous les sons qui sont sur un set. Donc y'a plein de moyens.

Colombe : Y'a un mec qui m'a parlé de Beatport donc je suis retournée voir, j'en avais déjà entendu parlé quand j'étais plus jeune mais je me souviens de la période Beatport quand c'était de la dubstep et que y'avait que de la dubstep dessus... Du coup est-ce que tu t'en sers ?

Théo : Enormément Beatport aussi. Mais moins parce que sur Beatport tout est très très rapide, sur une seule page, t'as déjà 30 sons. Et tu peux que écouter 30 secondes d'un son. Donc t'écoutes que 30 secondes et t'es très vite en mode "ah putain ça me plait énormément" puis t'achètes et après tu te dis qu'en fait le break est trop long. Mais c'est un très bon moyen aussi, tu vois. Après sur Beatport y'a pas tout, c'est pour ça que je pense que si t'as vraiment un artiste qui te plait, Discogs, c'est très bien, t'as tout ce qu'il a fait. Et là tu récupères tout, quoi.

Colombe : T'y passes combien de temps, à peu près, à faire tes recherches ?

Théo : A faire mes recherches ? Ca dépend, franchement, je peux monter à des... 24 heures par semaine, facile. Comme pas du tout digger pendant une semaine. Ou par exemple, cet été, je pense que par jour je diggais peut-être 6-7 heures donc tu vas même au-delà de ces 24 heures. Le problème c'est que plus tu digges, plus tu prends et plus t'as des sons et tu les réécoutes pas forcément. Et finalement t'as une track qui te plait énormément et tu oublies tous les autres. Après ils sont pas perdus, je vais revenir dessus. Je pense qu'il y a un juste milieu à avoir quand même dans le dig, genre je dig un jour sept heures, je me dis que ça me suffit pour la semaine, je réécoutes tout, j'essaye

de comprendre un peu mieux ces sons parce que c'est aussi en les écoutant... Moi c'est un gros problème, j'avance un track, jusqu'à un point et je te dis si j'aime pas et après tu te rends compte deux mois après que ce track était énorme et qu'il y avait juste une partie-là qui était un peu transitoire mais que le reste est énorme.

Colombe : Qu'est-ce qui fait un bon son ?

Théo : Enormément de choses.

Colombe : Est-ce que tu passes plus par l'affect? Ou est-ce que tu peux simplement trouver que la structure est ouf?

Théo : Enormément d'affect. Je télécharge pas que ce que je mixe mais en trois cliques je peux savoir si j'aime ou pas un son. Je mets un clique au début, je vois comment ça part, un clique au milieu et un clique à la fin. A 0, un tiers et deux tiers. parce que deux tiers, c'est quand ça repart après le break. J'arrive très facilement à voir. Après je me limite par forcément que à des sons que je pourrais mixer. Mais vraiment en trois cliques je sais si j'aime ce son ou pas. Après évidemment y'a des sons que je jouerais jamais mais je suis fasciné par la production, ça va au-delà de tout. Je suis pas obligé de prendre que des sons que je mixe. Parfois j'ai l'impression que je prends que des sons que je mixe et puis après j'arrive à une soirée et j'ai l'impression que je connais rien, quoi. En plus comme je privilégie les sons qui rentrent dans le concept de mon set plus qu'un son qui va tout casser. Parfois j'ai des tracks qui sont énormes mais elles sont tellement énormes que je sais pas quoi jouer après. Parce qu'elle sort tellement du lot de mon set que je pourrais que la mettre à la fin sinon bah ça détruirait l'entité que j'essaye de créer.

Colombe : Tu penses que t'as à peu près combien de sons ?

Théo : J'en ai 3000. Avant d'arriver à Berlin, j'avais 2700 à écouter. Après bon y'a des trucs très vieux mais ça fait toujours plaisir. Et moi j'ai cette facilité, quand je mets un son que j'ai, je me dis "putain, c'était ce moment-là, je l'ai téléchargé ce moment-là, c'était celui-là, en vacances là-bas..." Y'a vraiment ce côté un petit peu madeleine de Proust avec énormément de sons et c'est vraiment une passion. C'est pas un truc que je me suis créé sur le tas, etc. Je dis pas qu'il y en a d'autres qui sont pas comme moi mais t'en

as qui sont un peu attirés par le fait d'être DJ comme j'ai pu l'être quand c'était à la mode. Je serais juste content de pouvoir mixer.

Colombe : Du coup, dans un set, tu récupères des sons que toi tu n'as pas faits pour en faire quelque chose. A quel point est-ce que toi tu es créateur ?

Théo : Jusqu'à quel degré je peux aller dans la création ? Tu peux aller tellement loin dans la création... A mon échelle, ce que j'aime, c'est tout con mais c'est comme si tu prends un piano, t'appuies sur une note et sur un autre : est-ce que ça fait un accord, est-ce que les deux notes vont bien ensemble ? Deux notes, c'est bateau, elles vont toujours plus ou moins ensemble . Mais je vais avoir une track, j'essaye de jouer vachement sur des grooves et des subs, des fréquences basses. Il faut que quand les deux se marient, ça fasse des beaux accords. C'est tout con parce que t'as des tracks qui vont pas ensemble parce que ça fait un faux-accord ou des trucs qui sont mal. Du coup c'est ça aussi la création, c'est vraiment à travers les transitions que tu fais de la création. C'est pour ça que je suis pas non plus fasciné par des artistes qui ont des très grosses tracks. Ils les font pas jouer longtemps. Ca me plait, ouais c'est des très belles tracks. Je pense à Sven Väth qui est un artiste que j'apprécie toutefois énormément mais ça me fait rien, tu vois. Parce que c'est un très belle track puis une très belle track, c'est très cool mais tu ressors pas de là en te disant "putain c'était une ambiance particulière". Moi je préfère créer une ambiance plutôt que de balancer toutes mes meilleures tracks.

Colombe : C'était la question que j'allais poser ensuite : comment est-ce que tu sélectionnes les morceaux que tu vas mixer.

Théo : Bah ça c'est pareil, est-ce que les deux sons vont ensemble, est-ce qu'on peut mettre cette sonorité qu'on a pas écouté depuis un bout de temps. C'est aussi par rapport au kick. J'aime bien commencer avec des kicks un petit peu faible. Et avancer un petit peu sur le kick, de rendre ce côté un petit peu puissant, mettre des tracks avec moins de parties rythmiques au début et aller de plus en plus vers la rythmique parce qu'il y a vraiment cette volonté de libérer un peu le corps d'un danseur, tu vois. Si je commence directement bombe sur bombe, tu dances comme un fou, c'est bien mais t'as pas vraiment ce côté expérience où tu rentres dedans. Dès le début c'est trop bien, t'as la bombe du siècle.

Colombe : Est-ce que tu penses que t'as une pattes ? Genre un truc qui fait qu'on peut te différencier ?

Théo : Aujourd'hui je pense que oui. J'ai mis énormément de temps à l'avoir. Maintenant je pense que oui et après le plus dur c'est qu'il faut arriver à le renouveler, ça c'est très chaud. Là, je vois que c'est très difficile, y'a vraiment ce côté où la règle est quand même prépondérante, tu retombes toujours dessus. Et c'est vraiment cette sonorité-là que j'accroche et que j'ai envie de retrouver dans presque tous mes sets. Mais c'est très difficile à mettre en place. Là je vais faire un set vendredi pour la Bender, je pense pas que je vais jouer énormément là-dessus. C'est pour ça que pour conserver le projet Toscan Haas qui se veut vraiment comme ça, je cherche à devenir cohérent et c'est pour ça que je veux rajouter cette boîte à rythme à côté de moi pour avoir ce côté entité. Y'a un très bon set de Oscar Mulero à Dekmantel qui dure 40 minutes qui m'a beaucoup inspiré. Même si on mixe pas du tout la même techno, j'étais inspiré par cette création autour de la ride. Il joue des tracks qui ont parfois des énormes breaks où si y'avait pas cette ride qu'il rajoute sur une quatrième track qui revient tout le temps, t'aurais pas cette ambiance particulière. Parce que la ride c'est comme pourrait être un shaker, c'est vraiment un truc qui te porte, t'as l'impression que ça rajoute quelque chose de plus. C'est des sonorités où quand t'as tout qui est ensemble et là on te rajoute ça et t'es là genre "ah putain encore ça, vraiment?!" et t'as vraiment ce truc où tu t'arrêtes jamais, y'a tout le temps la question de la montée, y'a des fluctuations très légères mais tu le ressens. Je te conseille d'écouter ce set, tu vas voir vraiment la prépondérance de la ride, il la rajoute tout le temps sur la quatrième track et t'as vraiment une ambiance particulière qui se fait.

Colombe : Comment est-ce que tu prépares tes sets ? Est-ce que tu fais tout avant ?

Théo : Ca dépend, en vrai, je me rends compte que le préparer avant bah c'est toujours mieux, c'est toujours mieux. Après, je pense qu'avec le temps, tu les prépares plus parce qu'une fois que tu les as préparés déjà avant, maintenant tu sais quelle track va avec laquelle, tu vois un petit peu certaines ambiances. Mais je pense que préparer un set, c'est toujours intéressant parce que ça veut dire qu'au préalable, t'as vu si les oses allaient ensemble et t'as même sélectionné si ce son-là allait bien avec tous les autres sons. Tu crées une ambiance particulière et ça t'empêche même pas d'être totalement dans la création non plus. T'es pas en train de réciter une partition, dans tous les cas, les bou-

tons avec lesquels tu joues, tu les joueras totalement différemment. Une fois je vais faire une transition de cette manière-là, une fois d'une autre manière. J'aime bien comparer ça au sport. Quand tu fais de la natation, c'est toujours la même chose, tu fais toujours la même nage. Préparer et mixer un set c'est plutôt comme du badminton, tous les points sont différents, t'as pas de côté chiant, t'as pas qu'une seule manière de faire des transitions. Si je l'ai faite d'une certaine manière chez moi, c'est chiant de refaire. Le vrai problème de préparer ses sets c'est d'écouter souvent ses tracks et d'être saoulé à la fin.

Colombe : Comment est-ce que t'as ressenti le lien avec le public, les fois que t'as mixé ?

Théo : Bah j'avoue que la dernière fois [au Consulat pour la Spectrum]... En fait, j'ai pas assez d'aisance.. Déjà je mixe pas forcément sur une table qui me plait, j'ai pas encore assez de culture pour pouvoir être totalement avec mon public. Je suis très concentré d'autant plus que je prépare des sets. J'essaye de le regarder mais j'ai une image un peu forte où t'avais Ben Klock au Berghain qui regardait un danseur mais... captivé, il était là en train de le regarder, limite il jouait que pour cette personne parce qu'il la voyait de plus en plus danser, c'était assez particulier comme ambiance. Mais... C'était quoi ta question déjà ?

Colombe : Comment t'as ressenti le lien avec le public.

Théo : Ah ouais ! Par contre, en effet, au closing, quand tu fermes, quand ta track de fin se termine, ils allument les lumières, t'as tout le monde qui applaudit pour ta musique, là bah c'est... Je pourrais même pas te dire, j'en ai chialé, quoi, j'avais la petite larme, le sourire jusque là... C'est très particulier parce que c'est vraiment quelque chose de subjectif, c'est une musique actuelle, c'est une musique en laquelle tu crois, c'est une musique qui me purge presque toutes mes émotions, c'est-à-dire, aussi à travers la techno, moi j'arrive à purger toutes mes émotions. C'est pour ça que j'écoute pas forcément d'autres styles, si je suis triste je sais quoi écouter, si je suis heureux, si j'ai besoin de me défouler, je sais quelle techno écouter. C'est un autre point intéressant aussi, la techno défoule, c'est une danse qui défoule aussi, tu peux vraiment te défouler alors que si t'as une techno qui est assez puissante tu te défoules, alors que si t'as des sons, c'est un petit peu moins... La micro par exemple, ça défoule pas, c'est la nonchalance, c'est autre chose. On crée une autre ambiance. C'est deux ambiances totalement différentes. Mais

la techno, si par exemple je suis énervé, je me mets une grosse techno dans les oreilles, j'ai envie de niquer des mères, quoi. Ça défoule, ça te purge. Et du coup, à travers cette musique, j'arrive à penser toutes mes émotions. Quand t'as vraiment ce côté où les gens t'écoutent et te saluent à la fin, même si l'ingé son me faisait rire, il âme disait "t'inquiète tu verras, t'as pas besoin de te stresser, de 5 heures à 6h30, c'est que des poissons rouges" *rires*. Mais ça reste quand même un truc fou et de voir ces gens danser c'est plaisant. Même quand tu regardes après les vidéos, putain c'est cool. Tu vois une certaine ambiance... Ah ouais.

Colombe : Est-ce que du coup les gens dansaient face à toi ?

Théo : Ouais. Ouais ouais ouais, franchement ouais. Bah comme c'était une soirée un weekend à Paris, y'a quand même beaucoup de danseurs que j'aime vraiment. Du coup en soirée quand tu les vois danser à côté de toi ou quand ils envoient des vidéos et tout, c'est quand même un plaisir.

Colombe : Et du coup, est-ce que t'as trouvé leur attitude normale ? Sachant que t'as été membre du public pendant des années.

Théo : Après il faut savoir aussi que ça revient aussi au problème du DJ qui est quand même en face des personnes, au premier rang t'as souvent aussi des gens qui peut-être les moins éduqués à ces soirées. Moi qui adore danser je suis jamais au premier rang. Sauf si y'a vraiment de l'espace ou des trucs comme ça. Mais je trouve qu'au premier rang, c'est plus un côté où y'a du monde, c'est un peu spécial, c'est une autre ambiance. Vraiment le premier rang c'est une autre ambiance. Tu peux avoir des charo, tu peux avoir des filles un petit peu groupies, des trucs comme ça. Mais nan, y'avait des gens qui dansaient c'était plaisant et c'est fou quoi. Surtout en closing où bah à la fin t'es wow.

Colombe : Tu récupères un peu toute l'atmosphère de la soirée.

Théo : Exactement. C'était un vrai plaisir.

Colombe : Est-ce que tu fais tes propres productions ?

Théo : Je commence à m'y mettre, ouais. Le truc, c'est que j'ai du mal encore à trouver... En fait je vois un petit peu comment marche la prod et pourquoi en fait, les artistes qui ont commencé avec des prods. Comme tes sons, tes sonorités sonnent plus ou moins mal, t'es tenté de mettre énormément d'éléments. Et moi comme j'aime vraiment des trucs qui ont rien, la plupart du temps j'aime les grooves très subtiles, truc comme ça, bah c'est très difficile parce que ça demande que tes sonorités sonnent très très bien. Plus t'as de sonorités plus une sonorité en bouffe une autre. Là par exemple sur la track que j'ai le plus avancé, je suis obligé de mettre beaucoup d'éléments pour que en fait on compense le fait que chaque sonorités sonne pas très bien. Et le fait que, bah, par exemple je sais des fréquences hautes masquent mes fréquences basses qui sont un peu imparfaites, ça crée une certaine ambiance, un effet où le son est pas si mal. Mais c'est très difficile la prod, ça demande énormément de temps. Moi je me laisse beaucoup beaucoup de temps avant de sortir quelque chose parce que je veux pas sortir un truc avec une belle unité mais qui sonne mal. Je vais me dire que dans un an je sais bien le faire sonner.

Colombe : Tu te sers de quel logiciel ?

Théo : Ableton. Mais c'est essentiel la prod. C'est vraiment essentiel.

Colombe : Ah pourquoi ?

Théo : Parce que c'est un moyen de différenciation à un certain moment si tu veux mixer un peu partout. Mais après je pense que le métier de la prod et qu'être DJ ça n'a vraiment rien à voir. Je prends par exemple Markus Suckut, c'est un artiste techno que je surkiffe. Lui c'est pareil, c'est un producteur énorme, hors norme mais DJ moyen. Après t'as des mecs qui ont les deux métiers et qui sont excellents dans les deux métiers mais t'as beaucoup d'artistes qui ont pas du tout ce côté DJ. Par exemple Gesaffelstein en moindre mesure qui est un bon producteur mais pas un DJ. Il a rien à voir avec un DJ. C'est pour ça que moi la plupart du temps, les DJs que j'aime, c'est quand même des DJs qui sont soit danseurs, par exemple Massimiliano Pagliara, un artiste du Pano [Panorama Bar, au-dessus du Berghain, à Berlin]. C'est un ancien danseur du Berghain qui est devenu un super DJ du Pano. Là il avait fait un set au Berghain. Là par excellence, c'est vraiment la constitution de la musique pour la danse. Tu sens que c'est un danseur. Il est

pas du tout dans les tracks incroyables qui perdent un petit peu, c'est plus on est là on danse éperdument.

Colombe : Toi tu préférerais faire quoi ?

Théo : Si je prod ? J'aimerais vraiment une musique qui fait danser surtout et essentiellement.

Colombe : On va donc entamer la troisième et dernière partie de l'entretien, à savoir les soirées aujourd'hui sachant que t'as vécu à Paris et à Berlin. On en a déjà un peu parler mais bon...

Comment est-ce que tu les définis, ce que tu préfères...

Théo : En vrai, je pense que sur Paris la musique est meilleure.

Colombe : Ah ouais ?

Théo : La qualité de musique est meilleure ouais. En fait à Berlin, t'as vraiment des soirées ambiance, Renate [Zur Wilden Renate] : ambiance. Le son est pas ouf. Griessmühle tu peux aussi avoir des soirées ambiance. A Paris tu vas avoir des gros line-up, les gens aiment bien dire je vais voir un tel etc. A Berlin si tu vas sur Résident Advisor tu vas pas avoir énormément de très gros artistes, plutôt des petits artistes qui sont moins bien mais t'as quand même une musique qui est meilleure à Paris. Après en terme d'ambiance, ça n'a rien à voir. Berlin c'est des lieux fantastiques. Par exemple Sisyphe, le son n'est pas bon, pas incroyable mais l'ambiance et l'environnement sont incroyables. Après t'as le mastodonte qui est le Berghain qui fait quand même vibrer, quoi, dans tous ses styles que ce soit au Pano, à Säule ou au Berghain même. Et là ouais en effet, t'as une qualité de son qui est incroyable. Mais je pense qu'en terme de quantité le son est meilleur à Paris qu'à Berlin. Après en terme de soirée, c'est une question de format. A Berlin c'est aussi propice à la fête, tu fais la fête pendant des heures, tu fais la fête en journée, y'a vraiment une conception de la fête qui est pas pointée du doigt. A Paris si tu sors en soirée tu sais que le lendemain tu vas être dans le mal. C'est mal vu de dire que tu t'es levé à sept heures à Paris et que t'es allé faire la fête alors qu'à Berlin c'est com-

préhensible. Les lieux sont tellement cool que tu peux y aller passer du temps sans forcément te droguer ni même boire.

Colombe : Tu peux facilement passer une journée en boîte...

Théo : Une journée où tu peux même faire 24 heures sans rien, si t'y vas le matin, tranquille, tu parles, etc. T'as vraiment aussi des lieux qui permettent ça, t'as des endroits où tu peux te poser comme si t'étais dans un parc et à tout moment tu peux dire que tu vas danser. C'est assez cool.

Colombe : Comment est-ce que tu définirais la fête à Paris par rapport à Berlin ? Est-ce que c'est un concentré... ?

Théo : C'est plus à la mode, je dirais. T'as vraiment un côté mode, écouter de la techno, faire des soirées techno, prendre de la drogue. Berlin c'est comme ça aussi mais c'est vraiment une autre conception, la fête est vraiment intégrée à la société. Tu peux vraiment avoir une discussion avec des grands managers sur le Berghain, tu vois. Ça les choque pas alors qu'au Berghain y'a des trucs vraiment bizarres... Enfin bizarre... Tout est relatif. Mais tu pourrais pas avoir ce rapport-là sur Paris. Parce que vraiment la fête est plus pointée du doigt.

Colombe : Est-ce que du coup tu penses que la fête à Berlin ça t'a changé d'une manière ou d'une autre ?

Théo : Ah oui carrément, ouais ouais. Totalement. Maintenant j'aime faire la fête pendant vraiment longtemps et t'as vraiment ce côté danse, et vraiment aimer la fête, pas avoir envie qu'elle s'arrête alors qu'à Paris j'allais plus voir des gros artistes des trucs qui me plaisaient. Maintenant c'est plus des ambiances, je vais plus à la Concrète même si y'a des artistes que j'adore, je vais plus au rex non plus parce que c'est des trucs en mode, je suis avec un public qui est un peu particulier.

Colombe : C'est-à-dire ?

Théo : Bah c'est des gens qui vont en soirée techno et qui savent pas trop pourquoi. La plupart des gens savent pas trop se droguer, c'est un peu spécial. Sur Paris t'as vraiment une scène dirigée par des anciens de Berlin, des gens qui sont dans cette vibe-là et qui vont souvent à Berlin. Tu peux trouver chaque weekend des soirées un peu de ce type et ces soirées-là n'ont rien à envier à Berlin. A Berlin tout est vraiment incroyable. Après je faisais souvent des soirées gays à Berlin, genre des soirées au Renate ça peut se comparer à des soirées Rex mais avec du son moins bon et des lieux plus incroyables. Mais t'as vraiment ce côté où c'est une autre fête, t'as pas mal aussi de personnes qui vont être là plus pour serrer une meuf. Ca cet environnement-là me plaît moins, tu vois. Et puis c'est très jeune, là, Paris.

Colombe : Y'a pas de large éventail d'âge.

Théo : Ouais nan la moyenne d'âge ça doit être 20 ans à des Concrète et encore... Alors qu'à Berlin, t'as vraiment une moyenne d'âge qui augmente. Et plus t'augmentes en âge moins tu fais la fête pour dire que tu fais la fête et pour trouver quelqu'un. J'avais un bon pote qui allait surtout en soirée techno pour se trouver une meuf.

Colombe : Et tu disais qu'il y a quand même à Paris, cet espèce de truc de je vais en soirée pour pécho. Et pourtant toi et moi on affectionne les soirées gays qui sont pour le coup du radical péchotage.

Théo : Ouais c'est vrai mais les gays savent faire la fête en fait. Même si tu vas avoir des charos. Cet environnement-là me choque pas, ils font leurs trucs dans leur coin et moi je suis plus du tout dans cette ambiance-là.

Colombe : Est-ce que t'allais en soirées gays avant d'aller à Berlin ?

Théo : Non parce qu'en fait sur Paris je pense que j'aurais pas su cerner là où se trouvaient ce genre de soirées gays et je pense qu'il y a une vraie différenciation à faire entre soirée gay et ces soirées gays. Là c'est vraiment des soirées gays, organisées par des gays, t'as pas forcément que des gays et c'est vraiment une ambiance, une atmosphère particulière. Après aller dans une boîte gay aujourd'hui où c'est la chasse, jamais de la vie non plus. Comme ça aurait pu l'être avant. Je savais pas que ce monde-là [hors des

“boites de chasses”] existait. C’est vrai que les gays savent faire la fête, ils savent danser, ils aiment ça, ils sont là, ils aiment être sexy. C’est vraiment un autre profil parce qu’ils ont cette notion aussi de sexe libéré. C’est-à-dire que si on se plaît, on a pas besoin de se tourner autour, t’as pas besoin de te faire chier. On nique ensemble, quoi. C’est assez libre. Mais du coup, c’est assez libre et ça permet aussi qu’il y ait pas d’action particulière, y’a un certain respect, c’est une autre ambiance.

Colombe : Du coup est-ce qu’il y a des types de soirées que t’affectionnes plus que d’autres ?

Théo : Ouais ouais, carrément ouais, c’est tout con mais c’est plaisant de danser avec des gens qui savent danser. C’est plaisant de mixer en face d’un mec qui est en train de danser et qui kiffe ça vraiment. C’est une autre ambiance.

Colombe : Donc t’aimes les soirées d’initiés entre guillemets.

Théo : Oui j’aime les soirées boum boum d’experts. Sinon tu te fais chier, t’as pris ton verre, t’as déjà trente jeunes qui t’ont passé devant qui t’ont renversé ton verre. Ils sont là, ils veulent voir l’artiste qu’ils aiment, prendre des vidéos. Ils sont dans une autre conception de la fête où on montre qu’on fait la fête. Même si c’est encore à moindre de mesure par rapport à des soirées où on pose des bouteilles mais on montre quand même qu’on était à cette soirée, on montre qu’on a vu Rødhåd. Alors que bah, ouais, c’était possible à la Concrète pour aller voir des très gros artistes, je kifferais mais le truc c’est que je vais pas là-bas parce que je sais que c’est pas mon ambiance, tu peux même pas danser, y’a beaucoup de monde, c’est un peu particulier. Je préfère une soirée où je vais pas voir l’artiste que je préfère mais où je vais être dans un environnement cool où j’ai de l’espace pour danser où je peux danser avec tout le monde. Où si j’ai envie de faire telle ou telle chose, je peux. Y’a pas tout le temps un vigile trop chiant qui en a trop marre parce qu’il y a beaucoup trop monde. En fait, c’est une autre atmosphère, sur Paris c’est l’usine. C’est pour ça qu’ils font venir d’aussi gros DJs parce que ça ramène énormément de cash, les gens adorent ça, j’ai adoré ça aussi mais maintenant le truc c’est que je privilégie largement un son qui serait même moins bon - quoique parfois il est tout aussi bon. Fin je préfère limite une ambiance à un artiste, quoi. Surtout à Paris où la plupart des artistes que j’aime beaucoup peuvent pas vraiment mixer parce qu’ils ont pas du tout le soundsystem pour mixer ce qu’ils aiment bien faire.

Colombe : Au-delà des âges et des comportements, est-ce que tu peux me parler du style des gens entre Paris et Berlin ? Qu'est-ce qui les différencie ? Déjà y'a évidemment plus de gens nus à Berlin évidemment.

Théo : Ouais mais après faut que je distingue les soirées gays des soirées hétéros. Je pense qu'entre une soirée gay à Berlin et une soirée gay à Paris, y'a très peu de différence. T'a très peu de distinctions entre les soirées gays à Paris et à Berlin. La seule distinction c'est qu'à Paris y'a vraiment cette notion de mode qui est très présente, les gens se regardent beaucoup plus, t'es beaucoup plus sapé. T'es un peu parisien, quoi. Après au niveau des soirées hétéros, y'a pas forcément de très grosses différences, je pense. Mais y'a quand même des lieux qui sont assez incroyables. A la Concrète si ça me saoule et qu'il y a trop de monde, je suis obligé de partir, y'a pas d'endroit pour me poser, Rex pareil, c'est un lieu, c'est l'usine. Soit t'y vas tu danses et t'es dans le truc soit tu pars. Alors qu'à Berlin, les lieux, même si c'est des soirées qui peuvent se rapprocher des soirées de Paris au niveau du public, c'est quand même atypique, une ambiance particulière. C'est des jeux de lumières qui sont différents. Je dirais que Berlin, tu vas être plus dans du subtil, des très beaux endroits où ça te fait plaisir d'être. Alors qu'à Paris, j'ai ces néons-là qui tournent, c'est vraiment l'industrie.

Colombe : Du coup quelle scénographie t'as vraiment impressionnée ? Au-delà de la musique.

Théo : Bah le Sisyphos, c'est vraiment le parc Astérix de la fête *rires* Non mais c'est vrai, t'as le mec qui est sur un orgue. Moi je comprenais pas où j'étais. J'étais monté avec une pote, enfin j'avais suivi des meufs en after qui m'avaient trop kiffé, elles étaient trop sympa, on prend une trace de ket et on monte tout en haut, je comprenais rien. Et là y'a un mec qui arrive genre un vieux. Il commence à ouvrir des bouteilles de gaz, je comprends pas trop. Là il se pose sur l'orgue, les notes qu'il jouait, je sais pas si t'as déjà vu ça mais..

Colombe : Ouais j'avais vu c'est incroyable *rires*

Théo : Mais non mais in-croyable, les notes qu'il jouait ça faisait sortir des flammes des bouteilles de gaz et en fonction de l'ouverture de la bouteille, ça faisait un bruit différent et du coup ça faisait des notes. Il jouait une partition. En plus de ça le lieu est ouf, etc. Après c'est un lieu qui est parc Astérix. Après au niveau de la classe, le Berghain, c'est vraiment... Pfou, c'est beau.

Colombe : Qu'est-ce qui fait la beauté du Berghain ?

Théo : Le Berghain c'est la classe. C'est fou. Tout est beau, genre. Moi j'aime vraiment. C'est vraiment très clair, ça va vraiment avec les productions d'OstGut Ton. Y'a vraiment ce côté très subtil. Il m'est arrivé une fois d'arriver premier au Berghain, j'avais coupé la queue pour aller voir [Marcel] Fengler. J'étais le premier du coup à rentrer mais y'avait déjà des gens... Mais t'arrives dans cette salle, c'est énorme, en plus toi tu connais quand c'est un peu bondé, t'as ces immenses vitraux sur ta droite où y'a le bar qui est juste magnifique avec les petites bougies, très classe, très subtil. L'ambiance des néons du Berghain, c'est magnifique, parfois tu vas avoir [Marcel] Dettmann qui va passer un Depeche Mode, ils vont te mettre toutes les lumières en rouge. Tu vas avoir tout le Berghain en rouge. Ben Klock c'est tout Berghain en bleu, Somewhen tout Berghain en vert. Y'a vraiment un côté alors que j'ai horreur des lights, moi normalement, je trouve ça inutile mais au Berghain c'est énervé. Steffi, elle a quatre heures de set, ils ont retourné tous les néons, tous les trucs vers le haut, c'était rouge et bleu tout le temps. C'était la party party. T'avais l'impression d'être dans les années 80 en train de danser du disco, une ambiance mais folle, quoi.

Panorama Bar, magnifique aussi, magique, c'est un bar dansant ouf. Puis c'est ça qui est un vrai plus du Berghain même de toutes les boites à Berlin, c'est qu'elles ont un potentiel d'ouverture de 100 et qu'elles ouvrent tout le temps 80 et ça c'est ouf parce qu'en fait t'as tout le temps des trucs qui se passent et t'as tout le temps un truc que tu vas rater même si t'as fait un Berghain. Par exemple, au Pano, le dimanche matin si t'as par exemple des Soundstream un peu funk, méga bonne ambiance, si le mec qui gère les lights et tout qui sont toujours super cool c'est impressionnant, parfois je suis amené à leur parler, c'est vraiment des mecs passionnés et à fond dans leurs trucs, s'ils sont en train de kiffer, ils vont commencer à t'ouvrir les volets du Pano. Et ça te fait juste un flash, j'en ai des frissons tellement que... T'as même pas idée de ce qu'il se passe à ce moment-là t'as des t-shirts qui volent, les gens ils crient. Même moi je connais ce Berghain-là et on me dit que ça a beaucoup changé. Maintenant, c'est très dark, c'est un peu très G [GHB], G-

olisé, *rires* je dis carrément G-olisé, GHB-isé. Mais avant, il paraît que les gens étaient quand même assez de couleur qui dansaient sur le bar, c'était quand même une autre ambiance mais déjà cette ambiance que j'ai rencontrée c'est incroyable. Puis c'est classe, quoi. T'es là, tu vas te poser à un endroit, t'as cette lumière rouge. T'as beaucoup de vitraux au Berghain où t'as la lumière qui va venir de dehors et ça va vraiment faire une ambiance particulière dans cette salle là.

Au Pano, c'est facile, c'est bleu et rouge, tout est très minimaliste... Quand t'arrives t'as une immense statue qui est en train de porter une sorte de boule énorme, c'est magnifique, c'est très impérial. Et quand t'aimes bien faire la fête de manière un peu classe même si autour de toi c'est n'importe quoi bah le Berghain c'est classe. Alors que je dirais que le Sisyphos, c'est plus spectaculaire, c'est plus un parc d'attraction, c'est un peu plus spectaculaire, ouais. Le Berghain c'est imposant. T'as l'impression que t'es vraiment dans une antre, un peu classe où tout est esthétique.

Colombe: Qu'est-ce que tu penses fait qu'il y ait des gens qui en parlant du Berghain appellent ça "Church" ?

Théo : Je peux comprendre dans un sens parce qu'en effet, c'est vraiment un mastodonte après de là à appeler ça church, je trouve ça peut-être un petit peu basant *rires*. Ça dépend qui l'appelle church. Moi je pourrais très bien l'appeler church, dans ma conception de la musique et dans ce que j'aime dans ces soirées, pour moi, y'en a pas deux. Ce que je disais à la fin c'est que quand le Berghain est incroyable là y'a rien d'autre. Tu peux penser à rien d'autre. C'est juste une ambiance particulière. Après c'est quand t'aimes la techno et ses dérivés. Après si t'aimes la micro, tu peux reprocher pas mal de choses au Berghain, tu peux ne pas forcément aimer ça. Mais au niveau de la techno, c'est incroyable, quoi. Et le soundsystem... c'est vraiment au-delà de tout.

Colombe : Parce que moi il y avait un de mes axes de réflexion qui était vraiment sur l'aspect spirituel de la techno. La réponse que j'ai trouvée à la question de pourquoi puis-je être sobre et danser autant c'était qu'en fait il y a quelque chose de la transe.

Théo : Totalemment !

Colombe : Toi-même tu appelles le DJ un prêtre, tu vois.

Théo : Exactement, t'as quelque chose qui est totalement de la transe et bon je pense que ça a été permis plus ou moins par les drogues. Moi, franchement, j'ai un pote qui tapait y'a pas très longtemps et qui me disait que c'était la "révélation". Parce que t'as vraiment ce côté d'ascension quand tu prends par exemple une drogue, tu vas sentir le truc monter, t'as l'ascension un peu. Comme tu pourrais penser à une sorte de religion. Après, à terme, c'est juste que quand tu dis "church" pour le Berghain, c'est vrai que pourquoi pas, parce que c'est plus "church" dans le sens de... comment dire. Quand dans la Grèce antique ils allaient voir des pièces morbides ?

Colombe : La catharsis ?

Théo : La catharsis ! C'est un peu une catharsis. Pareil j'ai une pote qui a partagé une photo où elle dit "voilà toute la semaine j'ai un truc dans le cerveau et voilà je vais me vider la tête dans le Berghain ou dans les soirées et j'enlève cette sorte de maladie" tu te purges, en fait. C'est comme si t'allais te confesser, quelque part. En fait tu te confesses par le fait que tu te défoules, par le fait que t'es plus ou moins libre, que c'est quand même aussi un mouvement gay, la techno. Donc c'est un mouvement qui tolère énormément de choses. Donc t'as vraiment ce côté ouais, pourquoi pas church. Après faut voir comment c'est utilisé, par qui. Si tu dis church parce que c'est l'endroit où tous les week-end tu vas te défoncer jusqu'à plus en pouvoir, moi je trouve ça un peu badant et t'es un petit peu un guignol, quoi. Après si c'est plus voilà, church parce que c'est de la bonne musique, . C'est assez drôle. Je pense qu'il y a beaucoup qui sont comme ça.

Colombe : Donc c'est quand même un sens hyper profond. Et en même temps la techno, notamment à Paris, c'est vraiment à la mode. Pourquoi est-ce que la techno est à la mode ?

Théo : Pourquoi la techno est à la mode ?

Colombe : Parce que je suis d'accord avec toi sur le fait que c'est un style de musique dans lequel il est difficile de rentrer.

Théo : Pourquoi est-elle à la mode à Paris... Déjà je pense qu'il y a une mode sur la drogue, je te l'ai dit au début. Je pense aussi qu'il faut voir ce qu'il y a à côté. Si tu vas dans des soirées un peu souk, renou, bah le petit bابتou fragile, il sait pas trop où se mettre. Après t'as d'autres personnes aussi, c'est des soirées que tu peux faire longtemps et qui sont abordables. A Paris c'est difficile de faire des soirées, c'est très cher. Je dis pas qu'un Rex c'est pas cher mais je dis plutôt que si tu veux par exemple à Bagatelle, des trucs comme ça, tu te sapes d'une manière particulière, t'y vas pas forcément pour danser, t'y vas pour plein d'autres choses. Y'a plein de choses qui font que la techno est à la mode. Je vois mal d'autres soirées qui proposent ce format-là qui est de pouvoir danser, accessible, tu peux y aller plus ou moins comme tu veux, même à Paris, t'es pas forcément obligé d'être sur ton 31, poser ta bouteille, être accompagné...

Colombe : ... Porter des talons...

Théo : Ouais voilà, y'a plein de choses qui font que la techno est à la mode et ben évidemment, tu vas aller dans une soirée comme, tu vas avoir envie d'être avec des gens qui prennent de la drogue. Y'a un petit côté mode, ouais je fais la fête pour pas cher et je fais une belle fête et je fais vraiment la fête, la fête c'est pas posé autour d'une table, parler à des meufs et poser une bouteille. C'est pas la fête, c'est autre chose. Je dis pas que je pointe du doigt ça, les gens font ce qu'ils veulent mais c'est autre chose. La fête c'est danser, c'est plein de choses. Moi je vois, mon grand-père qui me dit aujourd'hui les gens chantent plus, dansent, ils osent plus trop alors qu'on a été pendant des années dans ces mouvements-là et la techno permet aujourd'hui de retrouver un petit peu de ça à moindre mesure mais quand même un petit peu.

Avant t'avais des bals, des trucs comme ça.

Colombe : Avant t'avais un truc très social.

Théo : Très social de la fête. Aujourd'hui, y'a très peu de trucs à part la techno, quoi.

Colombe : Donc toi la techno tu trouves ça social.

Théo : Parce que ça tolère presque rien sur Paris dans certaines soirées. Mais en même temps par rapport à des soirées où on va me juger sur mon physique, sur les meufs que je ramène. Evidemment que même au Rex parfois t'as des cas où tu te dis que tu vas pas

te faire respecter mais je me fais quand même beaucoup plus respecté que dans des soirées autres.

Colombe : Quelles autres soirées par exemple ?

Théo : Bagatelle, des trucs comme ça où c'est un peu m'as-tu vu, très contact et tout. Tu me diras, dans les soirées gays à Paris, c'est un peu la même chose mais tu peux très bien y aller, connaître personne et faire la fête. Tu vas pas aller à Bagatelle, connaître personne et faire la fête. Déjà ils vont te dire non à l'entrée. T'as ce côté libre et un peu acceptation de personnes comme elles sont. Une certaine ouverture d'esprit, tu te prends pas trop la tête. Même si à Paris, c'est très spécial, on est parisiens, on se regarde. Mais par rapport à d'autres soirées à Paris, je pense que c'est intéressant. Evidemment c'est quand même plus acceptable, t'y vas comme tu veux à l'heure que tu veux. Si t'as envie de faire un peu ce que tu veux, tu peux le faire aussi.

Colombe : C'est marrant parce que certes c'est ouvert d'esprit, y'a pas besoin de se saper mais en même temps effectivement, c'est quand même le repère des gens qui bossent dans la mode. Quand tu vas dans des soirées genre la dernière Spectrum, genre tu vois des gens qui ont un style, ils font grave un effort là-dessus.

Théo : Ouais, c'est vrai mais après ça c'est une conception. Mais après il faut pousser les trucs à leurs extrêmes, y'a des gens qui vont être comme ça et d'autres pas du tout. Si y'en a qui viennent en mode schlague avec un short et tout ils seront acceptés. Evidemment y'a des gens qui vont faire attention à eux et qui aiment bien être stylés parce que y'a vraiment un style qui est particulier et qui peut être cool, que moi j'aime énormément. Mais à côté de ça tu peux être accepté comme tu es.

Colombe : Décris moi le style qui est particulier et que tu trouves cool.

Théo : Bah c'est le style un peu Queer and Sexy, un peu gay, avec des... Sex, quoi, mega mega sex. Après bon, moi c'est pas forcément ce que j'aime le plus mais après quand quelqu'un est bien sapé et a de beaux vêtements, j'aime bien. Mais le côté tous torse à poil, ça me saoule toujours un peu. C'est un peu macho macho men, quoi. *rires*

Colombe : Est-ce que aujourd'hui la techno est un business à Paris ?

Théo : Ouais

Colombe : Vas-y développe

Théo : Ca fait trop d'argent. Je doute pas que le mec du Rex adore la musique, je le doute en aucun cas. Mais c'est du biz, c'est de l'argent.

Colombe : Ouais mais est-ce qu'ils sont pas obligés parce que les gens prennent plus de consos parce qu'ils prennent de la drogue.

Théo : Ouais mais d'un autre côté, genre les consos à dix euros, fin... Après ils sont obligés la plupart du temps, je pense. Mais ouais ils font de l'argent sur les entrées et c'est pour ça d'ailleurs que la Concrète c'est blindé. Il y a quand même des gens qui consomment, encore heureux d'ailleurs. Moi qui suis un très bon consommateur en boîte, un des meilleurs clients toute boîte confondus...

Ensemble : Le Whisky Coca

Théo : Mais oui c'est vraiment un business, c'est là où y'a de l'argent à se faire.

Colombe : Mais quand même la techno à la base c'était hyper transgressif, c'était les soirées pas autorisées par la loi, ils faisaient des soirées dans des hangars de manière complètement pirate.

Théo : Après ça a commencé à être légalisé, ce qui n'est pas un problème parce qu'il y a des gens qui ont pas forcément envie de se retrouver dans des hangars etc. Même si ça se développe énormément sur Paris. Puis t'as toujours cette situation qui est un peu difficile par exemple ce weekend y'a deux soirées qui ont été annulées : Possession et Fée Croquée. Fée Croquée qui fait des soirées depuis cinq ans et qui a jamais vu un événement se faire annuler.

Colombe : Pourquoi ça a été annulé?

Théo : Warehouse, en fait et ils ont loué à une personne qui était pas le propriétaire... Et après Possession qui était pareil une autre soirée qui doit avoir 4-5 ans. Pareil, annulé, même endroit, même problème, les flics étaient là. Après les choses changent aussi, tu vois. Faire du business sur la musique, c'est vrai que c'est un peu chiant parce que parfois c'est très cher sur Paris mais d'un autre côté, ça permet aussi d'avoir de très bons artistes, c'est le milieu qui est comme ça, tout est comme ça aujourd'hui. La techno maintenant c'est autre chose aussi. C'est loin, vraiment très très loin de Détroit.

Colombe : Du coup, est-ce qu'on peut encore dire que faire partie du mouvement techno et aller en soirée techno, c'est quelque chose qui appartient à de la rébellion comme ça pouvait être le cas avant ?

Théo : Je pense pas. Sauf peut-être dans les soirées gays où les gens sont vraiment libres, quoi. Et ont encore ce besoin. Moi j'ai un peu de mal avec les gays qui viennent juste de se découvrir gay, qui sont un peu fo-folle qui ont besoin de se montrer. Ils s'acceptent à travers cette musique. Après la rébellion de base qui était Détroit avec des mecs qui avaient des masques et tout, non. Ca existe encore à Détroit mais ça existe plus ici.

Colombe : Et du coup, la drogue non plus c'est plus une transgression ? C'est plus une rébellion ?

Théo : Je pense qu'il y a une attirance pour la drogue parce que t'as l'impression que tu vas voir autre chose. Mais rébellion non je pense pas. Quand tu deviens un peu expert, c'est fait pour la danse, majoritairement ou alors pour passer une bonne soirée ou être dans une certaine ambiance avec ton DJ. Après rébellion à travers la drogue, non je pense pas. Plus quand t'es jeune, quand tu te dis que tu fais un truc un petit peu olé-olé mais sinon je pense pas. Parce que en plus de ça, le mouvement de rébellion de Détroit n'était pas du tout lié à la drogue. Jeff Mills n'a jamais pris presque de drogue, je pense pas qu'il a pris de la drogue. T'as énormément d'artistes de Détroit qui en ont pris après mais ça n'avait rien à voir. C'était vraiment le côté industriel plus spatial pour par exemple Jeff Mills qui était vraiment en train de se dire que c'était une musique qui vient des extra-

terrestres. Tu peux aussi comparer ça à ce qui est une montée vers quelque chose. Parce que cette musique qui est mécanique et très répétitive elle te permet aussi de t'élever dans un sens. C'est une ambiance. Le son de Vril que j'ai, par exemple qui est tout le temps répétitif, ça met une ambiance particulière, t'as l'impression que tu montes petit à petit, tu sens la montée, tu vois. Pas comme si t'avais une montée qui était énorme et que t'entendais que ça. Parfois tellement subtil que t'as ce côté d'ascension... Même tu sais à travers les rythmiques d'un son, au début t'as rien, t'as un kick, t'as un truc qui vient un peu. Même dans la structure du son, c'est une structure de l'ascension, d'où le fait que ce soit aussi complice avec l'ecstasy parce que t'as cette montée. Et pas tout qui explose d'un coup.

Colombe : J'ai vu pas mal de bouquins qui ont été écrits au début des années 2000 sur les soirées techno, les raves illégales et qui disaient que ça appartient à quelque chose de l'ordre du politique. Dans le sens où ce sont des jeunes qui se désintéressent de la politique et qui en fait vont se retrouver dans ces mouvements de foule. On arrive, on est libre d'être qui on veut.

Théo : Je pense qu'au niveau de la politique je pourrais pas vraiment te dire parce que j'étais jeune. Mais au niveau de la politique générale, la société de consommation pure et dure... Après c'est au-delà tout mais on est tout le temps rattrapés par l'argent et tout et c'est très difficile d'avoir un moment où tu te perds totalement, ton cerveau réfléchit plus. Quand t'as une passion, comme ça. J'en parlais en prépa à une pote qui me disait "tu vois toi quand tu vas danser sur de la techno pendant des heures bah moi j'ai l'impression d'être pareille quand je fais du cheval, je pense à plus rien, je pense pas à la société de consommation, je pense pas au taf, je pense à rien." Alors pourquoi ça s'est épuisé dans la techno bah parce que c'est des soirées, des gens qui sortent en soirée, c'est vraiment un moment où en effet, c'est difficile de trouver un truc à faire à Paris hors sortir de minuit à six heures du matin. T'as ce côté en mode on se libère de la société capitaliste même si on est plongés dedans même en soirée techno puisqu'il y a des gens qui se font énormément d'argent. Mais t'as vraiment ce côté où les gens cherchent autre chose, cherchent à ne plus penser, tout simplement. Enlever ces trucs un peu qui te prennent la tête tous les jours, juste le temps de ces quelques heures, je suis perdu dans la musique, dans cette soirée.

Colombe : Du coup c'est plus de l'ordre du politique, c'est de l'ordre du personnel. Fin je sais pas si toi t'es un peu politisé.

Théo : Non moi je suis plus du tout politisé.

Colombe : Et toi Simon est-ce que t'es politisé ?

Simon : Non.

Colombe : Mais personne ne l'est je crois *rires*

Théo : Non mais je pense que j'ai des convictions mais niveau politique aujourd'hui personne ne m'intéresse. Je sais même pas si j'irais voter. Alors qu'avant je me disais si y'a Marine Le Pen au second tour j'irai voter contre. Mais maintenant ça m'intéresse même plus, c'est un peu bizarre, je me sens même pas citoyen français, je me sens citoyen du monde et d'autre chose. Pour moi si vraiment c'est la merde en France... La politique et l'économie, c'est un mindset qui compose un état. Je pense sinon que je serais plus de gauche que de droite, évidemment mais après ça veut plus rien dire parce que tu vois, t'as des politiques qui sont de droite qui ont des avis de gauche... Fin ils retournent tellement leur veste que y'a pas vraiment de... Après je pense ouais que c'est vraiment plus une conception qui est différente du capitalisme pur, qui est de dire bah voilà, je dois tout le temps faire quelque chose. Y'a vraiment cette notion d'oubli de tout, d'oubli de toi-même, de ce que t'as dans la tête. C'est Âme qui le dit dans son interview qui est assez intéressant, il parle vraiment de ce côté oublié de soi, oublié du temps, t'es plus maître de toi dans un sens, tu vois. Parce que tu te laisses porter. Juste ton corps parle pour toi, t'as plus vraiment besoin de parler. C'est comme ça d'ailleurs que tu te dis que putain il était deux heures du matin et que matin il est si heures. Tu fais des laps temporels.

Colombe : Et tu penses que la techno va évoluer comment ?

Théo : La techno a toujours évolué et elle évoluera toujours. Ca dépend de là où on est. On peut pas vraiment savoir... Là en ce moment ce qui est tendance c'est l'EBM. La techno devient de plus en plus violente là en ce moment. L'EBM c'est très très tendance

à Paris comme à Berlin de plus en plus. Après comment elle évoluera, c'est difficile à dire. Mais c'est impossible...

Colombe : Comment toi t'aimerais la voir évoluer ?

Théo : Moi le truc c'est que j'ai déjà mes années phares de la techno. 2013, tout 2013. C'est vraiment la conception que j'aime le plus aujourd'hui. Même les années 2000, t'as des mecs comme Fumiya Tanaka qui ont fait des sons... Alors que le mec c'est devenu un DJ de micro après. Mais la techno d'ailleurs, elle va évoluer mais elle va prendre aussi du passé. C'est pas non plus une musique qui évolue totalement et éperdument et qui va totalement rompre avec quelque chose qui existe actuellement. Après comment elle va évoluer... C'est très très difficile à dire mais je pense d'ailleurs que y'a des gens qui bougeront jamais et qui resteront des bons artistes. Après c'est une question de mode et de qu'est-ce qui va marcher pendant un temps. Par exemple, Ben Klock, c'est pas vraiment à la mode mais ça marche très très bien. C'est plus un petit peu le côté EBM qui va marcher, si tu regardes bien les artistes qui marchent vraiment en techno, c'est... Quoique non parce que Freddy K, il casse tout et c'est de la vieille techno. C'est proche un petit peu de ma techno Freddy K et le mec, il rafle tout en ce moment. Mais après t'as des mecs comme Somewhen, Kobosil, c'est quand même beaucoup plus tonique. Kobosil c'est un mec du Berghain, c'est excellent. C'est pas ce que je mixerais mais le mec... C'est pas forcément de l'EBM mais ça a un rapport avec l'EBM. Y'a tellement de styles différents.

Colombe : Pourquoi est-ce que la techno devient hard ? Parce que si l'EBM se rapproche du métal, c'est qu'il y a quand même une radicalisation...

Théo : Les gens aiment bien quand ça bombarde, ouais, quand ça tape dur. Et c'est peut-être plus facile de faire un très bon set quand ça tape que quand c'est très méticuleux et progressif. Les gens préfèrent quand ça tape, je pense. Parce que t'as aussi ce côté un peu trash dans la techno. Genre les mecs qui sont en harnais etc, ils aiment bien avoir un truc un petit peu hard qui reste cohérente avec ce qu'ils sont aussi. C'est un moyen un petit peu de se déchaîner.

Colombe : J'ai deux petites questions pour terminer. Si tu devais choisir un DJ parmi tous, ça serait qui ?

Théo : *Réponse immédiate et assurée* Ben Klock

Colombe : Et un morceau fétiche de la techno ?

Théo : Pfff, attends, déjà parmi tous les DJs, Ben Klock je dirais déjà que s'il fait son travail comme pendant ces cinq heures et qu'il est à 100% ouais Ben Klock. Mais il faut qu'il soit à 100% et c'est très très rare qu'il soit à 100%. Après, une track techno... Favorite ? C'est impossible, c'est quasi-impossible. Techno seulement ou autre...?

Colombe : Ouais techno seulement.

Théo : Ah putain, peut-être Subzero de Ben Klock ? Je pense parce qu'au niveau de ce que j'aime le plus... Mais je pourrais te dire Vril V, je pourrais te dire.. Putain y'en a trop... Et Jeff Mills, The Bells c'est une très bonne track. Après, y'en a tellement qui sont bien. Mais après ouais même si je l'écoute plus, Subzero, c'est quand même une track vraiment particulière.

Colombe : D'accord, génial. Merci beaucoup Théo ! C'était un vrai plaisir de faire et entretien avec toi.

Entretien avec Alexis Dutrieux

Alexis Dutrieux, 24 ans, réalisateur du projet documentaire en cours, *Detroit Testifies*.

Je lui ai posé la question suivante : Pourquoi est-ce que même en soirée techno on danse face au DJ?

Alexis : Allô

Colombe : Coucou Alexis, ça va ?

Alexis : Coucou !

Colombe : T'avais l'air déjà assez plein de remarques à me faire, donc, je te laisse la parole

Alexis : J'ai des trucs en tête, oui !

Colombe : J'ai vu le documentaire *Techno City, What is Detroit Techno* et j'ai tout de suite pensé à toi parce qu'il y a ces grandes tours et le tout petit Derrick May et je me suis dit "si grand, si grand ! Alexis Dutrieux !

Alexis : C'est vrai qu'on m'affilie souvent aux tours de l'industrie automobile de Détroit. Bah écoute, déjà ça me fait plaisir que tu penses à moi en écoutant de la techno. Euh, non mais déjà je te recommande le documentaire de Jacqueline Caux, elle est hyper intéressante, Adeline [sa meilleure amie] est allée à une de ses conférences, en fait quand elle était passé à Rouen. Moi du coup après je l'ai rencontrée, je suis allé à une de ses conférences, c'est une des meilleures potes de Jeff Mills. Elle avait fait ce documentaire génial sur lui L'Homme qui venait de l'espace. C'est un espèce de live de 30 minutes.

Colombe : Comment ça s'écrit ? Caux ? C.A.U.X ?

Alexis : Oui ! Elle est vraiment très bien, là on est en train de négocier pour qu'elle apparaisse un peu dans le documentaire mais on verra. J'ai pas envie qu'elle soit trop présente parce qu'elle a déjà trop marqué le truc... Bref. Alors attends parce que moi j'ai toujours tendance à m'égarer. Alors donc attends, en deux parties, sur le côté historique, le côté,

on vient d'Underground Resistance, on a pas trop envie qu'on voit nos visages. Y'a plusieurs trucs à garder en tête. Si tu prends l'histoire de la techno, enfin l'histoire de la musique électronique en général, disons qu'elle commence avec Stockhausen. À partir de là, de Stockhausen puis après John Cage, Pierre Schaeffer, je sais pas si tu t'es intéressée à la musique concrète un peu...

Colombe : Oui j'ai un peu vu tout ça.

Alexis : Oui voilà, donc en gros,, Pierre Schaeffer, lui déjà ses bouquins sont géniaux, c'est lui qui résume le mieux le truc. Il se considère comme un chercheur, pas du tout comme un musicien, ses parents étaient musiciens, il admire beaucoup la musique donc pour lui c'était hors de question qu'on le considère comme un musicien même s'il a révolutionné absolument tout comme Stockhausen. Mais donc ce qu'il est important de voir dans le fait qu'ils se considèrent comme des chercheurs c'est que la révolution fondamentale sans laquelle la techno serait impossible, c'est l'invention du phonographe par Edison et qui a permis à Schaeffer dans ce cas-là ou à Stockhausen dans sa construction même mentale de mettre fin à la série tonale, c'est qu'en fait le phonographe a permis toute les expérimentations. On capte le son on enregistre ce qui permet de jouer avec ce son-là et en fait on se met à utiliser, comme dit Schaeffer, le disque et la musique comme un objet. Donc là c'est l'invention de l'objet musical. Et là ça devient capital parce qu'en fait la techno, c'est la première musique de musiques. C'est-à-dire qu'en elle-même c'est déjà un dialogue musical. C'est pas toi qui fait de la musique, c'est toi qui joue avec de la musique déjà faite. Donc c'est pour ça qu'il y a déjà un premier effacement du créateur derrière une oeuvre déjà existante.

Après y'a des gens qui te disent que le rock c'est un dialogue avec Chuck Berry depuis 60 ans. Alors oui mais ça n'a rien à voir. Le support est différent.

À la base, la musique électronique, c'est une vraie réflexion sur la musique. Si on garde en compte l'idée de chercheurs, déjà on voit que c'est fait pour être des hommes de l'ombre et pas du tout de la mise en avant de la manière des [Rolling] Stones. Mais l'autre truc qui faut garder en tête, c'est que Juan Atkins, Kevin Saunderson, Derrick May etc. ils vont découvrir la musique concrète bien plus tard. Eux, en soi, se mettent à la techno grâce à Electrifying Mojo qui va passer du Kraftwerk.. Or, Kraftwerk, c'est quoi? C'est des mecs qui sortent de la musique classique. Qui se sont rencontrés à Düsseldorf, qui font de la musique classique et c'est pour ça qu'il y a deux définitions potentielles de la techno dès le début. Y'a une que j'adore c'est celle de Ariel Houry qui dit que la techno c'est du

Blues électronique. L'autre définition possible qui est celle que j'aime bien dans la techno c'est que c'est une des grandes évolutions de la musique classique. Pour moi si tu prends un gars comme Ricardo Villalobos, ça reste de la musique classique. Donc en fait au début de la techno, ils connaissent pas la musique concrète. Donc eux, qu'est-ce qu'ils font? Ils viennent de Belleville près du lac Huron dans le Michigan et donc globalement ils ont pas trop de problèmes de thunes. C'est ça qui est assez intéressant, c'est que ce sont des afro-américains mais qu'ils ne sont pas pauvres, contrairement à beaucoup de rumeurs qui tournent. Mais qui sont très conscients des luttes raciales, c'est tout l'enjeu d'Underground Resistance. Mike Banks, j'ai pu le rencontrer y'a deux semaines, il arrête pas de le répéter : s'il se met pas en avant c'est parce qu'il y a que la musique qui compte mais ensuite parce que selon lui, sa lutte l'emporte. Et sa lutte c'est de dire que les labels Blancs ont coupé les veines des Noirs dans les années 1970 et qu'en fait il veut faire un truc un peu à la Berry Gordy avec Motown, à savoir un label que pour les Noirs. C'était ça l'idée de base, permettre l'émancipation des Noirs comme Berry Gordy a permis l'émancipation de mecs comme Stevie Wonder. Personne n'aurait embauché un gamin de onze ans qui est aveugle. Donc pas se mettre en avant pour une cause sociale. Puis ne pas se mettre en avant parce que le matériel est déjà pré-existant. Donc tu fais des variations sur un même thème. La techno c'est des variations sur une même chose. Deleuze, il parle pas de la techno mais ça s'applique, quand quelque chose se répète, dans sa deuxième occurrence est totalement différent de sa première occurrence alors que c'est le même son. Donc là on en arrive à une définition géniale de la techno ! C'est une mise en relation de choses hétérogènes qui forment un système. C'est en ça que je trouve la techno fascinante, notamment pour étudier une nouvelle forme de société je pense aussi. C'est ça qui m'intéresse dans la techno. Comment le bruit fait société. Désolé je m'égare.

Donc cause sociale et définition musicale, c'est les deux premiers points.

Et le troisième point, c'est l'influence psychologique. Si on dit que la house est de Chicago et la techno de Détroit pour être super caricatural, Détroit c'est une ville qui se dessine par l'industrie automobile. Or, c'est une industrie à la fin des années 1970 qui est souffrante, t'as déjà eu toutes les délocalisations. C'est donc pas pour rien que la musique de Kraftwerk ça leur parle parce que Kraftwerk viennent de la Ruhr, zone industrielle. C'est pas pour rien non plus que t'auras à Manchester la plus grande scène anglaise, c'est pas pour rien non plus que pas mal de DJs français viennent de Roubaix et de tout le nord industriel. Donc t'as toute cette ligne industrielle qui est fascinante et qui explique pourquoi on se comprend les uns les autres sur la techno. Donc en fait, pourquoi est-ce que c'est important? Parce que tous les DJs de Détroit sont construits et fabriqués dans l'imaginaire

industriel et dans l'imaginaire de la science-fiction qui présente des humains qui ne sont pas humains ou qui ne sont pas encore humains et l'industrie présente ce qu'il y a de plus humains et ce qu'il y a de plus inhumain en même temps. C'est Derrick May qui explique assez bien ça. Donc ce que eux veulent faire c'est donner vie à toute cette mort industrielle autour d'eux. T'as Derrick May qui dit un truc du genre... Déjà y'a la formule connue de Derrick May que t'as forcément du croiser de : la techno c'est la rencontre dans un ascenseur de George Clinton et Kraftwerk

Colombe: Oui ! Et l'ascenseur est en panne.

Alexis : C'est ça, voilà, il dit c'est une totale erreur à l'image de Détroit, ce qui est totalement génial. Donc ouais t'as ce truc-là. J'ai interviewé y'a deux semaines le guitariste de George Clinton dans les années 1990 qui me parlait un peu de ça. Surtout que George Clinton dans les années 1990 ils enregistraient à Détroit. Donc attends, je peux te lire une longue citation de Derrick May ?

Colombe : Oui, vas-y.

Alexis : "L'idée des machines, de l'électronique est évidente, surtout venant de Détroit, ici tout le monde a un parent qui travaille dans l'industrie, c'est une influence directe, parfois très froide, dénuée d'émotion. Parfois ceux qui bossent sur ces machines n'ont plus de sentiments parce qu'ils bossent pendant des heures, complètement absorbés par quelque chose qui ne leur donne rien en retour. On a été amenés à faire cette musique inconsciemment parce que tout est inconscient, une pensée inconsciente, une émotion inconsciente. Tous ces sons viennent inconsciemment de l'univers de l'industrie, de la mécanique, des machines, de l'électronique. Pourquoi ? Parce qu'on aime Détroit. Cet environnement nous a créés et à notre tour, socialement et inconsciemment on a créé cette musique. En créant cette musique, on a créé notre environnement."

C'est magnifique. Donc ça c'est dans le documentaire *Universal Techno* qu'il dit ça. Donc quand il dit ça, ce qui est important à retenir c'est ça, c'est le côté que la machine déshumanise l'homme et qu'eux vont humaniser la machine et à ce moment-là y'a plus du tout besoin de se mettre en avant. Dans la mesure où c'est la machine qui devient humaine et c'est donc la machine qui devient le personnage principal. Donc y'a plus aucune logique humaine. C'est pour ça qu'il sont hyper influencés par Kraftwerk parce que Kraftwerk, c'est pas des être humains, c'est des robots. J'ai toujours aimé leur album qui a été une révéla-

tion pour moi. L'album The Man-Machine a été enregistré par un gars qui a bossé à la Motown. Je trouve ça génial parce que ça permet de construire vraiment le point. Autre histoire parallèle qui peut être intéressante. Une de mes potes à Détroit, elle s'appelle Robbie, c'est la soeur d'Omar S.

Colombe : Oh tu connais la soeur d'Omar S?

Alexis : Il est très bon. Du coup j'ai rencontré Omar S qui est d'une froideur incroyable mais qui est très drôle. En gros ce qui est marrant, c'est qu'elle est guise chez Motown, elle c'est toute sa vie, ils ont grandi dans l'environnement Motown et Omar S se met à faire de la techno. Donc la question que je leur ai posé, c'est quel est le lien commun entre la techno et Motown. Le lien commun c'est que Motown a été créée sur un modèle industriel et que toutes les lignes rythmiques, c'est motorique. Cette manière de taper sur la batterie est inspiré de la manière qu'a la machine de taper sur la chaîne de montage. Donc en fait, t'as un parallèle magique.

Donc voilà. Faut pas oublier toute cette dimension psychologique, psycho-sociale qu'est l'influence de l'industrie et la déshumanisation et l'humanisation de ce qui n'est pas humain.

Colombe : Mais alors comment est-ce que ça a pu devenir aussi mainstream ? Pourquoi est-ce qu'on danse devant le DJ ?

Alexis : Quand tu m'as posé cette questions, j'étais surpris, j'avais envie de te dire que c'était devenu mainstream parce que tout devient mainstream et parce que limite mainstream, ça veut plus rien dire. Mais ce que je dirais, premièrement, si on prend Détroit comme point de départ, Détroit, ça fonctionne comme Liverpool pour les Beatles. Il faut devenir connu pour se barrer. Donc quand Robert Hood et Derrick May on leur propose des soirées ailleurs, genre au Rex, ils se barrent. Là, ils sont à Paris, donc forcément t'as des artistes étrangers qui sont là, Daft Punk, ils y allaient à ces soirées-là. Les premiers DJs français, Etienne de Crécy, toute cette bande-là. Même si en France, la techno elle est arrivée par la pop, un peu comme le hip-hop qui est arrivé par Chacun fait fait fait c'qui lui plaît plaît plaît. T'as une chanson qui introduit le hip-hop en France avant même qu'il y ait des groupes de hip-hop en France. Mais après l'autre truc marrant... Euh, je fais un peu du bullshit c'est-à-dire que je te raconte ma vie mais que tu vas peut-être en tirer des choses intéressantes. Quand j'étais à Memphis j'ai dû faire une conférence sur la nais-

sance en parallèle du hip-hop et de la techno en banlieue parisienne. Et en fait tu vois que la plupart des artistes techno de l'époque mixaient des albums rap, par exemple de MC Solaar. De même manière qu'Etienne de Crécy, sur son premier album, c'est un rappeur en fait qui scratch sur un des sons. En fait t'avais une pleine communication entre les deux même si t'en as qui viennent de Versailles et d'autres qui viennent du 93. Donc t'as toute cette communication-là qui peut être assez intéressante pour eux et qui explique peut-être le côté mainstream. C'est un premier dialogue entre deux genres différents, encore une fois Daft Punk faut pas oublier, c'est devenu mondial. Pourquoi c'est devenu énorme comme ça... Ça reste en point d'interrogation. Mis à part qu'ils ont réussi à hyper bien intégrer toute leur influence Michael Jackson et George Clinton rien que sur le beat de Da Funk qui est un truc incroyable. Bref, donc, c'est le côté Détroit, Derrick May qui veut se faire connaître ailleurs pour partir. Parce que ça leur casse les couilles de vivre dans une ville sinistrée où tu risques de te faire tuer à chaque coin de rue. Ce qui est très important c'est aussi tout ce qu'il se passe à Berlin que tu connais beaucoup mieux que moi parce que t'as vécu là-bas. C'est tout le truc où la techno vient de l'influence de Krautrock qui est la première musique proprement allemande après les nazis, qu'ils ont fait cette musique pour s'émanciper des américains et des russes et que cette musique va également influencer Détroit parce que c'est industriel et qu'elle va par conséquent revenir à Berlin pour les mêmes raisons. Là y'a un documentaire génial qui a un nom à la con genre Berlin Calling, un truc sur Arte

Colombe : Ah mais oui je l'ai vu ! Berlin, le Mur des sons !

Alexis : Oui voilà un truc comme d'hab d'Arte : assez chiant mais bien construit. Il t'explique qu'évidemment la techno n'était pas vendue à l'Est mais qu'il y avait des radios pirates qui passaient de la techno qui passait dans les clubs à l'Ouest. Et donc t'as l'histoire géniale de quand le mur tombe, les gens qui vont en club à l'Ouest et qui se retrouvent avec des gens de l'Est. Et que la techno a aidé à l'unification allemande en 1990-1991. La Love Parade avec la femme qui est géniale, là, qui a un nom assez italien genre Marlène Schiappare ou je sais pas quoi. Donc la techno devient le symbole de l'unité allemande, l'Allemagne devient le deuxième acteur économique de l'Europe donc la culture allemande devient de plus en plus en vogue et donc je pense que ce virage-là, c'est un truc considérable dans la popularisation de la techno. Après comme dit Laurent Garnier quand il reçoit sa victoire de la musique dans les années 1990, la techno souffre quand même toujours et c'est le cas aujourd'hui et c'est parfois la faute de ceux qu'on appelle les "club-

bers” qui permet d’entacher la réputation de la techno qu’est la drogue. Après t’as aussi les connards qui entachent sa réputation autour de l’homosexualité, ça c’est Laurent Garnier qui en parle très bien. Donc t’as toujours des stigmates sur la techno. Après tu le sais mieux que moi, c’est devenu mainstream et c’est pas de la techno qu’on écoute, quoi. Donc bon. Après voilà, je pense que c’est en Allemagne que ça se passe. C’est elle qui joue un grand rôle dans le fait que ça devienne mainstream. Et l’artiste qui est intéressant à étudier à ce niveau-là, c’est David Guetta. La manière dont il a commencé par faire de la techno et de la house et qu’il a abandonné ça parce qu’il a compris que le fric il était en EDM. Donc c’est un geste intéressant à étudier pour savoir ce qui devient mainstream et ce qui crée le mainstream. Donc voilà.

Colombe : Effectivement, quand je t’avais parlé de mainstream, c’était un peu grossier, mais c’est surtout qu’il y a des codes qui se construisent. Et c’est surtout ces codes-là que je veux étudier.

Alexis : Après, c’est très intéressant, ça se voit pas que en techno, ça se voit partout, genre en musique psyché genre la psytrance qui revient depuis six sept et qui devient fatigante parce que franchement même si j’adore ça, on tourne en rond. Dans ce genre de trucs tu peux t’habiller n’importe comment, comme tu le souhaites, faire ce que tu veux. Mais mine de rien, tu peux t’habiller n’importe comment mais si tu t’habilles comme tout le monde, c’est-à-dire que si je venais habillé comme je m’habille normalement et bah je serais jugé. Alors que je voudrais dire non, je suis juste habillé normalement. Selon les standards actuels. C’est un peu l’hypocrisie de ces trucs-là.

Colombe : Oui, j’ai toute une partie sur le conformisme de l’anti-conformisme

Alexis : Oui c’est l’uniformisation dans la difformité. C’est super intéressant. Pour le coup j’aimerais bien que tu m’envoies ce trucs-là parce que je l’ai constaté mais j’ai pas vraiment eu le temps de l’étudier. Donc ça peut être intéressant. J’ai pas mal de trucs aussi sur les littératures cyber-punks, d’autres trucs d’imagerie. J’étais perplexe sur ta question au départ. Mais je crois aussi que c’est la faute des tourneurs. Si les gens prêtaient moins attention au nom, y’aurait moins de gens à la Concrète.

Colombe : Oui mais justement le Rex et la Concrète, c’est devenu des échantillons de mainstream mais en même temps à Paris t’as aussi de plus en plus de soirées

type Périplate ou Bender avec des mecs sapés comme des métalleux mais gringalets comme des gars de la fashion week. Y'a des nouveaux mélanges qui se font et qui cherchent à éviter le mainstream...

Alexis : Oui, c'est hyper intéressant parce qu'on va voir quelle musique et quelle mode vont en ressortir. Là j'étais à un festival Détroit Paris en musique expérimentale, en fait t'avais des mecs du jazz, du rock, du funk, de techno et de hip-hop. Chaque jour ils mettaient en avant un artiste à qui ils s'adaptaient et ils enregistraient des trucs qui venaient de nul part et qui étaient excitants. C'est ces petits mélanges-là qui sont intéressants. Bon allez je te laisse, je vais me faire couper les cheveux !

Colombe : Oui ! Merci beaucoup, c'est vraiment chouette d'avoir une source comme toi.

Entretien avec Nicolas Deniel

Nicolas Deniel, 24 ans, membre du collectif techno La Quarantaine

Colombe : Bonjour Nicolas, merci beaucoup de répondre à mes questions ! Peux-tu te présenter ?

Nicolas : Alors moi je m'appelle Nicolas, y'a un truc sur lequel tu veux que j'avance ?

Colombe : Euh non, juste, quel âge tu as et ce que tu fais dans la vie.

Nicolas : Ok, donc ouais Nicolas Deniel, j'ai 24 ans, et du coup dans la vie je suis consultant média chez UM agence média du groupe InterPublic.

Colombe : En gros, moi si je te contacte aujourd'hui c'est parce que j'ai entendu dire que t'étais organisateur de soirées techno donc je veux bien que tu me racontes un peu quelles soirées et comment est-ce que t'en es venu là.

Nicolas : Tout à fait, alors du coup, ouais des soirées j'en organise depuis assez longtemps, j'ai commencé en Normandie avec mes potes du lycée et de la fac, on a organisé plusieurs événements que ce soit à Caen ou à Deauville. Sous différents formats : bars, boîtes, extérieurs en journée, enfin on essayait d'être assez larges. Plutôt électro techno parce que mes potes qui pour le coup étaient DJs étaient plus dans ce style-là donc plus facile de choper des artistes quand c'est des potes. Et en arrivant sur Paris, j'étais avec mon pote Alex avec qui j'étais à Sup de Pub, on a aussi continué à faire ce genre de choses et lui à monté avec Jean-Gab, Jean-Gabriel Rousseau qui est cofondateur de La Quarantaine avec Alex qu'ils ont fondé donc ensemble. C'est un peu le gros du boulot, c'est aujourd'hui une association qui compte huit membres principaux, que ce soit graphistes, trésorier et après on a tous des corps de métiers différents, deux personnes qui sont en agence événementielle, on a tous un taf à côté et on fait ça en plus. L'idée de La Quarantaine, ça va être de proposer des événements alternatifs plutôt hors club et toujours dans des endroits différents. On fait quasiment pas de clubs hormis le Glazart qu'on va faire là pour la deuxième fois le 27 octobre, là c'est plus pour mettre en avant nos DJs maison et faire plutôt des release parties pour les sorties d'EP ce genre de

choses. Et le reste du temps on va être plutôt sur des événements ou dans des hangars désaffectés qu'on va remettre un peu aux normes pour recevoir des publics ou alors des lieux qui sont déjà ERP [établissements pouvant recevoir du public] et on va chercher à proposer des événements avec classique un DJ et on a aussi quelques VJs qui sont les mecs qui font du mapping et de la scénographie, on travaille avec plusieurs prestataires pour tout ce qui est décoration, espaces chill et l'idée c'est de proposer de la fête un peu libre ce qui nous permet aujourd'hui de nous mettre sur des projets genre le weekend prochain on va à un festival de collectifs un peu comme le notre sur plusieurs styles de musique différents. À côté de ça avec d'autres potes, on a monté Bottom. On voulait essayer de faire passer autre chose que de la musique du coup on a lancé un petit concept techno-théâtre, on a une troupe qui s'appelle Le Loup des Steppes qui est une troupe de théâtre professionnelle qui vient faire des apparitions et des animations durant les soirées sous différentes formes : soit on leur laisse un espace, une pièce et ils font tout à leur image et faire des morceaux de pièces, soit ils vont proposer des choses totalement différentes sur un thème qui va coller avec celui qu'on a donné pour la soirée. Y'en a on avait fait sur la mythologie ou l'antiquité et là ils avaient pris des costumes de romains mais pas les costumes d'Halloween, ils sont assez pros là-dessus, on a pas l'impression d'être au théâtre quand on a une soirée à côté, ça permet de faire autre chose. Donc voilà, en gros dans l'ensemble, moi de mon côté je m'occupe surtout de la communication et de la partie business et relation prestataires, lieux, partenaires boissons, etc. Et c'est assez complet et assez cool dans l'ensemble.

Colombe : Et vous recevez à peu près combien de personnes à chaque soirée?

Nicolas : Ca dépend avec La Quarantaine, on a des formats plus intimistes où on est cinq cent ou moins mais on a aussi des formats un peu plus gros ou on est en moyenne 2000 personnes et le plus gros qu'on ait fait, on était à 3700, je crois.

Colombe : C'est ouf !

Nicolas : Ouais, c'était vachement bien, en plus on avait trouvé un lieu assez incroyable qui était l'ancienne imprimerie du journal Le Monde à Ivry donc t'avais vraiment des espaces différents, on avait invité un collectif psy-transe qui avaient fait tout le décor d'une scène et là-dessus ils sont complètement fous. C'est un peu leur dada la déco dans les collectifs transe du coup ils avaient fait un truc assez exceptionnel avec un calendrier

maya immense. On essaye d'animer autrement que par "tu vas en soirée pour écouter de la musique et danser" et essayer de proposer d'autres activités et des expériences aux clients.

Colombe : Mais alors du coup pourquoi vous restez sur la techno ? Moi je sais que par exemple, toi t'es très friand de trap, mais du coup pourquoi la techno ?

Nicolas : C'est une très bonne question. De base, les fondateurs ont commencé avec ça parce qu'il y a une vraie demande à Paris pour la techno, minimale, indus et tout ça. Et à Paris y'a une telle offre que tu peux écouter de tout tous les weekend. Y'avait un potentiel et quelque chose à prendre et l'idée c'était de se différencier de ce qui existait déjà à la base mais effectivement, eux c'est leur dada, ils aiment la techno, ils en écoutent tous les jours etc. Moi je les rejoins plus pour l'aspect événementiel parce que c'est ce qui me plaît le plus dans l'histoire. Moi j'aime bien tout ce qui est techno et musique électronique en général mais c'est vrai que c'est pas mon style préféré non plus, donc c'est pas forcément par choix. Moi j'aimerais bien pousser à faire d'autres choses. Après, le problème c'est que c'est tellement segmenté à Paris sur les styles de musique que tu vas souvent en soirée pour un style et t'en auras pas un deuxième. Et ça peut même te faire perdre une partie de ton audience qui elle-même est segmentée. Donc c'est assez intéressant de travailler comme ça.

Colombe : Et donc toi, tu vas pas forcément écouter de la techno genre sur Spotify ?

Nicolas : Oui donc du coup c'est pas forcément un truc qui me plaît et je pense que par la suite je vais de plus en plus m'écarter un peu de ça. Parce que ça me prend beaucoup de temps, c'est énormément d'investissements en terme de temps, d'organisation et au final même si l'association est rentable actuellement et qu'on a une trésorerie assez intéressante, ça nous sert surtout à reproduire derrière. Y'a pas mal de choses qu'on peut payer post-événement mais y'a surtout beaucoup de choses qu'il faut payer avant donc t'as besoin d'avoir un minimum de fonds de roulement et donc on va dire qu'on peut pas se rémunérer là-dessus donc on fait vraiment ça pour la beauté de l'art, ce qui est pas un problème mais c'est vrai que quand t'as ton taf et tout tes projets, ça te prend énormément de temps. Et du coup moi, je pense que je vais continuer de gérer ces projets d'un peu plus loin parce que j'ai eu l'opportunité de rencontrer y'a un mois quelqu'un qui a

beaucoup travaillé en label et qui reprend la direction artistique du Silencio. Et cette personne-là m'a demandé de l'accompagner parce qu'elle a énormément de connaissances sur tout ce qui est variété française pop rock et international, qui est très bon sur énormément de sujets en terme de musique hormis musique électronique et urban hip-hop donc justement on va être archi complémentaires là-dessus et j'ai déjà commencé avec elle, là, pour un travail qui est rémunéré et c'est vraiment faire des choix en terme de programmation. Le Silencio c'est un lieu qui est privé et fermé, accessible uniquement par carte de membre ou invitation, ils ont aucune communication, ils font partie du groupe Manifesto qui ont aussi le Wanderlust et ce club aujourd'hui, ils veulent devenir plus hype que la hype avec des artistes qui vont exploser sous un an donc c'est les premiers passages de Christine and the Queens, de Jaïn, tous des trucs différents et ils cherchent à aller sur du pointu, de la niche. Il y a aussi beaucoup de side projects aussi de grosses stars, y'avait A\$AP Rocky qui était venu diffuser son clip et qui avait fait soirée après dans la boîte, ce genre de choses donc c'est assez cool et ça me permet de me rapprocher d'autres styles de musique et surtout du hip-hop qui est quand même mon truc préféré donc c'est plutôt cool et en plus je suis rémunéré pour ça. Ça implique que je peux plus donner autant dans les associations bénévoles sur lesquelles je suis.

Colombe : Du coup, comme c'est toi qui t'occupes de la communication des soirées, tu vois qu'à Paris y'a deux types de soirées, les soirées en club institutionnelles et t'as les soirées plus nomades genre Spectrum, Périplate, du coup qu'est-ce que tu penses de ces soirées là, de leur manière de communiquer de ces deux acteurs différents ?

Nicolas : Bah je trouve que les boîtes de nuit ont pour la plupart une bonne communication, ils sont présents sur les réseaux sociaux, ils sont présents en affichage via Digitick ou d'autres partenaires. Pour moi les boîtes de nuit, hors boîtes à bouteilles, donc les dance clubs qui proposent de vraies programmations musicales, elles sont alignées sur leurs coms, elles savent ce qui marchent et ce qui marche pas, l'idée c'est de mettre en avant qui vient dans la boîte de nuit, de jouer sur l'architecture de leur lieu, si c'est en rooftop, avoir une déco adaptée à leur public. C'est une com qui comme tu l'as dit comme ce sont des institutions bah c'est une com plus institutionnelle, alors que les soirées comme la Spectrum ou Périplate vont plus mettre en avant leur concept et parfois même pas du tout les artistes. Aujourd'hui, les boîtes de nuit, c'est soit du club des

soirées 1990, 1980 mais c'est un peu pareil partout en France, quand tu te dis que t'arrives à Paris t'as peut-être envie de voir un peu plus de culture et c'est vrai que des Péri-pate ou Spectrum vont chercher à montrer autre chose. Péri-pate ils annoncent même plus leurs DJs, en fait, ils savent que les gens viennent pour une ambiance. Donc aujourd'hui c'est vraiment les réseaux sociaux, le premier vecteur qui te ramènent du monde, sans ça, ça marcherait pas autant ou alors on serait encore sur des événements alternatifs plus sous forme de free-party avec des textos qui te donnaient rendez-vous à un lieu et tu payais ce que tu veux. Aujourd'hui, c'est vachement plus structuré avec des pré-ventes que tu vas payer en avance, pour te rendre à l'événement, ils sont semi-privés et semi-légaux, Péri-pate, ils ont énormément galéré à obtenir des autorisations des mairies. Aujourd'hui ils y arrivent mais bon.

Colombe : Mais tu trouves pas ça un peu contradictoire ? Les origines de la techno, c'est quand même l'esprit très free-party, complètement libre. Est-ce que c'est pas un paradoxe avec le concept originel de la techno avec des artistes anonymes de faire complètement l'inverse aujourd'hui... ?

Nicolas : C'est complètement paradoxal ! Et en fait ce qu'il se passe c'est que la musique électronique est en train de devenir mainstream quand avant c'était complètement niche. Maintenant tout le monde écoute et même à la radio ils passent beaucoup de musique électronique. Alors pas forcément de la techno dans le style de ce qui s'écoutait en rave mais quand même ça fait 20-30 ans que t'as des artistes qui se produisent sur des scènes avec un format concert parce que eux ils proposent une performance live. Donc la musique électronique s'est démocratisée, c'est plus le teufeur du weekend qui allait en soirée dans une forêt qui posait un système son. C'est les origines mais c'est pas un cadre sain.

Colombe : Ah, pourquoi ?

Nicolas : Parce que forcément, la techno en elle-même c'est des instrumentales assez violentes et des rythmes rapides et c'est quand même un style qui est très propice à la prise de substance donc quand t'es dans le délire qui part en free dans les bois où tu vas te retrouver soir drogué soit avec des drogués... Enfin, "drogués", disons avec des personnes sous substances. Parce que drogué c'est vachement péjoratif mais du coup t'as

aussi toute cette dimension-là dans la musique électronique et surtout dans la techno. Du coup, le fait de pouvoir la ramener en club et dans des lieux alternatifs, sécurisés, ça permet à des gens de venir qui sont pas juste des gens qui se retrouvent pour faire la teuf et prendre des substances. Là, ça permet à des gens qui sont pas dans le délire drogue de venir et profiter de ce style de musique, de s'amuser comme on pourrait le faire dans un bar de rock ou dans une soirée hip-hop, c'est un peu plus mainstream.

Colombe : Ouais mais en même temps, je me suis rendue en Bender, qui sont aussi des soirées techno underground qui essayent de reprendre un peu les codes berlinois. Mais en vrai, ce genre de soirées, les gens sont majoritairement drogués, la drogue est complètement devenue mainstream avec la techno, j'ai l'impression.

Nicolas : Du coup, oui. Ça s'est un peu démocratisé aussi, je pense que le trafic de cocaïne et d'ecstasy qui sont les deux drogues les plus prises à ces événements a explosé sur Paris comme sur d'autres grandes villes, y'a un vrai problème là-dessus à Berlin en ce moment. Ça s'est tellement démocratisé que là ça commence à être malsain. Y'a beaucoup trop de gens qui prennent de la drogue tous les weekends. Y'a toujours eu de la drogue même à l'époque de nos parents mais c'était moins démocratisé et c'était plus caché. Aujourd'hui, beaucoup moins.

Colombe : Aujourd'hui, c'est complètement ouvert, moi j'ai vraiment été choquée aprce que j'ai passé six mois à Berlin et je prenais pas de drogue du tout et je voyais des gens avec des pipettes de GHB. Mais à Paris, c'est un peu pareil, je suis retournée à la Machine du Moulin rouge pour une soirée trap et y'avait dans les toilettes un poster qui disait "Attention à la prise de GHB et de GBL." Le problème existe aussi à Paris même dans les clubs institutionnels.

Nicolas : Clairement. Parce que je pense que c'est pas une question de techno ou de musique, je crois que c'est les gens qui ont envie de se déchirer. Je pense que t'en vois autant en soirée hip-hop même s'ils le font pas de la même façon ou qu'ils prennent pas les mêmes drogues. Après, l'alcool est une drogue aussi, tout est relatif. Mais c'est vrai que c'est beaucoup plus propice. Quand tu vas au Globo qui est une boîte purement commerciale, où les gens viennent poser des bouteilles et se bourrer la gueule, t'auras pas trop de déboires sur les drogues mais forcément t'as des styles de musique qui sont

moins propices. Et les posters que t'as vus à la Machine, je pense qu'ils ont été imposés parce qu'il ya eu quelques accidents en début 2018 aux Nuits Fauves où y'a eu des gens en overdose qui sont passés proches de la mort. Faire la fête et s'amuser OK, prendre des drogues si tu veux mais surtout faire attention. Parce que le GHB et le GBL c'est quand même super dangereux, y'a pas de notion de quantité, il suffit d'une prise et les gens ont tendance à faire n'importe quoi comme avec l'ecstasy où effectivement tu vas prendre un demi-ecsta, ça va te défoncer mais ça va aller autant tu commences en en prenant un entier tout de suite, tu peux vite te retrouver pas bien, quoi. Là psychologiquement, tu peux vite craquer mais les gens se résonnent pas du tout là-dessus et c'est vraiment dommage parce que chacun fait ce qu'il veut et on peut pas juger mais faut savoir se gérer. Si t'as envie, t'as envie fais-le et si t'as pas envie, le fais pas. Faut respecter les choix de tout le monde mais surtout respecter les autres, en fait, hein. Moi le gros problème que je vois en soirée techno, c'est le manque de prise de conscience des personnes qui sont autour de toi, en fait, les gens se croient vite tout seul, ils commencent à pousser, à pas dire pardon, à marcher sur les pieds, fin... Tu te retrouves vite avec des comportements pas tout à fait normaux qui te donnent pas envie d'être là.

Colombe : Et est-ce que ça arrive aux soirées de La Quarantaine, par exemple ?

Nicolas : Ouais, bien sur, forcément. On a eu quelques déboires aussi mais pas de grosses overdoses. Mais on récupère souvent des cadavres, enfin des gens qui sont complètement arrachés, il a déjà fallu qu'on appelle une fois les pompiers. Bon c'était pas gravissime mais tu te dis que soit les gens font n'importe quoi parce que c'est la première fois qu'ils en prennent et que c'est les copains qui les embrigadent là-dedans alors qu'ils avaient pas forcément envie et du coup ils se retrouvent défoncés et c'est pas ce qu'ils veulent. Et puis parfois, t'as des gens qui adorent se droguer et qui sortent tout le week-end pour ça et c'est pas une clientèle agréable parce que c'est pas des personnes saines, comme je te disais ça peut pousser, ça peut être vulgaire, ça peut être méchant, chose que tu trouves pas forcément ailleurs, quoi. Par exemple dans le métal, tu peux aussi trouver pas mal de mecs qui se cament, qui prennent des trucs en terme de drogue tu deviens fou mais à côté de ça, tu vas dans un concert de métal, il peut y avoir des pogos, des wall of death où les mecs se sautent dessus mais y'a un gars qui tombe dans la foule, tout de suite on le relève, on te marche sur le pied on te dit pardon, tu vois. Y'a des comportements qui sont parfois déplacés, parfois mieux que d'autres et ça dépend pas mal du style. Moi j'ai fait le constat, on a un gros souci là-dessus, c'est qu'aujourd'hui en

soirée techno, on est tous obligés de mettre des places de plus en plus chères parce qu'il y a une production derrière et le gros soucis c'est que si les gens se droguent, ils consomment pas d'alcool ou très peu ou alors ils boivent de l'eau et c'est pas super pratique. Je fais le constat avec Rituel, qui est une asso qui fait plutôt des événements en journée, qui sont assez propres en terme d'organisation, c'est une vraie entreprise aujourd'hui. Ils font des soirées électro plutôt house et micro-house et ça attire une clientèle plus âgée. Nous, notre moyenne d'âge elle va être de 22-23 ans, donc ça varie de 18 à 30 ans alors qu'eux sont plus sur du 25-30, quoi. Donc c'est une clientèle qui a un meilleur pouvoir d'achat, qui est plus respectueuse, qui va moins aller dans l'excès et surtout qui va consommer de l'alcool. Ils vont aussi consommer des drogues hein mais de manière peut-être plus mesurée, quoi. Ils vont pas venir pour se déchirer, t'en as toujours qui prennent un ecsta, qui tapent une ligne de coke etc, mais comme ils sont un peu raisonnés, je pense qu'il y a jamais de gros abus sur ces événements et c'est quelque chose qui est super appréciable. Moi j'ai bossé pour eux, là, y'a deux semaines, ils m'ont demandé de conduire des artistes de l'aéroport à la soirée c'est vrai que j'ai vu la clientèle, je me suis dit que c'était génial, quoi. Ils doivent se faire autant de sous sur le bar que sur les entrées et tout de suite c'est plus agréable. T'organises pas pour rien, à la fin de la soirée, tu dois être bénéficiaire et en plus t'as une clientèle agréable, quoi. C'est super important.

Colombe : Quel public est-ce que vous visez ?

Nicolas : Je vais te parler en terme de pub parce que je fais pas mal de pub Facebook pour ajouter des participants à l'événement et générer du clic sur les places, en général, en terme de ciblage, je suis sur des 18-28 ans. On tend à essayer d'avoir une clientèle qui vieillit en même temps que nous parce qu'on a commencé y'a deux trois ans donc on avait 21-22ans. Là nous ce qu'on cherche c'est d'avoir une clientèle qui a plus de 20-25 ans parce que ça consomme plus. Homme-femme, après c'est de la fête libre, tu vas pas avoir de préjugé sur les gens, ils s'habillent comme ils veulent, tu peux venir déguisé, y'a pas de tenue exigée, y'a pas de différence en terme de nationalité, de sexe, d'orientation sexuelle, tu vois, c'est super libre là-dessus et c'est ce que je trouve le plus beau, en fait, là-dedans.

Colombe : Est-ce que pour toi, c'est quelque chose de propre aux soirées de musique électronique ? J'ai beaucoup retrouvé le tu viens comme tu veux. Alors que

les soirées trap comme celles qu'il y avait l'année dernière au Nouveau Casino, par exemple et à chaque fois le videur me laissait rentrer mais me regardait de travers et me demandait toujours si je savais où j'allais parce que je suis une petite femme blonde, ils étaient un peu plus réticent.

Nicolas : Je pense que c'est le côté alternatif et hors club. Les clubs c'est réglementé avec des physios etc qui se réservent le droit d'entrée. Nous on se réserve le droit d'entrée sur des personnes en état d'ébriété et majeures. Mais à partir du moment où t'as plus de 18 ans et que t'es en état de rentrer et qu'on sait qu'on a rien à t'expliquer, on s'en fout. Aujourd'hui, on pourrait se dire qu'on veut une clientèle fortunée mais on peut pas juger une personne et sa classe sociale à partir de son style vestimentaire ou quoi. On va pas fermer la soirée à une personne qui a moins de moyens parce que tu veux une clientèle haut de gamme. Oui, je pense que la techno a ce côté fête libre. Tout le monde est libre de rentrer. Après je pense que les styles de musique sont segmentant, concrètement sur les soirées hip-hop, je prends des chiffres des streamers comme Spotify, leurs playlists hip-hop, c'est 80% de mecs et 20% de meufs, tu vois. Donc forcément tu te retrouves en soirée hip-hop tu sais que c'est un style qui correspond dans les codes plus à des hommes qu'à des femmes. La trap en découle un petit peu aussi, c'est une musique urbaine plutôt métissée voire pas très blanche de base et du coup c'est vrai que le videur peut se dire effectivement : "qu'est-ce que cette petite blonde vient foutre là?" quand il sait quel bordel t'attend avec les mecs qui sautent dans tous les sens et que c'est plutôt bourru alors que n'importe qui peut avoir envie de ça. Et, ces deux choses c'est le style de musique qui fait que tu vas plus accepter les autres, tu vas accepter plus facilement que n'importe qui vienne et forcément le lieu. La boîte de nuit a ses codes depuis des dizaines d'années que les soirées alternatives n'ont plus. On essaye de casser les codes des boîtes de nuit en faisant ça, quoi.

Colombe : Je pense que j'ai à peu près ce qu'il me faut, je vais te poser une dernière question, je pense. Je me doute qu'aux soirées que t'organises, ça arrive aussi, d'ailleurs mais pourquoi est-ce que les gens dansent face au DJ, aujourd'hui en soirée techno ?

Nicolas : Très bonne question. C'est un super point. Aujourd'hui, en fait, c'est vrai qu'on est sûr de la performance d'un DJ qui va mixer ou un mec qui va te faire un live mais je

pense qu'on a trop ce côté concert où tu viens voir un artiste pas que pour écouter sa musique mais aussi pour le voir lui. Alors ça prend tout son sens en concert parce que la personne chante, danse etc. Mais là, c'est vrai que ça en est presque problématique ! Nous on trouve ça dommage, c'est pour ça qu'on fait un maximum d'activités autour et pas seulement sur le DJ parce que c'est dommage de mettre le DJ à la place la plus haute. Parce que les mecs qui font les VJs pour moi c'est aussi bien voire parfois mieux que ce que propose le DJ. On va pas se mentir, quand t'es DJ, tu peux être excellent, tu peux avoir une culture de dingue, tu peux être un génie, tu restes quand même un mec qui appuie sur des boutons, quoi. T'as peut-être une oreille et une force musicale mais t'es pas en train de jouer d'un instrument non plus. Donc, est-ce qu'on peut dire que t'es un artiste au sens propre du terme... Je me pose la question. C'est vrai que tout le monde est toujours face au DJ et je trouve ça dommage. Je pense qu'ils y a beaucoup de gens qui essayent le Badaboum où ils font soirées une fois par semaine je crois le jeudi où tu vois pas le DJ, il est derrière une vitre et tu le vois pas. Les gens vont commencer à penser à autre chose qu'être devant le DJ. Ils vont danser un peu partout dans la pièce, plus parler avec les autres, etc. C'est vrai qu'aujourd'hui à ce genre de soirées, le DJ tu viens le voir, quoiqu'il arrive tu vas finir par le voir. Mais on idéalise un peu trop ces personnes, ce qui peut aussi un peu nuire à la fête. Aujourd'hui, c'est vrai qu'il y a des gens qui vont voir Nina Kraviz parce que c'est Nina Kraviz et qu'ils veulent la voir aussi bouger, danser, fin, animer comme elle le fait. Parfois même plus que pour sa musique aussi. Donc ça perd un peu son sens. Et je pense qu'on tend à aller sur le fait que tu viens plus voir tel ou tel DJ parce que t'as écouté avant ce qu'il a fait mais tu viens aussi dans les soirées alternatives pour voir l'ambiance, la déco. Y'a tout un ensemble et une ambiance plus que la performance d'un seul gars ou d'une seule meuf, tu vois.

Colombe : Ok, bah écoute, je pense que j'ai tout ce qu'il me faut ! C'est hyper intéressant d'avoir ton point de vue sachant que t'es pas un technophile et que tu aies une approche hyper professionnelle !

Nicolas : Ah oui, tu m'étonnes moi je suis comme ça sur le rap. Pour moi la musique c'est un art mais faire des soirées c'est un business avec la musique au centre mais y'a pas que ça. Même sur des concerts, tu vas voir des concerts de rap, j'ai le souvenir d'être allé voir Yung Lean à l'Élysée Montmartre et j'ai plus été subjugué que sur des gros concerts de mes artistes préférés parce que le gars évidemment je l'adore et on le voyait pas trop, il était derrière un écran de fumée. Concrètement tu le voyais quasiment pas, tu voyais

que son ombre avec des jeux de lumière et ça m'a pas dérangé une seule seconde de pas voir sa tronche en fait. Même si effectivement tu vas en concert pour voir l'artiste. Genre si je vais voir Travis Scott c'est parce qu'il saute partout, tu vois, il a un physique et une gueule...

Colombe : Oui ! Bah écoute je te remercie vraiment vraiment ! C'était très chouette.

Nicolas : Mais de rien, ça m'a fait très plaisir.

Entretiens informels

Harry Clunet Farlow

Harry Clunet-Farlow, 24 ans, étudiant au CELSA. Cet entretien a eu lieu en plein milieu d'une soirée en boîte de nuit sur le Canal de l'Ourcq à un moment lorsque Harry m'a dit qu'il était nécessaire pour lui que les soirées aient lieu dans des lieux alternatifs pour qu'il les apprécie. Je lui ai demandé pourquoi et il a accepté que j'enregistre sa réponse.

Colombe : Alors pourquoi est-ce que tu peux seulement apprécier les soirées techno quand c'est dans des cadres types Warehouse ou un grand lieu ?

Harry : Bah, tu vois moi ce qui m'intéresse dans le son, c'est l'anonymat, la puissance. J'ai besoin d'être subjugué par quelque chose de plus grand que moi. D'avoir le sentiment d'être absorbé dans une foule, un peu. Sinon, c'est trop petit, c'est trop à huis clos, je suis regardé, je suis vu, on sait que je suis et où je suis.

Colombe : Et pourquoi est-ce que ça te pose problème ?

Harry : Parce que je suis une petite pucelle, moi ! J'ai besoin d'être désinhibé et vu que je prends pas de MD [MDMA], bah il me faut d'autres trucs. Et vu que là je vais pas me bourrer la gueule... Enfin si je pourrais me bourrer la gueule, en vrai. Mais il me faut une aide, une béquille, comme on dit.

Colombe : Tu peux pas genre simplement t'en foutre et danser gratuitement ?

Harry : C'est difficile, tu sais, les gens ils se regardent et tout.

Colombe : Partout ?

Harry : Ça dépend du feeling, genre là on est sur le Canal, on peut se faire un petit coupé décalé, tac tac ! *pires*

Colombe : Merci Harry !

Zoé Pasquier et Cannelle Favier

Zoé Pasquier, 23 ans, étudiante au CELSA en Magistère

Cannelle Favier, 24 ans, étudiante au CELSA en Médias

Cannelle : C'est intéressant au fond comme sujet

Colombe : Beh vas-y, je veux bien tes impressions ! Ça vous embête pas si j'enregistre la conversation ?

Cannelle et Zoé : Non

Cannelle : Je me suis beaucoup forcée pendant longtemps et j'y ai trouvé un certain plaisir. Mais j'ai jamais eu envie de folie de sortir en soirée techno... J'ai eu envie de prendre de la drogue et d'être avec mes potes et de faire des trucs un peu darks et coquins *rires*. Et aller en soirée techno était un moyen pour faire ça. Mais au fond ça m'a toujours faite un peu chier et je m'y sentais pas très à l'aise. J'ai mis beaucoup de temps à me sentir à ma place. Et encore aujourd'hui c'est pas toujours évident.

Colombe : Pourquoi tu t'y sens pas trop à ta place ?

Cannelle : Bah je pense parce qu'au fond ça me fait chier... Du coup impression d'imposture et de jugement de la part des autres. Parce que je sens bien que j'en ai pas très envie alors que pour les autres ça à l'air de couler de source.

Colombe : Et toi Zoé, t'as pu partager le même genre d'impressions au Brésil ?

Zoé : Bah en fait, j'appelle ça la tyrannie du cool. Au Brésil en tout cas, en France aussi mais ça fait longtemps que j'ai pas fait de vraie soirée en France. En tout cas à Sao Paulo, c'était des scènes très underground avec des artistes qui commencent à être connus et qui ont des styles originaux, presque tous, franchement.

Je peux te donner des exemples, ça peut aider, j'avais un copain qui était danseur pour un groupe dont la fille qui chantait avait un espèce de haut argenté un peu cosmonaute et en bas elle était nue. Beaucoup de performances nues mais même dans le public, beau-

coup d'originaux mais aussi peut-être parce que c'était beaucoup des artistes et des mannequins, plein de gens des milieux de la création.

Du coup faut montrer qu'on est original et c'est cette tyrannie parce qu'être original c'est cool, être original, être unique, créer des choses uniques.

Moi je le ressentais comme ça, si bien que si toi t'y vas de manière normale, on nous disait que c'était marrant parce qu'on avait l'air d'être habillées comme des françaises. Alors qu'il y a des français qui peuvent être à la point de la tendance mais nous on était plus classiques.

Mais du coup, même pas rentrer dans ce modèle-là c'est aussi être original. Parfois, j'étais habillée de manière ultra... je faisais pas d'effort du tout et tout le monde disait "ah c'est génial"

Tout le monde commente un peu, tout le monde se regarde beaucoup dans la glace

Et même les gens font pas mal de photos, y'a une notion de la beauté qui est différente qu'en France mais du coup les gens prêtent beaucoup plus d'attention à leurs habits, en soirée tu sais que les gens ont réfléchi. Ils se disent "ah ce soir je vais mettre ça" que nous on se dirait jamais. Même pour des festivals ils choisissaient genre "ah bah quel chapeau je vais mettre"

Du coup la tyrannie du cool pour montrer qu'on est unique et pas pareil et moi je trouve que ça devient un peu enfermante. Carrément aliénante même.

Au delà de l'apparence et de toute ce jeu social qui se joue autour de la parure et de la mise en scène c'est que le son est très bon et qu'à partir du moment où ça danse, ça danse et on se regarde plus tellement... Merci la drogue !

Résumé

Ce mémoire consiste en une étude approfondie de l'évolution de la techno. En effet, cette musique, accompagnée de soirées sont nées dans le métissage et la clandestinité et sont pourtant devenues aujourd'hui les reines de la fête. Nous parlons même d'une institution.

Dans notre première partie, nous nous sommes attelée à démontrer le métissage génétique de la techno en revenant sur ses origines. La musique provient des minorités afro-américaines de Détroit et s'inspire de la musique soul, funk et disco. Mais les inspirations à l'origine de la musique techno trouvent aussi leur source dans la musique électronique allemande et notamment le groupe Kraftwerk. La naissance de ce style de musique a accompagné l'émergence de la figure du DJ, aujourd'hui légendaire. Le tout s'est acheminé vers Berlin au moment de la chute du Mur et a participé à la réunification d'un pays autour d'un message musical et dansant.

La deuxième partie entre plus dans le concret de ce à quoi ressemble la techno aujourd'hui. Nous nous sommes longuement attardée à décrire la musique techno afin de pouvoir ensuite la placer dans le contexte des soirées aujourd'hui que nous avons dépeintes à l'aide de nos divers terrains. Nous avons donc pu démontrer que la techno et ses rassemblements sont aujourd'hui une nouvelle forme de spiritualité que les fêtards vivent collectivement de manière très individuelle.

Enfin, notre troisième partie décode comment la techno est véritablement devenue la reine de la fête. C'est à travers nos entretiens que nous comprenons pourquoi les fêtards se rendent en soirée techno. Puis nous nous attardons sur la notion d'anti-conformisme qui est aujourd'hui au centre de la mode et qui met l'underground et l'alternatif au coeur de la tendance. Cette tendance a été bien comprise par de nombreux acteurs qui exploitent les aspects économiques de la techno qu'ils appartiennent au mouvement ou non.

Mots-clés

Techno

Musique

Fête

Alternatif

Institution

Mode

Conformisme

Anti-conformisme